

AMTVR COP JESV



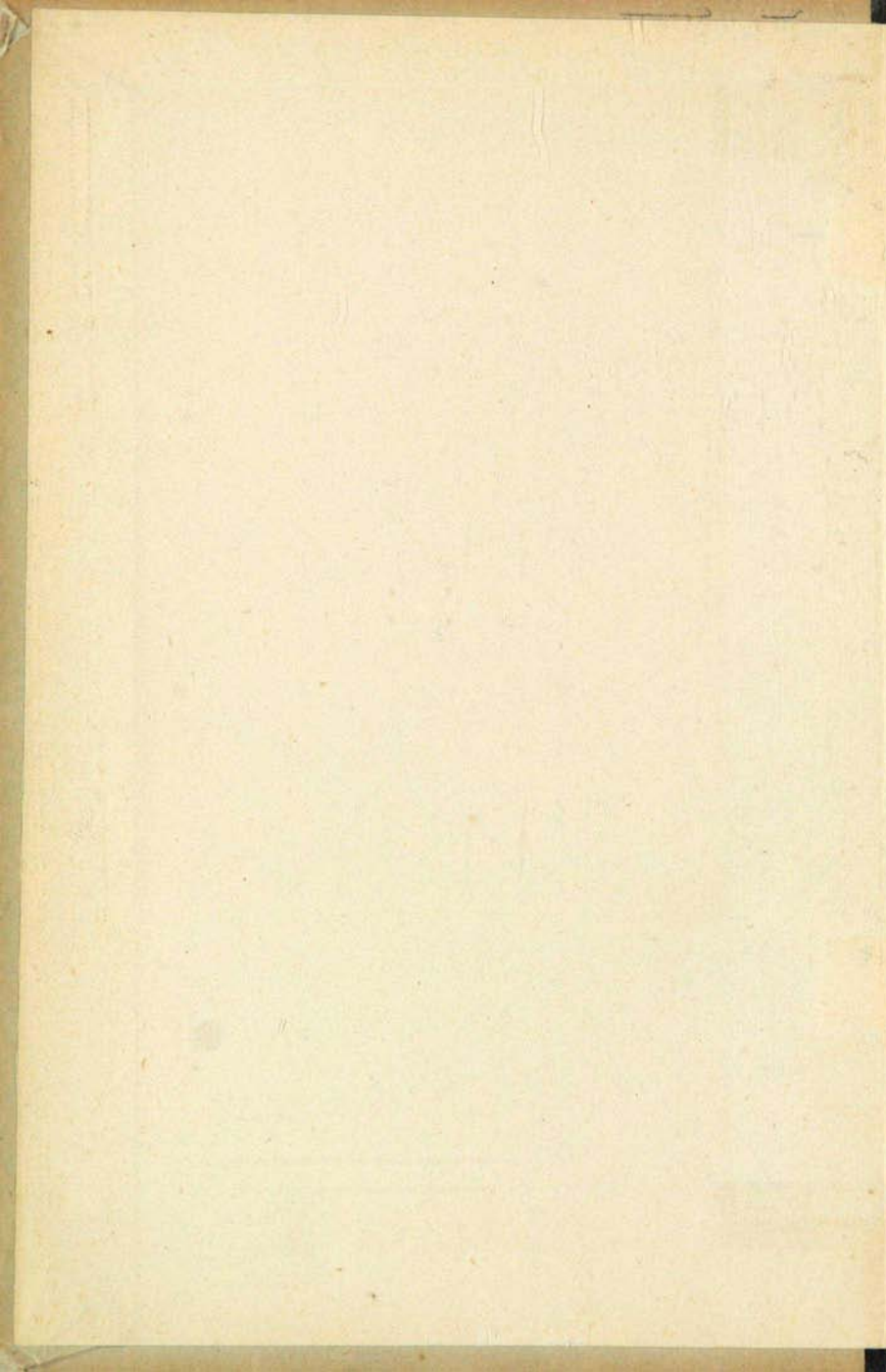
METHODE DE LECTURE

PAR LES

FRÈRES SACRÉ-CŒUR

COURS SUPÉRIEUR





ENSEIGNEMENT PRIMAIRE
COURS INTERMÉDIAIRE ET SUPÉRIEUR.

LIVRE
DE
LECTURE COURANTE

PAR LES
FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR

COURS SUPÉRIEUR



PRIX: 50 SOUS

MONTREAL
H. F. LAUZON, Imprimeur-Editeur
9, rue Champagne, coin Poupart

ÉTABLISSEMENT ÉDITEUR

LIVRE

LECTURE COURANTE

FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR

Droits réservés

CANADA, 1910

par les FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR.



FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR

88239

PRÉFACE

AUX MAITRES.

Dans ce troisième livre de lecture, on a suivi le plan des deux premiers : un lexique au commencement de la leçon donne le sens des expressions difficiles. Pourtant dans la troisième partie, l'élève devra lui-même trouver dans le dictionnaire la signification des mots en italique et autres qu'il ne comprendra pas ou dont il n'aurait pas une idée nette. On ne saurait trop tôt lui enseigner l'usage de cette clef si utile à l'instruction : le dictionnaire. Encore faut-il que ce travail personnel de l'élève soit dirigé ; car il n'est pas rare de rencontrer des jeunes gens qui ont des notions tout à fait erronées sur certains mots pour s'être arrêtés à la première définition de leur lexique, lorsqu'ils auraient dû chercher plus loin.

Il est reconnu,—et constaté tous les jours,—que c'est surtout par la lecture que l'enfant se forme à la composition. Souvent vous avez remarqué entre des élèves du même âge une différence d'aptitude pour les exercices de style. D'où cela vient-il ? Presque invariablement de ce que les uns—les forts en rédaction—sont adonnés à la lecture, et que les autres ne lisent pas ou lisent très peu.

Mais lire ne suffit pas pour se former au style, il

faut composer. Et c'est dans ce but que nous avons indiqué un certain nombre d'exercices que le maître devra plutôt multiplier qu'omettre. Malheureusement on commence souvent trop tard les exercices de rédaction, sous divers prétextes plus insoutenables les uns que les autres. L'enfant doit commencer ces exercices le jour qu'il entre à l'école. Que dis-je? Il les a commencés depuis longtemps: ne sait-il pas déjà exprimer bien des choses, souvent dans un langage à peu près correct? Eh! bien, c'est ce travail déjà ébauché à la maison qu'il s'agit de continuer, et cela tant que l'enfant fréquente l'école: il faut lui apprendre non seulement à lire, mais à parler et à écrire.

Selon son degré de développement, l'élève sera donc appelé:

1. A répondre aux questions du livre ou du maître. Celui-ci devra exiger des réponses correctes, entières;
2. A nommer les objets représentés dans les gravures, à expliquer ces gravures, etc.;
3. A raconter à sa manière ce qu'il vient de lire;
4. A trouver des sujets ou compléments pour un verbe, des verbes pour un sujet ou un complément;
6. A nommer ce qui sert à tel usage, tel métier, etc.;
7. A donner la racine, des dérivés ou des composés d'un mot;
8. A trouver des synonymes, des contraires, des homonymes;
9. A dire la forme d'une phrase, lui donner différentes formes: **interrogative**, **exclamative**, etc.;
10. A diviser une phrase en propositions, à en faire l'analyse logique;

11. A construire des propositions avec un mot ou sur un sujet donné;
12. A résumer une lecture oralement ou par écrit;
13. A traduire une poésie en prose;
14. A rendre en d'autres termes, ou en moins de mots, telle pensée, tel alinéa, telle phrase;
15. A diviser une période en petites phrases;
16. A trouver des idées qui peuvent entrer dans tel sujet;
17. A citer une figure: pléonasme, comparaison, etc.;
18. A dire la leçon à tirer de la lecture;
19. A faire le plan du morceau, etc., etc.

LECTURE EXPRESSIVE.

La lecture expressive demande que l'on respire aux bons endroits, que l'on groupe les mots étroitement unis par le sens, que l'on sépare par une pause ceux qui le sont moins, que l'on élève la voix ou qu'on l'abaisse à propos; en un mot, que l'on fasse ressortir les idées de valeur.

La première condition pour bien lire, c'est de bien comprendre ce qu'on lit. De là l'importance de l'explication préalable de la page à lire. Puis comme l'enfant apprend à parler à force d'entendre parler, de même il apprendra à lire en écoutant de bons lecteurs. Le maître devra donc lire la leçon aux élèves et leur expliquer ce qui offre quelques difficultés.

Pauses.—Dans la lecture, les pauses doivent être plutôt fréquentes que rares. Pourtant leur nombre dépend

de l'allure du débit : ce nombre diminue quand la vitesse augmente.

La virgule et les différentes sortes de points indiquent des pauses obligatoires, excepté quelquefois le point exclamatif, comme dans : "Ah! Seigneur, que vous êtes grand!"

Les pauses non indiquées sont déterminées par le sens et l'allure; elles doivent être en général moins sensibles que les premières. Dans la phrase suivante, on peut faire des pauses aux endroits marqués de traits verticaux : Le drapeau | est ce lambeau de soie | aux couleurs nationales | qui clapote | là-bas | au centre du bataillon.

Inflexions.—Les inflexions de voix, voilà, à notre avis, la grande difficulté dans la lecture expressive. C'est que ces variations de la voix, ces passages d'un ton à un autre, plus haut ou plus bas, varient à l'infini et ne s'apprennent pour ainsi dire qu'instinctivement.

On a souvent répété à ce sujet qu'il faut lire comme on parle, en ajoutant, avec une pointe de malice : à condition qu'on parle bien. La règle et sa restriction sont parfaitement justes, mais combien difficile est l'application ! Sont-ils nombreux les orateurs qui pourraient tromper un auditeur aveugle et lui faire croire qu'ils improvisent quand ils lisent ou même lui récitent du "par coeur" ?

Tout de même, risquons quelques règles.

Les principales inflexions sont celles qui se font généralement aux pauses. Aux virgules ou quand le

sens est incomplet, la voix monte; elle tombe aux points ou quand le sens est complet.

Accent tonique.—Dans les mots de plusieurs syllabes et dans les groupes de mots, la voix doit appuyer sur la dernière syllabe sonore du mot ou du groupe, et couler légèrement, quoique distinctement, sur le reste.

C'est peut-être ici le lieu de rappeler qu'il faut, par certains artifices: pauses, appuis ou force de la voix, faire ressortir les mots de valeur. Ces mots sont des noms, des verbes, des adjectifs qualificatifs ou des adverbes.

Liaisons.—Il faut éviter celles qui sont peu naturelles, dures, ou qui seraient par trop bizarres.

Défauts dans la prononciation.—Pour finir, signalons deux ou trois défauts de notre prononciation canadienne.

Nous disons bien: **totalité**, en donnant au "t" son articulation propre; pourquoi disons-nous: **institut** presque comme s'il y avait: **ins-tsi-tsu**? De même nous disons correctement: **cagot**; puis nous changeons la valeur du "c" et du "g" dans **coeur** (kieur), etc., **guerre** (ghière) etc.

Enfin, soignons l'"e" ouvert et ses équivalents; observons un juste milieu en prononçant **les, lait, des, succès**, etc.; ne disons ni là, dà, etc., ni lé, dé, etc., mais bien lè, dè, etc.

Dans ce troisième livre, une bonne part a été faite à la morale, à la tempérance surtout, aux leçons de choses, à la poésie et à l'agriculture.

COURS SUPERIEUR

PREMIÈRE PARTIE

I.—L'EXISTENCE DE DIEU.

Athée , celui qui ne croit pas en Dieu.	Permanent , constant, durable.
Hasard , événements sans cause.	Observateur , celui qui regarde. observe.
Prodigieusement , beaucoup, grandement.	Aube , première lueur du jour.
Sphère , étendue de pouvoir, de possibilité.	Zénith , le point le plus élevé du ciel.

1. Il est un Dieu : les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu.

2. L'athée n'a donc jamais, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du **hasard** ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait ?

3. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure, auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit **prodigieusement** la **sphère** des merveilles : c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche

des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont **permanents** en réalité.

4. La scène qui s'efface pour nous, se colore pour un autre peuple; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature; supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une juste idée du spectacle de l'univers.

5. Tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre **observateur** le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre, qui s'endort fatigué et brûlant dans la pourpre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissantes de l'aube? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son **zénith** et se couche sur le monde.

CHATEAUBRIAND.

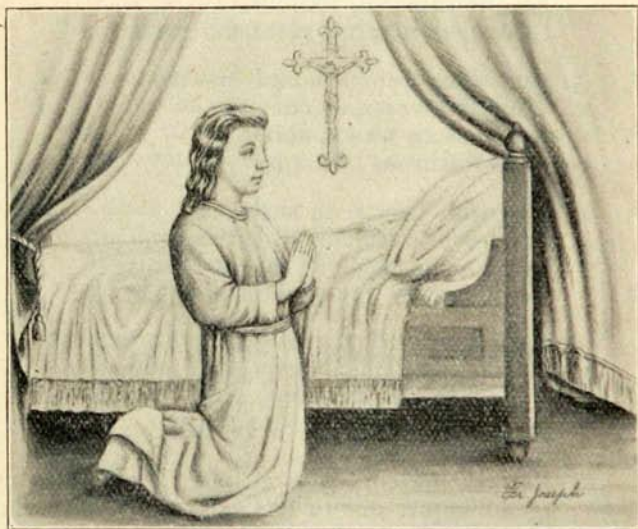
QUESTIONNAIRE.—Que prouvent l'ordre et les beautés de la nature?—Qu'est-ce qu'un **athée**?—Le hasard existe-t-il?—Quand il est nuit ici, est-il nuit partout?—Quand nous avons l'été, quels pays ont l'hiver?—Pour qui Dieu a-t-il créé toutes ces merveilles?

Construire sur le même sujet de petites phrases comme celles du premier alinéa.

II.—HYMNE DE L'ENFANT A SON REVEIL.

Vermeil, argent doré.
Cytise, plante.

Balbutier, prononcer mal.
Urne, encensoir.



1. O Père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux.
Toi dont le nom terrible et doux,
Fait courber le front de ma mère!
2. On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

3. On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et donnes aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître!
4. On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.
5. Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.
6. L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au **cytise**,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait.
7. L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.
8. Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? prononcer ton nom!
9. O Dieu! ma bouche **balbutie**
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le choeur qui te glorifie.
10. On dit qu'il aime à recevoir
Les voeux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

11. On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux ;
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges.
12. Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.
13. Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.
14. Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.
15. Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse.
16. Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit.
17. Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité ;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse ;
18. Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi !

PENSEE.—La prière, surtout celle de l'enfant, est toute-puissante sur le coeur de Dieu.

Apprendre par coeur quelques strophes de cette gracieuse poésie.

III.—LE CULTE RENDU A DIEU.

Culte, hommage que l'on rend à Dieu; grande vénération.
Suprême, qui est au-dessus de tout.

Resplendissant, qui brille avec éclat.

1. A l'exemple des martyrs et des saints, nous devons rendre à Dieu un **culte suprême** parce qu'il est notre Créateur et notre souverain Maître.

L'adoration qui constitue ce culte suprême est un acte de respect et d'abaissement par lequel nous reconnaissons la grandeur et l'excellence de Dieu. Cette adoration doit être intérieure et extérieure.

2. Nous adorons Dieu intérieurement lorsque, du fond de notre âme, nous nous humilions devant lui, soumettant notre esprit et notre coeur à sa majesté. Cet hommage intérieur plaît à Dieu qui voit le fond de notre âme, bien que nous ne fassions aucun signe pour le manifester.

3. Nous adorons Dieu extérieurement si, à l'hommage du coeur, nous joignons des paroles ou des actes qui expriment les sentiments de vénération qui pénètrent nos âmes.

Il faut joindre au culte extérieur et intérieur que nous devons à Dieu un amour ardent et généreux.

4. Si nous aimons beaucoup une personne qui nous plaît par ses heureuses qualités et qui nous fait du bien, combien plus devons-nous aimer Dieu qui possède toutes les perfections et qui nous comble de faveurs ! Il est infiniment beau, infiniment bon, infiniment parfait. Pendant la vie il nous prodigue les bienfaits, et dans l'éternité il sera notre récompense et notre félicité.

5. Si notre amour est véritable, il sera d'abord obéissant. Jésus-Christ lui-même a dit : "Un enfant n'aime pas vraiment son père, en effet, s'il n'obéit avant tout à ses ordres. De même, nous ne saurions aimer Dieu véritablement si nous ne gardions ses préceptes avec le plus grand soin.

6. Nous devons ensuite préférer Dieu à tout ce qui existe en dehors de lui, à nos biens, par conséquent, à nos amis, à nos parents et à nous-mêmes. Plutôt que de déplaire à Dieu, il nous faut tout sacrifier, tout souffrir et même choisir la mort.

Tout ce que nous voyons et entendons dans la nature doit nous porter à aimer et à glorifier le Seigneur.

7. Les cieux, avec leurs astres **resplendissants**, la terre avec ses montagnes, ses collines, ses moissons, ses prairies et ses animaux bénissent son nom, exaltent sa puissance, glorifient sa bonté.

Unissons-nous à eux pour louer Dieu, auteur de tant de merveilles. Aimons-le de toute notre âme, de toutes nos forces chaque jour de notre vie.

QUESTIONNAIRE.—Combien devons-nous de cultes à Dieu?—En quoi consiste le culte intérieur?—Et le culte extérieur?—Pourquoi faut-il adorer Dieu?—Comment devons-nous

l'aimer?—Ce que nous voyons dans la nature doit-il nous porter à l'amour de Dieu?—Quels biens le Seigneur réserve-t-il à ceux qui possèdent cet amour?

Répondre par écrit à ces questions.

Trouver un synonyme de: acte, respecter, grandeur, voir, parole, joindre, etc.

IV.—PENDANT LA TEMPÊTE.

Expérimenté, qui a de l'expérience.

Lame, grosse vague.

Manoeuvre, travail des matelots.

Second, officier qui commande après le capitaine.

1. J'avais accompagné des pêcheurs sur la mer; en partant, le temps était calme, et le ciel ne présentait aucune apparence de danger à un marin aussi peu expérimenté que moi.

Mais, vers le milieu du jour, le vent, passant brusquement de l'est au sud-ouest, nous livra à une horrible tempête.

2. Notre petit bâtiment était roulé par les lames, comme si c'eût été une coquille de noix. Après de longs et vains efforts, les matelots perdirent courage.

Le maître de l'équipage, suivant les indications de sa boussole, gouvernait sans résultat, attendu que tout le monde s'était couché sur le pont et avait abandonné la manoeuvre.

3. Lui-même ne tarda pas à voir que nous étions perdus; il ôta son bonnet de laine et dit:

—Enfants, prions!

Mais le second lui répondit:

—Pourquoi prier? Voyez ces nuées qui touchent nos mâts et nous séparent du ciel: nos prières n'arriveront pas jusqu'en haut.

4. Le maître allait répondre qu'une prière n'était jamais perdue, lorsqu'il aperçut entre les nuées noires qui pesaient sur la mer et obscurcissaient le jour, comme une tache d'un beau bleu pur.

A travers cette déchirure du nuage tombait un rayon de soleil sur la mer noire.

5. —Enfants, s'écria-t-il, voilà ouverte une fenêtre du ciel; Dieu voit ses pauvres créatures en danger; il sait que nous avons des femmes et des enfants, et ce rayon de soleil est un de ses regards. Prions!

Alors, tous se tournèrent vers cette belle fenêtre du ciel et adressèrent à la Vierge Marie une courte, mais fervente prière.

6. Un rayon plus brillant encore sembla descendre et porter dans les coeurs l'espoir et la confiance d'avoir été entendus d'En-Haut.

Tout le monde se mit à l'oeuvre avec un nouveau courage et des forces nouvelles.... Quatre heures après, nous étions dans le port.

ALPHONSE KARR.

QUESTIONNAIRE.—Quel temps faisait-il d'abord?—Que fit le vent?—et l'équipage?—et le capitaine?—Que répondit le second?—Qu'aperçut le capitaine?—Que dit-il?—A qui eut-on recours?—Avec quel résultat?—Quelle leçon tirer de cette histoire?

Trouver la racine de bâtiment, indication, créature, tourner, rayon, confiance, tempête.

V.—LE DIMANCHE.

Suspension , arrêt pour un certain temps. Salutaire , qui est utile, avantageux.	Étalage , exposition de marchandises en vente. Mécanique , qui se rapporte au travail du corps.
---	--

1. La **suspension** des travaux le dimanche est un véritable bienfait pour l'homme.

De même que le sommeil de la nuit répare ses forces, de même aussi le repos du dimanche le relève de la fatigue que lui causent six jours d'un pénible travail.

Ceux qui se privent de ce repos **salutaire** usent rapidement leurs forces sans augmenter leur fortune.

2. Jamais les hommes ne se sont appauvris en consacrant à Dieu un jour par semaine.

“Il n'y a pas de nation où l'industrie ait fait autant de progrès et développé une aussi prodigieuse activité qu'en Angleterre.

Cependant l'Angleterre donne l'exemple d'une observation sévère du dimanche.

On n'y voit, en ce jour, ni atelier, ni bureau, ni **étalage** de marchandises. On n'entend pas le bruit des machines; tout ce grand mouvement qui, pendant la semaine, agite des millions de bras, se trouve suspendu. Il y a trêve complète pour les affaires.”

3. Ainsi, la première condition que nous devons remplir pour sanctifier le dimanche, c'est de nous abstenir d'oeuvres serviles.

Que faut-il entendre par là? Ce sont les ouvrages **mécaniques** que l'homme fait en vue de gagner sa vie.

Par exemple, labourer, bêcher, couper du bois, faucher, moissonner sont des oeuvres serviles. Les métiers de menuisier, de charpentier, de forgeron, de tailleur de pierres, etc., sont des professions serviles qui ne doivent pas être exercées le dimanche. Il faut toutefois excepter le cas d'une véritable nécessité, d'un besoin réel et pressant ; dans ce cas, il est permis de se livrer à ces occupations.

4. Donc; ne pas travailler le dimanche, telle est la première condition pour sanctifier ce jour.

Une deuxième, qui n'est pas moins rigoureuse, c'est d'assister à la sainte Messe.

La Messe étant le plus saint et le plus salutaire de tous les actes de religion, l'Église nous fait un précepte d'y assister chaque dimanche.

C'est sous peine de faute grave qu'on est obligé de l'entendre ce jour-là. La manquer par sa faute, c'est s'exposer à la damnation éternelle.

5. Il y a des gens, en outre, qui croient que le dimanche est sanctifié pourvu qu'ils aient entendu à la hâte une messe basse.

Les âmes vraiment chrétiennes se font encore un devoir d'assister aux Vêpres, qui sont l'office religieux du soir. La récitation du chapelet, l'assistance au catéchisme et aux instructions, les visites au Saint-Sacrement et les oeuvres de charité sont enfin d'excellents moyens d'achever de sanctifier le dimanche. Dieu, qui s'est spécialement réservé ce jour de la semaine, nous permet d'user, le dimanche, d'amusements honnêtes, pourvu que nous remplissions nos devoirs religieux.

En dehors du dimanche, il y a six fêtes d'obligation : ce sont les fêtes de Noël, de la Circoncision, de l'Épiphanie, de l'Ascension, de la Toussaint et de l'Immaculée Conception.

RESUME.

Le repos du dimanche est un bienfait pour l'homme et même pour les animaux.—Les peuples qui font le plus de commerce sont ceux qui ne travaillent pas le dimanche. Ce jour-là, les travaux mécaniques sont défendus, à moins de nécessité.—En outre, il y a obligation d'assister à la sainte Messe si l'on n'en est pas dispensé par de graves motifs.

Que signifient : industrie, trêve complète, atelier, charpentier?

VI.—UN CATECHISME DU CURE D'ARS.

Complaisance, plaisirs, délites.

S'anéantir, reconnaître qu'on n'est rien.



1. Toutes les bonnes oeuvres réunies n'équivalent pas au saint sacrifice de la Messe, parce qu'elles sont les oeuvres des hommes, et la messe est l'oeuvre de Dieu. Le martyr n'est rien en comparaison : c'est le sacrifice que l'homme fait à Dieu de

sa vie ; la messe est le sacrifice que Dieu fait à l'homme de son corps et de son sang.

2. Oh! que le prêtre est quelque chose de grand! s'il se comprenait, il mourrait... Dieu lui obéit: il dit deux mots, et Notre-Seigneur descend du ciel à sa voix et se renferme dans une petite hostie. Dieu arrête ses regards sur l'autel. "C'est là, dit-il, mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes **complaisances**." Aux mérites de l'offrande de cette victime, il ne peut rien refuser. Si on avait la foi, on verrait Dieu caché dans le prêtre comme une lumière derrière un verre, comme du vin mêlé avec de l'eau.

3. Après la consécration, quand je tiens dans mes mains le très saint corps de Notre-Seigneur, et quand je suis dans mes heures de découragement, ne me voyant digne que de l'enfer, je me dis: "Ah! si du moins je pouvais l'emmener avec moi! l'enfer serait doux près de LUI, il ne m'en coûterait pas d'y rester toute l'éternité à souffrir, si nous étions ensemble... Mais alors il n'y aurait plus d'enfer; les flammes de l'amour éteindraient celles de la justice."

4. Que c'est beau! Après la consécration, le bon Dieu est là comme dans le ciel!... Si l'homme connaissait bien ce mystère, il mourrait d'amour. Dieu nous ménage à cause de notre faiblesse.

5. Un prêtre, après la consécration, doutait un peu que ses paroles eussent pu faire descendre Notre-Seigneur sur l'autel; au même instant il vit l'hostie toute rouge et le corporal teint de sang.

Si l'on nous disait: "A telle heure, on doit ressusciter un mort," nous courrions bien vite pour le voir. Mais la consécration qui change le pain et le vin au corps et au sang d'un Dieu, n'est-ce pas un bien plus grand miracle que de ressusciter un mort? Il faudrait

toujours au moins un quart d'heure pour se préparer à bien entendre la messe. Il faudrait s'anéantir devant le bon Dieu, à l'exemple de son profond anéantissement dans le Sacrement de l'Eucharistie, faire son examen de conscience; car, pour bien assister à la messe, il faut être en état de grâce.

7. Si l'on connaissait le prix du saint sacrifice de la messe, ou plutôt si l'on avait la foi, on aurait bien plus de zèle pour y assister.

8. Mes enfants, vous vous rappelez l'histoire que je vous ai déjà racontée de ce saint prêtre qui pria pour son ami; apparemment Dieu lui avait fait connaître qu'il était en purgatoire; il lui vint en pensée qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'offrir le saint sacrifice de la messe pour son âme. Quand il fut au moment de la consécration, il prit l'hostie entre ses doigts et dit: "Père saint et éternel, faisons un échange. Vous tenez l'âme de mon ami qui est en purgatoire, et moi je tiens le corps de votre Fils qui est entre mes mains: eh bien! délivrez mon ami, et je vous offre votre Fils avec tous les mérites de sa mort et passion." En effet, au moment de l'élévation, il vit l'âme de son ami, toute rayonnante de gloire, qui monta au ciel.

9. Eh bien! mes enfants, quand nous voulons obtenir quelque chose du bon Dieu, faisons de même. Après la sainte communion, offrons-lui son Fils bien-aimé avec tous les mérites de sa mort et de sa passion; il ne pourra rien nous refuser.

QUESTIONNAIRE.—Qu'est le martyr? la messe?—Comment Dieu obéit-il au prêtre?—Si on avait la foi...?—Que se disait quelquefois le curé d'Ars après la consécration?—**Le Bon Dieu est là! Où?**—Qu'arriva-t-il à un prêtre?—Comment se préparer à la messe?—Pourquoi n'a-t-on pas plus de zèle pour y assister?—Parlez du prêtre qui pria pour son ami.

VII.—C'EST L'ORDONNANCE.

Dragons, soldats à cheval. | Froncer, rapprocher les sourcils.

1. Un officier de **dragons** se trouvait un jour à table, un vendredi, avec un ecclésiastique et un Anglais. L'abbé faisait maigre, les deux autres mangeaient gras. Le repas se prenait en silence.

2. Le capitaine, au bout de quelque temps, s'adressant à l'ecclésiastique, lui demanda pourquoi il ne mangeait pas de viande.

—Capitaine, répondit l'abbé, permettez-moi à mon tour de vous poser une question :

—Pourquoi portez-vous un pantalon rouge ?

3. —Parce que c'est l'ordonnance militaire.

—Eh bien ! faire maigre le vendredi, c'est l'ordonnance de l'Église.

—Est-ce que la viande n'est pas aussi bonne le vendredi que les autres jours ?

4. —Sans doute, capitaine ; mais pourquoi mettez-vous quelquefois un soldat, pris en faute, au pain et à l'eau ?

—C'est afin de le punir d'une faute.

—C'est aussi pour nous punir de nos manquements envers Dieu que l'Église, sans nous mettre au pain et à l'eau, nous ordonne en certains jours de nous priver d'aliments gras.

5. —Soit ; mais jeûner, n'est-ce pas trop pénible ?

—C'est possible. Dites-moi, je vous prie, pourquoi portez-vous un casque si lourd ?

—C'est encore l'ordonnance; d'ailleurs ce casque nous garantit la tête des coups de l'ennemi.

6. —Eh bien! le jeûne est aussi l'ordonnance et il garantit notre âme des coups de notre ennemi, des traits du démon."

Le capitaine **fronça** le sourcil et, se tournant du côté de l'Anglais, qui mangeait toujours: "N'est-ce pas, Monsieur, qu'il vaut tout aussi bien manger de la viande le vendredi que le dimanche?"

L'Anglais, qui avait écouté sans mot dire, répondit froidement: "Je mange de la viande le vendredi, parce que ma religion ne me le défend pas; si elle me le défendait, je n'en mangerais pas."

Cette réponse mit fin à la conversation et le repas se termina en silence.

QUESTIONNAIRE.—Quels personnages à table? que mangeaient-ils?—Question du soldat? de l'abbé? leurs réponses?—Deuxièmes questions des interlocuteurs?—leurs réponses?—Que dit-on du jeûne?—Question à l'Anglais? sa réponse?

Trouver des mots formés de: **tour, pose, question, rouge, autre, doute, mettre, prendre, etc.**

VIII.—CHEZ NOUS.

Regardez cette vie comme une route poudreuse, ennuyeuse, fatigante pour arriver chez vous. **Chez Vous!** entendez-vous? tandis que vous êtes **Dehors**. Alors vous aurez du courage pour marcher.

(H. PERREYVE, Lettres.)

- I. **Chez nous!** ce n'est pas la maison champêtre
Où la Providence un jour me fit naître,
Que je nomme encor le toit paternel....

Chez nous, c'est plus haut, (loin de ce qui passe,)
C'est une maison par delà l'espace;
Chez nous, c'est le ciel!

2. **Chez nous!** ce n'est pas mon cher monastère,
Temple de Dieu, prison volontaire,
Ma chaîne est si douce et part de l'autel!
J'y vis dans la paix, mais dans l'humble attente
Du grand jour où je lèverai ma tente
Pour aller au ciel!
3. **Chez nous**, c'est le ciel!... la terre me pèse;
Sans m'en étonner, j'y suis mal à l'aise;
J'accepte en passant les deuils et le fiel...
Qu'importe la peine et la route sombre!
Comme un astre d'or, émergeant de l'ombre,
J'entrevois le ciel!
4. **Chez nous**, c'est le ciel! O mondain, mon frère,
Toi que l'infini ne saurait distraire
De ton idéal trompeur et mortel,
Tu cherches en vain pour ton cœur avide
La joie et la paix, mais la terre est vide:
Chez nous, c'est le ciel!
5. Et vous qui souffrez, courage! courage!
Comme le soleil luit après l'orage,
Ainsi va briller le jour éternel.
Au vallon des pleurs, quelques pas encore,
Et vos yeux verront, tout baigné d'aurore,
Le **Chez nous** du ciel!
6. **Chez nous**, c'est le ciel! Quand la mort moissonne
Ceux que nous aimons, c'est que l'heure sonne,
Pour eux, de franchir le seuil paternel!
Pleurer leur départ, c'est pleurer la joie
Où le Christ Jésus les plonge et les noie
Au **Chez nous** du ciel.

7. **Chez nous**, c'est le ciel! Notre divin Père
 Nous suit du regard en la vie amère
 Et penchant vers nous son Cœur paternel,
 Et sur nous laissant tomber son sourire,
 Il murmure au cœur humain qui soupire:
 "Je t'attends au ciel!"
8. Oh! quand le bonheur fuit de notre route,
 Lorsque nous buvons le fiel goutte à goutte,
 Si l'orage gronde au ciel en courroux,
 Regardons plus haut, car la terre passe,
 Et bientôt, bientôt, par delà l'espace,
 Nous irons "**Chez nous**".

UNE RELIGIEUSE

de Jésus-Marie.

PENSÉE.—Nous ne sommes pas faits pour la terre: notre cœur ne peut s'en contenter.

IX.—L'ÉVANGILE.

Dogme, en religion, ce qu'il faut croire.

Morale, règle pour faire le bien et éviter le mal.

Efficace, qui produit son effet.

Bercail, bergerie.

Prodigue, qui dépense follement son bien.

I. Disons aujourd'hui quelques mots sur le livre admirable qui renferme la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ et que nous appelons l'Évangile.

Il y a quatre Évangiles, écrits par saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, c'est-à-dire quatre livres distincts qui racontent la vie du Sauveur, mais

il n'y a au fond qu'un même **dogme**, qu'une même **morale** et que les mêmes moyens d'obtenir la grâce.

2. L'Évangile vient de Dieu. C'est l'Esprit-Saint lui-même qui l'a inspiré aux quatre Évangélistes, et il y a obligation pour les chrétiens, de croire les vérités renfermées dans ce livre.

Vous connaissez au moins les plus nécessaires de ces vérités. C'est l'Évangile qui nous enseigne le mystère de la sainte Trinité, celui de l'Incarnation et celui de la Rédemption.

3. Dans ce livre, nous trouvons l'institution de l'Église catholique, qui doit régner sur la terre jusqu'à la fin des siècles. Notre-Seigneur nous y rappelle, dans de nombreux passages, qu'il y a un ciel pour les bons et un enfer pour les méchants. Ce ciel et cet enfer n'auront jamais de fin.

4. Jésus-Christ, en venant sur terre, n'a rien changé aux commandements que Dieu avait donnés à Moïse sur le Sinaï.

L'Évangile nous enseigne, au contraire, qu'il les a perfectionnés. C'est surtout l'amour de Dieu et l'amour du prochain que le Sauveur nous recommande.

5. Il veut que l'on pardonne à son ennemi, qu'on oublie les injures et que l'on fasse du bien même à ceux qui nous persécutent.

Pour faire le bien et éviter le mal nous avons besoin du secours de la grâce. A cet effet, il nous a enseigné la belle prière qu'on appelle le "Pater", prière que nous récitons souvent.

. "Veillez et priez, dit-il, afin de ne pas tomber en tentation. Demandez et vous recevrez, frappez et l'on

vous ouvrira." Il est des circonstances dans la vie où nous avons besoin d'un plus grand secours divin. Ce secours plus **efficace** nous arrive par les sacrements que Jésus-Christ a institués.

7. C'est sous la forme la plus gracieuse que Notre-Seigneur a prêché la doctrine rapportée dans l'Évangile. Il se compare au bon Pasteur qui ramène au **bercil** la brebis égarée; il est ce charitable Samaritain qui panse et guérit toutes nos blessures, ce père plein de tendresse qui reçoit dans ses bras l'enfant **prodigue** repentant. Les discours de Jésus ravissaient et touchaient les coeurs. Que peut-on trouver, en effet, de plus beau et de plus attachant que le sermon sur la montagne et que le discours sur l'institution de la sainte Eucharistie?

QUESTIONNAIRE.—Quel est le nom des quatre évangélistes?—Que contient l'Évangile?—Connaissez-vous quelques-unes des vérités qu'il renferme?—Quels sont les enseignements de Notre-Seigneur touchant la prière?—Jésus-Christ ne s'est-il pas appelé le bon Pasteur?—Connaissez-vous la parabole du bon Samaritain?—Celle de l'enfant prodigue?

Trouver quelques synonymes des mots: **livre, commandement, secours, pasteur, blessure, conversation.**





X.—LE PETIT JESUS TRAVAILLE.

(A réciter).

Menotte, petite main.

— Transmuer, changer.

1. Ce jour-là, Joseph cherchant de l'ouvrage,
 Jésus restait seul dans l'humble atelier :
 Il était alors en apprentissage,
 Avait sur sa robe un grand tablier...
 Il fouilla longtemps dans un tas de planches
 Que le charpentier avait dans un coin ;
 Il en choisit deux parmi les plus blanches
 Et les rabota longtemps avec soin !
 Mais la tendre voix de la Vierge-Mère
 Lui dit : "Mon Jésus, que faites-vous donc !
 Sans doute un travail pour votre vieux père?"...
 ...Le petit Jésus lui répondit : "Non !"

2. Ces morceaux de bois qu'il taille et rabote,
 Il mit bien longtemps à les aplanir ;
 Prenant un marteau lourd pour sa **menotte**,
 Il chercha des clous pour les réunir,
 C'était pour son âge une rude tâche,
 (Il avait cinq ans depuis quatre mois.)
 Pourtant il cognait, cognait sans relâche,
 Tapant bien souvent sur ses petits doigts ;
 Et la Vierge dit, pleine de tendresse :
 "Mais, mon cher trésor, que faites-vous donc ?
 Sans doute un joujou pour quelque pauvre ?" ...
 ... Le petit Jésus lui répondit : "Non !"
3. Enfin le divin Apprenti s'arrête
 En laissant tomber ses bras accablés.
 — Le soleil d'avril, frappant sur sa tête,
Transmuait en or ses cheveux bouclés !
 Las, Il s'étendit pour faire son somme,
 Sur l'objet de bois si mystérieux ...
 Et le Fils de Dieu, comme un petit homme,
 Au bout d'un instant ferma ses petits yeux.
 Et lorsque Marie, avec grand mystère,
 Vint pour lui parler encore une fois,
 Parmi les copeaux qui jonchaient la terre,
 Le petit Jésus dormait ... sur sa croix !

THEODORE BOTREL.

QUESTIONNAIRE.—Où était Jésus?—Que cherchait-il?—
 Question de la Sainte-Vierge?—Comment le divin Enfant
 réunit-il ses deux planches?—Seconde question de sa mère?—
 Que trouva-t-elle la troisième fois?



XI.—LE PERE JOGUES.

Purulent, qui a la nature du pus.	Crispé, resserré, replié.
Cicatrice, trace de blessure.	Asséner, porter un coup violent.

1. Isaac Jogues naquit à Orléans, le 10 janvier 1607, d'une famille foncièrement chrétienne. Privé de son père en bas âge, il fut placé par sa pieuse mère chez les Jésuites de sa ville natale et compléta ses études sous la direction de ces excellents maîtres.

2. A dix-sept ans, il s'enrôla dans la Compagnie de Jésus. Son noviciat terminé et ordonné prêtre en 1636, il reçut l'ordre de partir pour le Canada. Il travailla quelque temps chez les Hurons, visita ensuite la nation ingrate du Pétun, au pied des montagnes Bleues, et courut de là chez les Ottawas du Sault-Sainte-Marie.

3. Il revenait chez les Hurons, lorsque aux îles du lac Saint-Pierre les Iroquois le firent prisonnier et l'emmenèrent dans leur pays. Ces barbares se ruèrent sur le missionnaire comme des bêtes fauves, le dépouillèrent de ses vêtements et le frappèrent à coups de bâton. Ils lui arrachèrent les ongles des doigts avec leurs dents, lui mâchèrent les deux index et lui coupèrent le pouce de la main gauche.

4. La faim, le froid ou la chaleur excessive, les coups, les plaies **purulentes**, les piqûres d'une nuée d'insectes dévorants, la perspective de la mort dont il était continuellement menacé, tout contribuait à rendre sa position horrible.

5. Après une année de souffrances et de cruel esclavage il parvint à s'enfuir sur un vaisseau hollandais. Le 5 novembre 1643, il passait en France, où il fut reçu avec le plus grand respect et la plus profonde vénération. Les princes et les grands du royaume allèrent lui présenter leurs hommages. La régente, Anne d'Autriche, demanda comme une faveur la permission de baiser les **cicatrices** du missionnaire. Enfin le pape lui accorda le privilège de célébrer le saint Sacrifice, bien que les mains de l'humble prêtre fussent **crispées** et horriblement mutilées.

6. Cependant, le Père Jogues, transporté d'un ardent désir de travailler à la conversion des sauvages, demanda et obtint la permission de repasser au Canada.

Dès son arrivée au pays, il reçut la direction de la jeune colonie de Ville-Marie. Quelques mois après, le gouverneur le chargea d'une mission conciliatrice auprès des Iroquois. Le Père accepta de grand coeur. Il fut bien aise de sonder leur amitié après avoir éprouvé la rage de leur haine.

7. Le succès marqué de sa mission l'engagea à tenter de nouveau la conversion de ces barbares. Il alla donc passer l'hiver dans la Nouvelle-Angleterre. C'était courir au-devant des dangers et de la mort.

8. Le P. Jogues ne recula point devant le péril. Il parcourut la vallée des Mohawks, errant dans la solitude des forêts. Un jour, il écrivit sur l'écorce d'un arbre le nom de Jésus, prenant ainsi possession au nom de Dieu et de la France, des immenses domaines qui touchaient aux confins d'Albany.

9 Parfois le voyageur entendait s'élever du fond de

cette immense solitude la voix du missionnaire qui chantait les louanges de Dieu et soupirait après la couronne du martyr.

Il avait dit avant son départ pour les tribus sanguinaires : "J'irai, mais je ne reviendrai pas." En effet, il ne devait pas revenir.

10. Il rencontra un jour une troupe de guerriers qui marchaient sur le fort Richelieu. Ils l'accablèrent d'injures et l'emmenèrent prisonnier dans cette même bourgade d'Andagaron où le serviteur de Dieu avait déjà passé ses mois de captivité antérieure.

11. Un soir qu'il rentrait dans sa cabane, un sauvage lui asséna un coup de hache qui l'étendit mort. Sa tête fut aussitôt tranchée et fixée sur un des pieux de la palissade d'enceinte.

C'était le 18 octobre 1647.

QUESTIONNAIRE.—Par quels maîtres fut formé le P. Jogues?—Quelles nations évangélisa-t-il?—Comment fut-il traité par les Iroquois?—Comment s'échappa-t-il?—Revint-il au Canada? au pays des Iroquois?—Comment mourut-il?

Trouver un nom formé de: **naitre, chrétien, privé, bas, compléter, nation, ingrat, pays, etc.**

XII.—L'ASSASSIN ET LE PRETRE.

Débauche, mauvaise vie.
Suffoqué, gêné dans la respiration.

Trahis, montrés.
Magnanimité, générosité, grandeur d'âme.

1. Après la Révolution française, un vieux pauvre, dont l'existence pour tous était un mystère, venait s'asseoir régulièrement à la porte de la cathédrale de Lyon.

L'abbé Sorel de Vabriant, en allant dire sa messe, lui remettait tous les jours une aumône.

2. Ceci durait depuis vingt-cinq ans; et un jour l'abbé ne rencontrant plus son pauvre, il s'en inquiéta et chercha à découvrir sa retraite, craignant qu'il ne fût malade. Il le trouva dans un mauvais réduit, couché sur la paille.

3. "Vous êtes bien bon, monsieur l'abbé, dit le pauvre, de vous souvenir d'un mendiant comme moi. Hélas! je vais mourir, et il n'y a pas de pardon pour moi."

Le prêtre l'encouragea.

"Ah! si vous connaissiez mon horrible histoire, reprend le pauvre, vous penseriez comme moi.

4. —Dieu est miséricordieux, mon ami.

—Fils d'un pauvre vigneron, continua l'infortuné vieillard, je devins le serviteur de deux nobles maîtres. Je les ai **trahis**, je les ai dénoncés, je les ai accompagnés à l'échafaud et, pour prix de ma trahison, on m'a donné leurs biens que j'ai dissipés dans la **débauche**.

5. —Et Dieu vous a fait expier vos fautes dans la misère, interrompit le prêtre.

—J'ai été réduit pour vivre à mendier mon pain. Ah! c'étaient deux bons maîtres. Voilà leurs portraits, M. l'abbé.

—Mon père! ma mère! s'écrie M. l'abbé Sorel.

6. —Grand Dieu! et c'est moi qui suis leur assassin, reprit le pauvre. Vengez-vous, Monsieur."

Le prêtre, un instant **suffoqué**, étouffe ses sanglots et, surmontant sa douleur, il embrasse le moribond, l'arrose de ses larmes, lui dit qu'il lui pardonne.

7. "Je fais plus, vieillard, je fais descendre sur toi le pardon du ciel."

Le moribond, vaincu par la **magnanimité** du prêtre et par la grâce de Dieu, se repent de ses crimes et meurt chrétiennement.

8. Voilà le prêtre. Fussiez-vous les meurtriers de son père et de sa mère, si vous vous repentiez, il vous pardonnerait, vous serrerait sur son coeur et vous bénirait.

P. J. BERTHIER.

QUESTIONNAIRE.—Où se tenait le mendiant?—Que faisait l'abbé Sorel?—Où trouva-t-il le pauvre?—Répétez leur conversation.—Que fit le prêtre en reconnaissant le portrait de ses parents?—Comment mourut le vieillard?

Abréger les deux propositions du No. 1.—Mettre le No. 3 en discours indirect, etc.

XIII.—LE TREMBLEMENT DE TERRE DE 1663.

Disloquer, séparer, disjoindre.

Interstice, espace, intervalle.

Cataclysme, désastre, bouleversement.

Oscillation, mouvement de va et vient.

Convulsion, trouble, bouleversement.

1. Au mois de février 1663 la Nouvelle-France fut visitée par un violent tremblement de terre. Dans la soirée du lundi gras, à l'heure où la société frivole se livrait aux divertissements du carnaval, et où l'on faisait dans toutes les églises des prières publiques pour expier ces désordres, on entendit tout à coup dans le lointain, par un temps calme et serein, un bruit sourd semblable au roulement de plusieurs carrosses, lancés à

toute vitesse sur un pavé de pierre. Au même instant, un choc violent se fit sentir, accompagné de mille bruits confus, imitant tout à la fois le pétillage du feu dans les greniers, le bruissement d'une grêle de pierres tombant sur les toits, le roulement du tonnerre, ou le mugissement des vagues en fureur se brisant contre le rivage.

2. La terre bondissant sous les pieds, se soulevait, ondulait comme les flots de la mer et se crevassait en mille endroits; les arbres étaient agités comme dans la tempête, les uns se tordant, s'entre-choquant, les autres s'arrachant et jonchant le sol de débris. Les rochers se fendaient et s'écroulaient; des quartiers de pierre se détachaient du flanc des montagnes et roulaient au fond des vallées, déracinant et entraînant dans leur chute des troncs d'arbres et des monceaux de gazon. Les édifices ébranlés chancelaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Les clochers des églises se balançaient comme les arbres dans les grands vents; les cloches sonnaient d'elles-mêmes. Les toits des maisons s'élevaient et se courbaient en ondulations; les murs se lézardaient; les planchers, les cloisons craquaient, se **disloquaient**; les portes s'ouvraient et se refermaient avec violence. Les animaux domestiques, saisis de frayeur, s'élançaient hors des maisons, en poussant des cris et des hurlements.

3. L'agitation n'était pas moins grande sur l'eau que sur la terre; les glaces énormes du fleuve, épaisses de cinq ou six pieds, s'ouvraient avec un formidable fracas, se soulevaient, s'entre-choquaient comme dans une violente débâcle, et retombaient brisées en mille

fragments. Des **interstices** jaillissaient des nuages de fumée ou des jets de boue et de sable. Les poissons eux-mêmes, saisis de vertige au milieu de cette épouvantable confusion des éléments, s'élançaient hors de l'eau ; et l'on entendit même les sourds ronflements des marsouins, nageant par troupeaux dans les eaux du lac Saint-Pierre, où jamais on n'en avait vus auparavant.

4. Aux premiers signes de **cataclysmes**, les uns crurent à un vaste incendie, les autres à une attaque subite des Iroquois. Tout le monde se précipita en dehors des maisons, criant au feu ou courant aux armes, et se frayant un passage à travers les meubles renversés, les cheminées écroulées et l'épaisse fumée qui volait de toutes parts.

5. Cependant les secousses devenant de plus en plus violentes, on se crut à la fin du monde. Les femmes tombaient en défaillance, les hommes se prosternaient la face contre terre en se frappant la poitrine, ou élevaient les mains vers le ciel en implorant la miséricorde de Dieu, croyant à chaque instant que la terre allait s'entr'ouvrir sous leurs pieds, et les engloutir. Un grand nombre coururent vers les églises, afin de se préparer à paraître au jugement de Dieu.

6. Cette première secousse dura près d'une demi-heure. Cependant les **oscillations** continuèrent longtemps encore à se faire sentir ; mais avec moins de violence et d'une manière irrégulière, tantôt par des chocs rudes et saccadés, tantôt par un balancement analogue à celui d'un vaisseau bercé au roulis des vagues.

La consternation fut universelle parmi les Français, comme parmi les Sauvages; mais ce fut surtout un coup de foudre pour ceux qui se livraient, en ce moment, aux divertissements du carnaval. Pendant toute la nuit, les églises furent encombrées de fidèles qui entouraient les tribunaux sacrés. D'étonnantes conversions s'opérèrent...

7. Pendant sept mois entiers, la nature fut dans ces étranges **convulsions**. Dans toute l'étendue du pays, la surface du sol fut plus ou moins bouleversée. Des montagnes avaient disparu; d'autres s'étaient élevées tout à coup; des forêts entières avaient été abattues et englouties dans des lacs ouverts en un jour; des vallées étaient comblées par d'immenses éboulis. On vit surgir une île nouvelle des eaux du Saint-Laurent, et jaillir des fontaines inconnues; de profondes crevasses sillonner la terre et servir de lit à des torrents impétueux. Le cours de plusieurs rivières fut détourné.

8. Durant cette longue période, la population vécut dans le tremblement et l'attente continuelle de l'heure suprême de l'univers. "Lorsque la journée était finie, raconte la mère de l'Incarnation, on se mettait dans la disposition d'être englouti pendant la nuit; et le jour, on attendait continuellement la mort."

9. Enfin le ciel se laissa désarmer; avec le calme de la vertu dans les coeurs reparurent les jours sereins. La nation régénérée par la pénitence, sortit de ce bain salubre, toute ruisselante des eaux de la grâce et prête à s'asseoir au banquet d'une vie nouvelle. En effet à cette date commence une ère de bénédiction et de prospérité inouïe, inconnue jusqu'alors. La colonie

vient de traverser l'âge critique de l'enfance : elle quitte ses langes, et entre en pleine adolescence. Les temps héroïques sont finis et le règne de l'histoire commence.

L'abbé CASGRAIN.

(Histoire de la V. Marie de l'Incarnation.)

A résumer.

XIV.—NOTRE BERCEAU (à réciter.)

1. Un jour, vers le milieu du seizième siècle, trois petits vaisseaux montés par des hommes intrépides, et commandés par un hardi capitaine, ouvrant leurs voiles à la brise du ciel comme des oiseaux fuyant devant la tempête, s'éloignèrent de cette terre d'Europe où l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur préparaient de si formidables catastrophes.

2. Elles étaient bien frêles, ces nefs aventureuses, mais le Maître des eaux et des vents veillait sur elles. Après une navigation longue et pénible, les trois navires abordèrent à une plage inconnue, et leur chef y planta une croix ornée des armes de son souverain.

3. Cette plage, c'était la plage de Gaspé, c'était le Canada ; ces hommes, c'étaient des Français ; ce chef, c'était Jacques Cartier.

4. Jacques Cartier ! c'est le nom qui rayonne au frontispice de notre histoire. Une année après cette première expédition, il pousse plus avant, il touche à Stadacona, Québec : il va lire l'évangile selon saint Jean aux indigènes d'Hochelaga, Montréal. C'en est

fait, le grain de sénévé est jeté en terre, et avec l'aide du ciel, il grandira et deviendra un arbre aux puissants rameaux et au verdoyant feuillage.

Thos. CHAPAIS.

Expliquez: catastrophe, formidable, nef, plage, frontispice, grain de sénévé.

Citez une périphrase désignant Dieu.

Quel est cet arbre aux puissants rameaux?

XV.—LA TERRE EST RONDE.

Mât, longue pièce de bois qui supporte les voiles d'un vaisseau.

Voile, forte toile qui reçoit le vent pour faire avancer le navire.

Coque, corps, carcasse d'un navire.

Spectateur, témoin d'une action, d'une chose quelconque.

Minuscule, très petit.



1. Papa, comment peut-on savoir que la terre est ronde? demandait un enfant à son père.

—Mon enfant, pourquoi me fais-tu cette question?

—J'ai toujours entendu dire que la terre est ronde comme une boule, je viens encore de le lire dans mon livre, mais je vous avoue, cher papa, que je ne m'explique guère cela. Il me semble, au contraire, que la terre est une immense étendue couverte de montagnes et de vallées.

2. —Et cependant, malgré les montagnes et les vallées, que nous y apercevons, la terre est ronde, et bien plus

ronde que l'orange que ta mère t'a donnée ce soir.

Il y a plusieurs preuves de cette vérité. En voici une que tu peux facilement comprendre :

3. Quand un navire s'approche du rivage, les **spectateurs** placés sur la grève commencent à apercevoir la cime des **mâts**, puis les **voiles** et enfin la **coque** du vaisseau qui s'avance lentement vers le port.

Si, au contraire, le bateau s'éloigne du rivage, la coque disparaît d'abord, puis les voiles, et enfin le sommet des mâts. Prête-moi, pour un instant, la pomme que ta maman vient de te donner, et va me chercher trois ou quatre épingles.

4. — Avec plaisir, papa, et je crois que ma pomme va devenir la terre.

— Tout juste, mon enfant. Je suppose que cette pomme est la terre ; je pique sur ce beau fruit rond quelques épingles qui vont nous représenter un clocher et des maisons. En faisant tourner la pomme, les épingles se montrent, grandissent, puis diminuent et enfin disparaissent, à cause de la rondeur du fruit.

5. — Je comprends ; mais les grandes montagnes et les vallées qui se trouvent sur la terre ?

— J'allais t'en parler. Les plus hautes montagnes de notre globe ont environ 30,000 pieds. Mais que sont ces élévations comparées à la terre entière ? Le voici :

6. Supposez une boule énorme de six pieds de hauteur, qui représente la terre. Les savants ont calculé, que la plus haute montagne serait représentée sur

cette sphère par un minuscule grain de sable seulement.

7. Tu vois donc que, proportions gardées, la terre est plus ronde qu'une orange et qu'une boule bien faite; bien plus ronde que tout ce que les hommes fabriquent de plus parfait sous cette forme.

QUESTIONNAIRE.—Est-il bien sûr que la terre est ronde?—Comment le prouve-t-on?—Les montagnes et les vallées ne prouvent-elles pas le contraire?—Comment feriez-vous encore comprendre que la terre présente la forme d'une orange?—Que sont les plus hautes montagnes si on les compare à la terre?

Trouver quelques dérivés des mots: terre, part, facile, mont, sable, forme, grain.

XVI.—LA TERRE DANS L'ESPACE.

Révolution, marche en forme de cercle.

Rotation, action de tourner sur soi-même.

Immobilité, état de repos, d'être immobile.

Phases, apparences différentes de la lune.

Planètes, corps célestes qui tournent autour du soleil.

1. Aujourd'hui, personne ne croit à l'immobilité absolue de la terre. Elle fait un tour sur elle-même en vingt-quatre heures. C'est à ce mouvement que nous devons la succession constante des jours et des nuits.

2. Mais comment expliquer que nous ne nous apercevions pas du mouvement de rotation que la terre opère tous les jours sur elle-même? C'est que ce mouvement se fait d'une manière très douce et très

régulière. Supposez-vous, pour un instant, sur le cours d'un fleuve rapide.

Vous ne remarquerez la marche du bateau que par le mouvement des arbres et des collines de la rive, qui semblent fuir en sens inverse de votre embarcation.

3. Ainsi en est-il de notre petit globe qui flotte dans l'espace en roulant sur lui-même.

C'est cette rotation qui nous permet de voir défiler pendant la nuit ce grand nombre d'étoiles qui changent sans cesse de position dans le ciel.

4. Il y a plus. Non seulement la terre tourne sur elle-même, mais elle accomplit encore une **révolution** complète autour du soleil en trois cent soixante-cinq jours environ. Elle fait donc, en une année, son voyage à travers l'espace pour le recommencer toujours.

Le chemin qu'elle suit dans ce trajet immense forme une figure qui se rapproche beaucoup du cercle et qu'on appelle une ellipse.

5. Ainsi, la terre possède deux mouvements; elle tourne sur elle-même en même temps qu'elle roule autour du soleil avec une vitesse étonnante dont nous ne nous apercevons même pas.

La lune voyage aussi, et comme elle tourne autour de notre globe, on dit qu'elle est un satellite de la terre. Il lui faut près d'un mois pour faire sa révolution complète et nous présenter ses diverses phases.

On connaît plus de cent **planètes** groupées autour du soleil. Elles ont toutes une rotation comme la terre. Elles décrivent toutes d'immenses courbes autour du soleil et tournent en même temps sur elles-mêmes.

Quelques-unes ont des satellites comme la terre. Jupiter, la plus grosse de ces planètes, en compte quatre.

RESUME.

La terre n'est pas immobile dans l'espace. Elle a deux mouvements qui lui sont propres.—En tournant sur elle-même, elle tourne autour du soleil en trois cent soixante-cinq jours. La lune voyage aussi, mais autour de la terre, à laquelle elle présente toujours la même face.—On donne le nom de satellites aux corps qui tournent autour d'une planète.—La terre a pour satellite la lune.

Donner l'orthographe des mots suivants : régulière, colline, espace, ellipse, vitesse, planète et satellite.

XVII.—LES ZONES DE LA TERRE.—LES CINQ PARTIES DU MONDE.

Pôles, les deux bouts de la terre.

Zone, chacune des grandes divisions de la terre.

Torride, qui est très chaud : climat torride.

Tempéré, ni très chaud ni très froid.

Continent, une très grande étendue de terre.

Synonymes, mots qui ont la même signification.



1. On divise la surface de notre globe en cinq grandes tranches qu'on appelle zones.

Celle qui reçoit le plus de chaleur et qui est à égale distance des deux pôles s'appelle zone torride.

2. On distingue deux zones tempérées :

La zone tempérée du nord, que nous habitons, et la

zone tempérée du sud. Vers les deux pôles se trouvent des contrées désertes et couvertes de glaces. Elles ont reçu le nom de zones polaires.

3. La zone torride, qui reçoit plus directement les rayons du soleil, nous présente à la fois le spectacle des régions sèches et brûlées, et celui des régions couvertes des plus magnifiques plantes. C'est là que l'homme trouve les fruits les plus délicieux, les fleurs les plus belles avec des forêts d'une éternelle verdure.



4. Les zones **tempérées** n'ont ni les déserts ni les richesses de la zone torride; mais elles sont le pays que l'homme habite de préférence et celui qu'il embellit par ses travaux.

Les zones polaires sont couvertes de glaces éternelles qui en rendent le séjour impossible à l'homme.

La terre est encore divisée en cinq grandes parties: l'Europe, l'Amérique, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie; mais cette division n'est qu'au point de vue des terres.

L'Europe est la plus petite des cinq parties du monde. Toutefois, par sa civilisation, ses progrès, elle occupe le premier rang.

6. L'Amérique, que nous habitons, n'est connue que depuis environ 400 ans. Elle a été découverte en 1492 par Christophe Colomb. C'est une contrée immense et d'une fertilité remarquable. Elle est divisée en Amérique du Nord et en Amérique du Sud. Ce nouveau continent semble appelé, par la Providence, à jouer un grand rôle, dans un avenir prochain.

7. La plus peuplée des parties du monde est l'Asie, qui ne compte pas moins de 800,000,000 d'habitants.

L'Afrique est appelée le **continent** noir à cause des nègres qui l'habitent. Elle est encore peu connue. Sa population est d'environ 150,000,000 d'habitants.

8. Enfin, n'oublions pas l'Océanie, formée d'îles, grandes et petites, qui sortent des abîmes de l'Océan et sont couronnées de plantes et de richesses.

QUESTIONNAIRE.—Comment la terre est-elle divisée?—Quelle zone habitons-nous?—Par quoi se distingue-t-elle?—Nommez les cinq parties du monde?—Que savez-vous sur chacune d'elles?—Quelle est la plus étendue?—La plus éloignée de nous?

Donner quelques dérivés des mots suivants: jour, riche, habiter, cultiver, végéter, etc.

Trouver quelques synonymes des noms: écolier, terre, forêt, civilité, fertilité, richesse.

XVIII.—A UN ENFANT.

Trahis, montre.

| Dépit, chagrin mêlé de colère.

1. Enfant, tu grandis : que ton cœur soit fort !
Lutte pour le bien : la défaite est sainte.
Si tu dois souffrir, accorde à ton sort
Un regret parfois, jamais une plainte.
2. Ecris, parle, agis, sans peur du danger.
L'univers est grand : que ton œil y plonge !
Tu pourras faillir, même propager
Une erreur parfois, jamais un mensonge.
3. Si tu vois plus tard d'indignes rivaux
Toucher avant toi le but de la vie,
Trahis seulement, sûr que tu les vaux,
Du dépit parfois, jamais de l'envie.
4. Le mal ici-bas trône audacieux :
D'un amer dégoût si ton âme est pleine,
Nourris dans ton sein, montre dans tes yeux,
Du mépris parfois, jamais de la haine.
5. Et si dans ce monde, étroite prison,
Un trouble apparent met l'âme en déroute,
Que l'oeuvre de Dieu laisse à ta raison
Un souci parfois, mais jamais un doute.

EUGENE MANUEL.

(Poésies de l'École et du Foyer.)

QUESTIONNAIRE.—Quand est-ce que la **défaite est sainte**?
—Si tu dois souffrir, que faire?—Ne jamais propager quoi?—
Quand trahir du dépit? et non quoi?—Le **mal trône**, qu'est-ce
à dire?—De quoi ne faut-il jamais douter?

XIX.—LETTRE A UN AMI.

Bouche close , garder le silence, ne rien dire. Stoïquement , avec fermeté, grand courage.	Tourner au noir , devenir triste. Bourelet , coussin qui protège, ce qui peut protéger. A loisir , à son aise.
---	---

Florence, 9 mai 1838.

A M. le vicomte Albert de Calvimont,
à Paris.

1. Est-ce que je n'ai point quelques remords de ne t'avoir pas écrit? Si, vraiment. Je ne sais qui me chante ton nom à l'oreille, et me reproche de rester ainsi "bouche close," quand mon coeur parle tant.

2. Nous voici bien loin l'un de l'autre, vieux; et, pour ma part, je n'en suis pas content plus qu'il ne faut, vois-tu. Je t'écris cela de Florence, cependant, mais Florence a beau être magnifique, elle ne me montrera jamais ce qu'ensemble nous avons vu ailleurs.

3. Ah!...; mais qu'importe les ah! il faut passer.

4. J'ai vu sur ma route de charmants paysages; je ne m'y suis pas plus arrêté que dans les lieux arides et déplaisants: il faut tout prendre en compensation.

5. Tu ne serais pas fâché de me voir résigné, mon pauvre ami, toi qui sais te résigner si grandement à la mauvaise fortune, et qui te contentes "stoïquement" de ce bonheur-là.

6. Je "tourne" un peu "au noir;" mais c'est justement pour cela que je t'écris. Je vais à toi parce que je suis triste, vieille habitude. Malheureusement, tu ne peux plus me consoler; il faut que je me rende moi-

même ce service-là, et vraiment je ne m'y entends pas du tout. Aussi n'ayant plus là aucun de mes fidèles, et me sentant tout à fait incapable par moi-même, je m'approche chaque jour davantage de Dieu qui tient lieu de tout, qui console de tout et partout. Je voudrais bien te voir en faire autant et plus.

7. Si tu voulais n'être pas paresseux et me répondre tout de suite, j'aurais le temps de recevoir à Venise, poste restante, une lettre de toi. Je désirerais bien que tu me fisses ce plaisir-là. Parle-moi de tout, mais de toi d'abord, où tu en es, ce que tu fais, si tu engraisse ta bourse un peu mieux que ton individu, comment vont tes entreprises.

8. Dis-moi aussi qui m'a remplacé, etc.

9. Eugène, mon frère, m'a écrit que tu iras passer l'été en Périgord. Je le voudrais pour lui, et même pour toi, bien que tu me paraisses courir à un désappointement. Tu voudras refaire ce qui n'est plus, et tu ne le referas pas. Dans tous les cas, je te recommande mon frère : donne-lui quelques leçons comme journaliste ; et comme homme, quelques conseils ; cause avec lui sérieusement ; prémunis-le un peu contre l'enthousiasme, contre l'illusion, contre le désir qui veut s'accomplir.

10. Je sais bien que les paroles apprennent peu de choses, et qu'il faut tomber souvent avant de marcher à peu près ; mais il y a des "bouurrelets" qui rendent les chutes moins dures, et, si tu veux t'en donner la peine, mon ami, tu es l'homme le plus propre du monde à confectionner les bouurrelets protecteurs.

11. Il faut que je te dise adieu, mon ami ; j'ai peu de temps à moi.

12. Le voyageur est forcé de courir, et j'ai cinq tableaux de Raphaël à voir aujourd'hui.

13. Ne regarde cette lettre que comme une carte posée chez ton portier. De Jérusalem, ou plutôt du monastère du Liban, où je veux passer quelques jours, je t'écrirai plus "à loisir" et plus utilement peut-être aussi.

14. Je cherche un grand trésor. Si je le trouve, je t'en offrirai ta part bien vite : car on s'enrichit à partager ces choses-là. Je t'aime trop sincèrement, mon pauvre Albert, pour t'oublier en rien.

15. Réponds-moi vite que tu le crois.

Adieu, ton ami

Louis VEUILLOT.

QUESTIONNAIRE.—Où se trouve Jérusalem?—Quels souvenirs rappelle Jérusalem?

Comment s'écrivent : compensation, stoïque, absent, Périgord, désappointement, enthousiasme, illusion, courrier.

NOTA.—Vous remarquerez que dans une lettre entre personnes qui se connaissent on parle de tout, avec un grand abandon, un laisser aller qui charme. Il faut qu'il en soit ainsi, puisqu'une lettre n'est qu'une conversation entre personnes éloignées.

XX.—LA MER ET LES FLEUVES.

Accidenté, qui présente des enfoncements et des hauteurs.

Enumérer, faire connaître, compter, indiquer.

Aride, qui ne produit rien, qui est sec.

Incolore, qui est sans couleur.

Inondation, se dit des eaux d'une rivière, d'un fleuve, qui sortent de leur lit et ravagent les terres.

Grandiose, beau, noble, majestueux.

1. Un enfant étudiait sa leçon de géographie. Papa, dit-il, auriez-vous la bonté de me dire quelque chose de la mer ?

—Bien volontiers, pourvu que tu en fasses ton profit. D'abord la mer, ou l'étendue d'eau salée, couvre à peu près les trois quarts de notre globe.

2. —Est-elle bien profonde ?

—Il est bien difficile de le dire d'une manière exacte. D'après de nombreux sondages faits à ce sujet, la profondeur moyenne de l'Océan serait d'environ 20,000 pieds.

Dans les mers du sud, on a pu jeter la sonde jusqu'à près de 50,000 pieds, sans toucher le fond.

Le lit de l'Océan est d'ailleurs tout aussi **accidenté** que la surface de la terre ferme que nous habitons. On y trouve des vallées, des chaînes de montagnes, de vastes plaines et d'immenses plateaux.

3. —Quelle est, papa, la couleur des eaux de la mer ?

—Vue sous une faible épaisseur, l'eau de la mer paraît **incolore**; sous une épaisseur considérable, elle présente une teinte bleue ou verte.

4. Mais, papa, d'où vient donc toute cette eau?

— Cette eau, mon enfant, vient de bien des sources. Et d'abord l'immense quantité a été créée par le bon Dieu; puis pour que les mers conservent à peu près leur même niveau, le Tout-Puissant a ordonné aux fleuves de porter leurs eaux à l'Océan.

5. — Et comment se forment les fleuves?

Par la réunion d'un nombre plus ou moins considérable de rivières. A leur tour, celles-ci sont formées par des ruisseaux qui doivent leur naissance aux sources et aux fontaines.

6. — Quelle est donc l'utilité de tant de cours d'eau?

— On n'en finirait pas, mon enfant, s'il fallait énumérer tous les avantages que nous procurent les rivières et les fleuves.

Ces cours d'eau répandent la fertilité sur les terrains qu'ils arrosent. Sans eux, bien des pays seraient secs et arides; par eux, au contraire, ils deviennent riches, agréables, se couvrent de récoltes et de prairies magnifiques.

7. Les fleuves sont encore de belles routes très utiles au commerce, routes qui nous apportent, par la navigation, les produits variés des pays éloignés.

Et les rivières, que de machines ne font-elles pas mouvoir? Sur leur parcours, que de moulins, que de manufactures!

8. — Oui, mais les inondations!

— Je l'avoue, elles sont terribles parfois, et causent de grands dégâts. Mais heureusement, elles sont rares, et les pertes qu'elles causent ne sauraient être compa-

rées aux avantages que nous procurent les fleuves et les rivières.

9. —Est-ce que les fleuves coulent toujours tranquillement comme le Saint-Laurent aux Trois-Rivières?

—Oh! non, mon ami, ce serait une erreur de croire que ces cours d'eau ont toujours une marche régulière et tranquille. Parfois le fleuve tombe de rocher en rocher et forme une chute ou cataracte.

10. C'est un spectacle magnifique que ces immenses nappes d'eau qui se précipitent sous les rayons du soleil dans les abîmes dont l'œil n'ose sonder la profondeur.

La cataracte de Niagara est, sous ce rapport, la plus **grandiose** qu'on puisse voir, et la chute Montmorency, près de Québec, offre un coup d'œil ravissant.

RESUME.

Les eaux de la mer couvrent les trois quarts de la terre.—Le fond de la mer est accidenté.—Les rivières et les fleuves alimentent les mers.—Les cours d'eau répandent la fertilité; de plus ils sont souvent des routes pour le commerce et des aides puissants pour l'industrie.

Que signifient: **profondeur moyenne, lit de l'Océan, fertilité, navigation?**

XXI.—DEPART POUR LE CLOITRE.

Trappe, maison de religieux. | Tressaillir, être ému subitement.

—C'est toi, Pierre! comment va-t-on au Genêt? Les récoltes s'annoncent-elles bien? Ta famille est-elle en bonne santé?... Mais tu as l'air bien grave, mon garçon?

Ah! monsieur le Curé, dit le paysan avec un certain embarras, c'est que je fais une grande entreprise. Je m'en vais à la Trappe qui est par delà le Mans, sur le chemin de Paris.

—Tu vas à la Trappe?

—Mon Dieu! oui. Vous nous disiez si souvent qu'on ne pouvait trop faire pour le bon Dieu, qu'à la fin je me suis décidé.

—Et ta bonne femme de mère qui t'aime tant et dont tu étais l'appui, comment lui as-tu fait prendre cela?

—Ah! monsieur le Curé, j'en ai encore le coeur en sang... J'ai cru, voyez-vous, que je n'en viendrais jamais à bout. Elle me soupçonnait un dessein que je ne voulais dire. L'hiver, au coin du feu, quand nous étions là, elle à filer, moi à penser, souvent son fuseau s'arrêtait, elle me regardait, j'ouvrais la bouche; pas possible! mes lèvres tremblaient, mon coeur me glaçait le reste du corps, et la parole manquait dans ma bouche... Je faisais compassion à ma mère...

Enfin, l'autre soir, ma mère nous ayant réunis pour ouvrir en famille le mois de la bonne Vierge, resta en prière seule avec moi, les autres étant partis. Il me

passa dans l'idée que c'était le moment, et ma pensée m'échappa tout d'un coup :

Ma mère, lui dis-je, si vous le permettez, je vais à la Trappe ; je vais prier pour vous et faire pénitence. Ah ! mon Dieu ! quand on pense qu'il faut dire des choses comme ça !

Ma mère resta un moment à tressaillir, là, sous mes yeux, sans parler et comme sans respirer ; puis, demeurant à genoux, et les yeux tournés vers le ciel, tranquille :



“Pierre, dit-elle, le bon Dieu est toujours ton premier Père, la religion ta première Mère : ils passent avant moi. Vas-y, puisqu'ils t'appellent dans ton cœur. Si je t'arrêtais un quart d'heure lorsqu'il s'agit de ton âme, j'en mourrais de chagrin. Tu m'as bien aimée et bien assistée : je te bénis !” Et elle ramena ses yeux sur l'image de la bonne Vierge et se remit à prier.

Je n'en pouvais plus, monsieur le Curé; je sortis pour respirer quasi plus à l'aise... Sainte Vierge! que notre coeur a donc de racines ici-bas! Je me jetai à genoux, je pris mon crucifix, et je lui demandai secours; car le courage allait me manquer. Là, regardant Notre-Seigneur en croix, il me vint honte d'être si lâche, et ce fut fini.

Je n'ai pas couché au logis. Je ne voulais plus revoir ce qui pouvait m'ébranler, et, de bon matin, je suis parti. J'ai passé par notre église comme on y disait la première messe, ça m'a tout remis le calme au coeur. Et me voilà, pour vous dire adieu et merci...

—C'est bien, mon cher enfant, tu obéis au bon Dieu... Mais comment feras-tu pour persévérer? Tu es jeune, fort, et dans les austérités de la Trappe, la vie pourra te sembler longue.

—Ah! monsieur le Curé, pour ça, c'est plus tôt fini qu'on a coutume d'y penser; et l'on ne tarde guère à voir le bout. Tout nous le dit dans ce monde, que la vie est courte... Et puis, monsieur le Curé, à la course ou au pas, on vient tout de même à son heure dernière. Vous nous le disiez bien...

Par ainsi, adieu, mon Père, bénissez-moi; l'eau coule, la vie s'en va, j'ai hâte de porter quelque chose au bon Dieu."

Le curé bénit Pierre, le vit partir et se mit en prière...

(D'après L. VEUILLOT.)

Lire ce morceau à deux.—Ecrire ou raconter cette histoire en discours indirect.

PENSEE.—La vocation à la vie religieuse est la plus grande des grâces après celle du Baptême.

XXII.—L'HOMME, ROI DE LA CREATION.

Univers, le monde.

Toison, laine du mouton.

Fourrure, peau des animaux
garnie de poils.

Génie, talent, pouvoir.

Dompter, vaincre, se rendre
maître.

1. Dieu a créé tout ce que nous voyons pour l'homme, qui lui-même a été fait par Dieu.

L'homme qui, comparé à certains animaux, semble si faible, est cependant le roi de cet univers.

Seul sur la terre, l'homme a reçu la puissance de la pensée. Avec cette puissance, il peut vaincre toutes les difficultés, surmonter tous les obstacles.

2. Il y a des animaux qui, sous certains rapports, sont mieux doués que lui ; mais l'homme leur prend ce qui lui manque. La brebis lui cède sa **toison** dont il fait ses vêtements ; les animaux sauvages lui donnent les **fourrures** qui le défendent du froid, et les animaux domestiques lui fournissent des produits abondants et variés.

3. L'homme fouille la terre. Il en tire le fer, le cuivre et le charbon pour les faire servir à ses besoins. Il parcourt les mers, visite les continents, et partout il établit son autorité.

Avec la puissance de la pensée, l'homme perce les montagnes et fabrique de fortes machines qui exécutent ses travaux ou lui procurent des plaisirs.

4. Toutefois, il y a encore en lui quelque chose de plus grand que ce **génie** appliqué au monde visible.

Seul, entre tous les êtres de la création terrestre, il

s'élève jusqu'à Dieu. Il se sert de toutes les beautés de la nature pour louer et aimer son Créateur, qui est sa fin dernière.

5. Par là, **domptant** cette nature, il se dompte lui-même. Il combat ses mauvais penchants, bénit le Dieu qui l'a fait et chante ses louanges. Il secourt ses frères dans le besoin et partage avec eux sa nourriture et ses joies.

6. L'amour de son Dieu poussera plus loin encore la générosité de l'homme.

Il deviendra ce saint Vincent de Paul qui parcourra, la nuit, les chemins couverts de neige pour recueillir les enfants abandonnés et mourant de froid.

QUESTIONNAIRE.—Comment l'homme est-il le roi de la création?—Faites voir que les animaux lui fournissent tout ce dont il a besoin.—Quels sont les grands travaux que l'homme exécute?—Ne fait-il pas une oeuvre plus belle que celle de percer les montagnes ou de fabriquer de puissantes machines?

Trouver quelques dérivés des mots suivants: **roi, sauvage, monter, habiller, fer, visite, grand, naturel, etc.**

XXIII.—L'HOMME.

Atome, un rien.

| Illimité, sans bornes.

1. Entre l'Être Suprême et l'homme, quel abîme
 Que nul regard humain sur terre n'a scruté!
 L'homme frêle et changeant, du Temps est la
 [victime.
 Dieu seul est immuable en son éternité.

2. L'homme dans ses efforts étale sa faiblesse,
Il marche avec orgueil, il tombe sans fierté;
Lui, le roi d'ici-bas, un **atome** le blesse...
Dieu seul est tout-puissant dans son éternité.
3. L'homme comme une fleur brille un jour, puis il
[passe,
Frêle souffle que Dieu prête à l'humanité.
Il a peur du néant, s'étonne de l'espace...
Dieu seul reste le même en son éternité.
4. L'homme de sa naissance à sa mort souffre et pleure;
Il peine et se dépense en ce monde agité;
Mais dès qu'il disparaît, de lui rien ne demeure...
Dieu seul veille toujours dans son éternité.
5. Tout borne l'homme ici, tout le tient sous la chaîne
Et lorsqu'il sonde en vain la sombre immensité,
Dieu ne voit de là-haut qu'une poussière humaine
Et son Verbe remplit l'espace **illimité**.

ADOLPHE POISSON.

(Sous les Pins)

PENSÉE.—Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir de lui. (Psaume 8).

Exprimer les mêmes idées en prose.

XXIV.—L'ÂME DE L'HOMME.

Concourir, aider.

Mouvoir, remuer, mettre en action.

Immortel, qui ne meurt pas.

Sensation, impression produite sur les sens.

Matière, ce qui se touche, se voit, etc.

1. Vous devez bien penser que si l'homme est supérieur aux animaux même les mieux doués, il faut que

sa nature soit différente de celle des êtres qui l'entourent.

On vous a souvent répété que l'homme est une créature raisonnable composée d'une âme et d'un corps.

2. Le corps, vous le voyez, vous le touchez, vous le sentez. Il n'en est pas de même de l'âme. C'est un esprit uni au corps d'une manière que Dieu seul connaît. En cette vie, nous ne pouvons ni voir notre âme, ni la connaître parfaitement. C'est elle cependant qui fait toute notre noblesse et toute notre grandeur.

3. Elle commande au corps, qui obéit aussitôt.

Veut-elle le faire **mouvoir**? Immédiatement les nerfs se tendent et les divers ressorts se hâtent de **concourir** au but qu'elle se propose d'atteindre.

4. Quand notre corps éprouve une **sensation** de peine, de douleur, de plaisir, de bien-être, est-ce l'âme qui souffre ou qui jouit?

Sans nul doute, c'est l'âme; la matière seule ne saurait éprouver de sensation d'aucune sorte. Ce que nous ignorons, c'est la manière dont les sensations arrivent à l'âme par le corps. Tandis que ce dernier agit comme une machine, l'âme, par la pensée s'élève jusqu'aux plus profonds abîmes.

5. Sans quitter le corps, qui est sa demeure, elle parcourt le monde par la pensée, franchit les mers et les montagnes, se reporte vers le passé ou cherche à pénétrer l'avenir.

C'est par l'âme que nous connaissons, que nous jugeons, que nous voulons et que nous aimons. Dieu a mis en elle un désir immense d'amour, de bonheur. Ce désir, rien sur la terre ne peut le satisfaire pleinement.

6. Le Créateur, dans sa bonté, l'a voulu ainsi, afin que notre âme se porte sans cesse vers le ciel où réside le souverain bien. Aussi Dieu a-t-il fait notre âme immortelle.

Un jour viendra où elle se séparera du corps qui lui fut si étroitement uni. Celui-ci, alors, descendra dans la tombe pour y redevenir poussière et y attendre la résurrection générale, tandis que l'âme entrera dans son éternité.

RESUME.

Chez l'homme, l'âme doit commander au corps qu'elle anime. C'est elle qui pense, qui réfléchit et qui veut. L'âme jouit, souffre et éprouve toutes sortes d'impressions. Elle est immortelle. Sa destinée est d'aller au ciel lorsque le corps descendra dans le tombeau.

Trouver quelques contraires des mots qui suivent:

Supérieur, raisonnable, grandeur, montagne, avenir, corps, plaisir, Créateur.

XXV. — LA VIE HUMAINE.

Étapes, différentes époques.
Bruyant, qui fait du bruit.
Défaillance, affaiblissement.

Patriarche, saint personnage
de l'Ancien Testament.
Longévité, longue vie.

1. Étudions aujourd'hui les diverses étapes de la vie humaine, depuis la naissance jusqu'à la mort.

Aux premiers jours de son existence, l'homme n'est que faiblesse. Comme il ne peut encore faire usage de ses membres, il a besoin de toutes sortes de secours pour se mouvoir ou même pour se soutenir.

2. A douze ou quinze mois, l'enfant bégaye quelques

mots, et ses pieds, encore mal assurés, commencent cependant à faire quelques pas.

A six ou sept ans sa raison se développe, sa vie s'affermi, et les jeux bruyants semblent devenir pour lui un besoin impérieux.

Cet état de choses se continue jusque vers quatorze ou quinze ans, époque où commence l'adolescence.

3. Alors le corps se développe de plus en plus; les muscles se dessinent plus nettement et les os sont en pleine et dernière formation.

L'adolescence se continue jusqu'à vingt-cinq ou trente ans; elle est pour l'homme un temps de formation intellectuelle et morale, formation qui doit avoir la plus grande influence sur le reste de la vie.

4. Parvenu à cette période, l'homme entre dans l'âge mûr.

Le corps, tout à fait formé, augmente en grosseur, mais perd de la souplesse.

C'est à ce moment que l'homme, en pleine possession de ses facultés et de sa force physique, dépense, dans un travail opiniâtre, son intelligence et son activité naturelles.

Cette lutte peut durer sans **défaillance** jusqu'à soixante ans et au-delà.

5. Mais plus tard arrive la vieillesse. Le corps perd peu à peu ses forces: les cheveux blanchissent, le visage se défigure et la vie s'éteint insensiblement.

Ainsi finit l'homme, si quelque maladie violente ne le précipite pas plus tôt dans la tombe.

6. On pense généralement que les hommes ont une existence moyenne de trente-trois à trente-quatre ans.

Mais vous devez comprendre que ce chiffre n'est pas absolu et qu'il varie selon les époques et suivant les climats.

Il y a des hommes qui ont vécu plus de neuf cents ans : l'Écriture sainte, inspirée par le Saint-Esprit, nous le rapporte.

7. Dieu, pour des raisons très sages, accordait aux hommes d'avant le déluge une bien longue existence sur cette terre.

La Bible nous rapporte qu'Adam parvint à neuf cent trente ans, Noé à neuf cent cinquante, et Mathusalem, le **patriarche** qui atteignit l'âge le plus avancé, mourut à neuf cent soixante-neuf ans.

8. Cette **longévité** diminua rapidement après le déluge. Alors les hommes ne dépassèrent guère cent ans.

De nos jours les centenaires sont très rares et leur nombre semble toujours aller en diminuant. On cite, en Angleterre, l'exemple d'un homme qui serait mort, dans ces derniers siècles, à l'âge de cent soixante-neuf ans. Saint Romuald, qui fonda un ordre religieux et mena une vie très pénitente, s'endormit dans le Seigneur à l'âge de cent vingt ans.

QUESTIONNAIRE.—A quel âge l'enfant commence-t-il à marcher?—Vers quelle époque se développe sa raison?—Qu'est-ce que l'adolescence?—Que faut-il entendre par l'âge mur?—Par la vieillesse?—Quelle est la durée moyenne de l'existence de l'homme?—Que nous dit la Bible sur les patriarches qui vivaient avant le déluge?—Existe-t-il beaucoup de centenaires de nos jours?—Que signifient les expressions suivantes: **étape de la vie, la raison se développe, parcourir une longue carrière, la longévité humaine, etc.?**

Citez une phrase impérative. Changez l'ordre de la seconde phrase.

XXVI.—L'ENFANT.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître
Innocent et joyeux.
Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !
Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants.

(V. HUGO.)

XXVII—UN HEROS DE DOUZE ANS.

Discuter, examiner.

Languir, souffrir d'une maladie lente.

1. Un petit garçon de douze ans venait de s'engager comme mousse à bord d'un navire quittant Liverpool. A peine en mer quelques matelots lui offrirent un verre d'eau-de-vie.

—Excusez-moi, s'il vous plaît, répondit l'enfant, je préfère ne pas le boire.

2. Ils se mirent à rire, mais ne parvinrent pas à le décider. Le capitaine, entendant parler de la chose, dit au petit mousse :

—Il faut que tu apprennes à boire de l'eau-de-vie, si tu veux être un vrai matelot.

—Excusez-moi, capitaine, je préfère ne pas en boire.

3. Le capitaine n'avait pas l'habitude d'entendre ses mousses **discuter** ses ordres.

—Prends cette corde, cria-t-il à un matelot, et qu'il fasse connaissance avec elle, nous verrons si nous le ferons céder.

Le matelot prit la corde et battit cruellement l'enfant.

—Maintenant, dit le capitaine, boiras-tu ou ne boiras-tu pas ?

—S'il vous plaît, excusez-moi, je préfère ne pas boire.

—Alors, monte jusqu'au haut du grand mât, tu y passeras la nuit.

4. Le pauvre garçon leva les yeux vers le mât, tremblant à la pensée d'y rester toute la nuit, cramponné aux cordages. Mais il fallait obéir.



Le lendemain matin, le capitaine en se promenant sur le pont, se souvint du mouse.

—Hé! là-haut! cria-t-il. Pas de réponse.

Descends, m'entends-tu? Toujours rien.

5. Un matelot grimpe le long des cordages et trouve l'enfant à moitié gelé; dans la crainte de tomber dans la mer, quand le navire plongeait, il avait entouré le mât de ses bras et le tenait serré si fort, que le matelot eut de la peine à l'en détacher. Il le descendit sur le pont, et là ils le frottèrent jusqu'à ce qu'il reprit connaissance. Quand il fut en état de s'asseoir, le capitaine lui versa un verre de cognac:

—A présent, bois cela, mon garçon!

—S'il vous plaît, capitaine, je préfère ne pas le faire.

Laissez-moi vous dire pourquoi et ne vous fâchez pas contre moi. Nous étions heureux dans notre maison, autrefois, mais notre père se mit à boire. Il ne nous donnait plus d'argent pour nous acheter du pain, et, un jour, on vendit notre maison et tout ce qu'elle contenait, et voyez-vous, cela brisa le coeur de ma pauvre mère. Elle languit quelques temps, puis elle mourut. Peu d'heures avant sa fin, elle m'appela près de son lit et me dit : "Jean, tu sais ce que la boisson a fait de ton père. Je voudrais que tu promisses à ta mère mourante que tu ne boiras jamais de boisson enivrante. Je voudrais te savoir à l'abri de la chose maudite qui a causé la ruine de ton père."

7. Oh! monsieur, continua le petit mousse, voudriez-vous me voir manquer à la promesse faite à ma mère mourante?

Je ne le puis ni le veux. Ces paroles touchèrent le coeur du capitaine. Des larmes montèrent à ses yeux et, se baissant, il prit l'enfant dans ses bras, en s'écriant :

—Non, non, mon petit héros! Tiens ta promesse, et si quelqu'un essayait encore de te faire boire, viens me le dire! Je te protégerai. Et, pour te dédommager de la punition que je t'ai fait subir, voici un billet dont tu disposeras à ton gré.

Et, disant cela, le capitaine ouvrit sa bourse et remit au jeune héros un billet de banque de la valeur de \$50.

Père HUGOLIN, O.F.M.

QUESTIONNAIRE.—Qu'offrit-on au mousse?—Sa réponse?
—Les ordres du capitaine?—Où l'enfant passa-t-il la nuit?—

Dans quel état le trouva-t-on?—Faiblit-il?—Comment expliqua-t-il son refus?—Que fit le capitaine?

Trouver un équivalent de: an, garçon, navire, partir, matelot, eau-de-vie, excuser, répondre, etc.

XXVIII.—L'HORLOGE.

Sphinx , personne difficile à comprendre.	Incessamment , sans cesse.
Ciseler , travailler soigneusement.	Minutieux , qui va jusqu'aux plus petits détails.

1. J'avais sept ans lorsque, pour la première fois, une pendule attira mon attention. Je suivis longtemps, sur le cadran d'émail, la marche lente de l'aiguille; je tressaillis lorsque, j'entendis le timbre sonore répéter régulièrement des coups que je ne savais point compter. J'approchai mon oreille pour mieux entendre le tic-tac monotone du balancier qui allait et venait **incessamment**.

2. Qu'est-ce que cela pouvait bien être? A force de réflexions, d'imagination, je finis par conclure que la pendule devait, comme une petite fille, avoir un cœur puisque, au dedans d'elle, ça faisait tic tac, comme dans ma poitrine; je trouvais que la sonnerie était sa voix, comme l'aiguille un petit doigt avec lequel—oh! combien lentement— elle montrait sur le cadran les lettres d'un indéchiffrable alphabet.

3. Depuis ce moment, je ne saurais dire quelles singulières idées me traversèrent la cervelle, si bien qu'un jour, la pendule étant arrêtée, je courus vers ma mère lui demander:—Pourquoi donc, maman, le cœur de la

petite fille ne bat-il plus? Ecoute, le mien fait toujours tic tac.

—Quelle petite fille?—La pendule, tu sais.

—Mais, ma fille, la pendule n'est pas un enfant. C'est un objet servant à mesurer le temps.

4. Nous eûmes avec ma mère, sur ce sujet, une longue conversation, au bout de laquelle je n'avais compris qu'une chose, c'est que la pendule était pour moi, plus que jamais, un être mystérieux.



5. Oh! oui, aujourd'hui encore, je le crois, c'est un être mystérieux, un terrible sphinx, cette petite pendule, bijou ciselé avec art, rouages réglés avec une minutieuse précision, objet insensible qui, de son monotone tic tac, compte tous les instants de notre vie.

L'une après l'autre, chaque heure est sonnée fatalement, que nous le voulions ou non, sans que jamais l'aiguille ne revienne en arrière sonner deux fois pour le plaisir ; sans que, implacable, elle marche plus vite sur nos souffrances et nos peines. Ah ! les plus belles sont celles que nous n'écoutions pas sonner ! celles qui coulaient inaperçues pour nous, enfants insoucians, sans regrets du passé, sans crainte de l'avenir.

6. L'horloge mesure le temps. Mais Dieu nous le donne ce temps pour conquérir le bonheur sans mélange, le bonheur sans fin que jamais aucune horloge ne marque sur la terre. Il le dispense aux uns, bien court, aux autres plus long selon ses desseins miséricordieux ; à nous de l'employer, de le faire valoir saintement.

7. Si, par malheur, nous en dérobons à la vertu ; si, traîtres au devoir, nous en usons pour le mal, que du moins, nous en sacrifions beaucoup au repentir qui rachète.

Alors, quand sonnera pour nous l'heure suprême, la dernière du temps, nous lui sourirons en paix, car elle marquera pour nous l'éternelle aurore du jour sans déclin qui nous réunira pour jamais dans la céleste Patrie à tous ceux que l'heure amère et douloureuse des séparations nous avait ravis ici-bas.

(L'Enseignement primaire.)

QUESTIONNAIRE.—L'enfant fut surprise de quoi?—Pour qui prit-elle l'horloge? la sonnerie? l'aiguille?—Question à sa mère? la réponse?—La petite fille comprit-elle?—Pourquoi Dieu nous donne-t-il le temps?—Quel usage en faire?—Et alors?...

Apprendre ce monologue et le réciter avec expression.

XXIX.—LA LANGUE FRANÇAISE. (à réciter.)

La langue française, c'est un diamant d'un prix inestimable ; c'est une oeuvre d'art travaillée par les siècles, d'une beauté à nulle autre pareille. Tout le monde l'admire, elle charme tout le monde, bien qu'elle ne livre ses secrets qu'à un petit nombre ; il faut être amoureux d'elle, l'aimer beaucoup et lui faire longtemps la cour ; elle ne se donne qu'à celui qui sait la vaincre par un labeur persévérant et une longue constance ; mais quels trésors elle révèle à ses favoris ! Sa délicatesse exquise ravit l'intelligence ; elle est tout amour et toute gaieté, pleine de noblesse et d'enthousiasme, accessible aux sciences comme à la fantaisie, à toutes les hautes pensées comme à tous les sentiments dignes ; elle comprend votre coeur et seconde votre esprit. Si vous la possédez, rien ne vous décidera jamais à y renoncer ; vous la garderez comme votre meilleur bien.

OSCAR DUNN.

XXX.—UN JEUNE PATRIOTE.

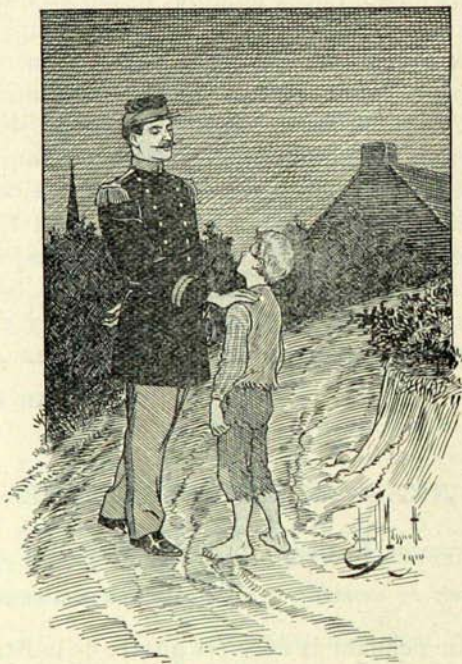
Brouter, manger de l'herbe.**Broussailles**, lieu plein d'arbustes.**Se dérouler**, se montrer.**Raccourci**, sentier plus direct.

1. C'était pendant la dernière guerre de la France. Un jeune garçon gardait sur la montagne les quelques brebis que les malheurs de la guerre avaient laissées à sa mère. Il était seul tout en haut de la montagne.

2. Pendant que les brebis **broutaient**, le jeune pâtre, le coeur plein des récits de guerre qu'il avait entendus,

observait la campagne et les villages qui se déroulaient au loin dans la plaine.

3. Tout à coup, aux lueurs du feu du soleil couchant, il voit accourir des fuyards tout effarés, qui lui crient de loin de s'enfuir avec eux, car l'ennemi s'avançait de ce côté.



4. Le berger ne bougea point. Il avait des yeux perçants; il reconnut à l'uniforme des soldats que c'étaient, en effet, des Allemands. Il vit aussi de quel côté l'armée se dirigeait. Il se dit: Nos soldats seront surpris et écrasés par ce corps d'armée, il faut les sauver.

5. Aussitôt, sans hésiter, le berger abandonne ses brebis à l'aventure et s'élançe à travers les **broussailles** et les **raccourcis** de la montagne et descend ainsi à toutes jambes.

6. Après une course de plusieurs heures il arrive tout en nage au village où il faisait déjà nuit noire. Le factionnaire veut l'arrêter, mais il insiste si vivement qu'on le mène devant l'officier français.

7. Encore tout essoufflé de sa course, les mains et les pieds ensanglantés par les épines, les vêtements déchirés, il explique ce qu'il a vu.

L'officier l'écoutait tout surpris, tout ému de tant de courage chez un jeune homme et, posant sa main sur son épaule :

—Ton nom? lui dit-il.

—Jean Flamand, répond le jeune pâtre.

—Que fait ton père!

8. —Mon père est mort... et ma mère doit bien s'inquiéter de moi; mais quand elle saura ce que j'ai fait, au lieu de me gronder, elle m'embrassera et me dira : "C'est bien, Jean."

—Tu ne vas plus à l'école?

9. Oh! si, je vais de temps à autre au lycée; et M. l'instituteur, qui m'apprend à aimer la patrie, ne me grondera pas non plus quand il saura pourquoi mes vêtements sont en désordre; il dira aussi : "C'est bien, Jean."

10. —Moi aussi, Jean, dit l'officier, je te dis : "C'est bien!" et je veux t'embrasser, car tu es un brave enfant." Et l'officier serra le berger dans ses bras; puis, sans perdre une minute, il donne des ordres.

II. Le bataillon français se mit en marche dans la nuit et alla rejoindre le gros de l'armée dont il s'était séparé. Le lendemain les Français revinrent en force et ce furent les ennemis qui se trouvèrent surpris et écrasés.

(D'après AMBERT.)

QUESTIONNAIRE.—Que faisait Jean?—Pourquoi quitte-t-il ses brebis?—Que lui dit l'officier français?—Quel fut le résultat de l'acte de Jean?—Combien de propositions dans la dernière phrase?

XXXI—LE CORPS DE L'HOMME.

Merveille, chose qui excite l'admiration.

Supériorité, excellence au-dessus des autres.

Auguste, vénérable, grand.

Faciliter, rendre aisé, présenter peu de difficultés.

1. A la vérité, le corps est de beaucoup inférieur à l'âme. Mais n'oublions pas qu'il fait partie de notre être. De plus, nous trouvons en lui une foule de **merveilles** qui nous montrent aussi la puissance et la bonté de Dieu.

2. Tout, dans le corps de l'homme, marque sa **supériorité** sur le reste des êtres vivants.

Sa tête, ornée d'une belle chevelure, regarde le ciel et présente une face auguste.

Son port est majestueux, sa démarche ferme et hardie. Il ne touche la terre que par les pieds et ne la regarde que de loin.

3. Quelle beauté ne remarque-t-on pas dans tous ses membres!

La tête, qui renferme le cerveau, occupe le premier rang. Au dehors, elle présente le visage où se voient les organes des sens; les oreilles, la bouche et le nez.

Le cou, qui vient ensuite, nous paraît comme une sorte de pivot sur lequel la tête tourne. Au-dessous sont les épaules, destinées à porter de lourds fardeaux.

4. Les bras, qui y sont attachés, exécutent les travaux les plus divers et les ouvrages les plus délicats.

Voici maintenant la poitrine. C'est une sorte de cage où sont renfermés le coeur et les poumons. Plus bas se trouvent l'estomac, le foie et les intestins.

5. Toute cette belle machine repose sur les jambes qui, brisées comme les bras, **facilitent** le mouvement et le repos.

Les pieds soutiennent le tout; et les proportions sont si bien gardées qu'ils portent sans peine ce lourd fardeau.

Les chairs et la peau couvrent le corps et servent à le défendre contre les injures de l'air.

6. En vérité, c'est une machine qui nous semble bien merveilleuse.

Pourtant en parlant du corps humain, nous n'avons signalé que quelques traits généraux. C'est surtout le détail des beautés qu'il renferme qui doit nous remplir d'admiration pour cette oeuvre de Dieu. Ce sera pour d'autres leçons.

QUESTIONNAIRE.—Comment notre corps marque-t-il notre supériorité sur les animaux?—Parlez des divers membres qui le composent: De la tête, du visage, des jambes, etc.—Comment ces membres sont-ils recouverts et pourquoi le sont-ils?

Quelle est l'orthographe des mots: **volontiers, majestueux, cerveau, poumon, humain, récit, journée, nourriture?**—Faire de petites phrases où ces mêmes mots soient employés.

XXXII.—LES OS DU CORPS HUMAIN.

Informe, qui n'a pas de forme déterminée.

Ossature, ensemble des os.

Épine dorsale, les os du dos auxquels se rattachent les côtes.

Vertèbres, chacun des petits os qui forment l'épine dorsale.

Osselet, petit os, les osselets de la main; jouet.

1. La plupart des os sont d'une matière dure, incapable de ployer. Ils peuvent se briser, mais ils ne fléchissent jamais. De plus, ils sont creux, ce qui les rend plus légers et plus solides.

2. Le propre des os est de servir de point d'appui au corps. Ils sont pour lui ce que les pièces de bois sont pour les bâtiments, une vraie charpente.

Sans les os, tout le corps s'affaisserait et ne serait plus qu'une masse **informe**.

3. Au point de vue de l'**ossature**, le corps humain est divisé en trois parties : la tête, le tronc et les membres.

La tête comprend d'abord le crâne, composé de huit os qui forment la boîte renfermant le cerveau ; puis la face, qui présente deux mâchoires armées de dents pour déchirer et broyer les aliments.

4. Deux rangées de côtes assez serrées se rattachent ensuite à l'épine dorsale comme les branches d'un arbre au tronc dont elles naissent.

Mais l'**épine dorsale** serait trop raide ou trop fragile si elle n'était formée que d'un seul os. Les hommes n'auraient jamais pu se plier, se courber.

Dieu y a pourvu en la constituant de 24 **vertèbres** qui s'emboîtent solidement les unes dans les autres, tout en gardant un libre jeu.

5. La troisième division, comprend les bras et les jambes.

Les bras tiennent aux extrémités des épaules, ce qui leur permet de se mouvoir en tous sens.

Ils sont encore brisés au coude et au poignet, afin que nous puissions agir avec plus de facilité.

6. Les mains, qui se composent d'osselets admirablement emboîtés les uns aux autres, ont toute la force et toute la souplesse nécessaire pour saisir les objets et les retenir.

On pourrait en dire autant des cuisses et des jambes, qui sont comme deux colonnes égales et régulières destinées à soutenir tout l'édifice.

7. Mais remarquez que ces colonnes peuvent aussi se plier, à cause de leurs jointures; elles peuvent encore tourner en partie sur elles-mêmes, avec les pieds qui leur servent de piédestal. Encore une preuve que tout ce que Dieu a fait dans la nature est digne de notre attention et de notre admiration.

QUESTIONNAIRE.—A quoi servent les os dans le corps humain?—Parlez de l'ossature de la tête.—De celle du tronc.—Pourquoi les os du bras sont-ils brisés?—Que savez-vous sur la main?—Peut-on comparer le corps de l'homme à une colonne?—Quel est son piédestal?—Quelle réflexion fait naître en nous la description de la charpente humaine?

Donner l'orthographe des mots suivants: **meunier, appui, masse, mâchoire, broyer, permettre**, etc.—Comment appelle-t-on celui qui: **écrit, lit, invente, fait des fables, prêche, fait un discours?**

XXXIII.—LE SANG.

Notable, qui est important ou considérable.
Complexe, qui est difficile, très compliqué.

Corpuscule, petit corps.
Microscope, instrument qui grossit à la vue les plus petits objets.

1. Le sang est indispensable à la vie. Si l'homme, par suite d'une grave blessure, perd une quantité **notable** de ce précieux liquide, il ne tarde pas à pâlir et à s'affaïsser sur lui-même.

Une perte encore plus considérable entraînerait fatalement la mort.

2. Le sang est le suc nourricier où les organes de notre corps puisent les éléments dont ils ont besoin pour se constituer ou réparer leurs pertes.

3. Combien y a-t-il de gallons de sang dans le corps d'un homme? Le dire exactement n'est pas chose facile; cependant les savants s'accordent à reconnaître que le volume du sang qui circule dans le corps d'un homme est d'un gallon et quart.

Ce volume représente environ la douzième partie du poids du corps, lequel est en moyenne de 150 livres.

4. Le sang, qui est légèrement plus pesant que l'eau, se compose de deux parties bien distinctes :

L'une consiste en de nombreux **corpuscules** rouges appelés **globules**; l'autre, du nom de **plasma**, est la partie liquide du sang.

Les globules de forme circulaire chez l'homme, sont extrêmement petits et extrêmement nombreux.

5. Empilés les uns sur les autres, il n'en faudrait pas

moins de 1200 pour avoir l'épaisseur d'une ligne. Le nombre en est si grand qu'alignés les uns à la suite des autres la longueur ainsi formée ferait plusieurs fois le tour de la terre.

L'oeil de l'homme ne parviendrait jamais à les voir ni à les mesurer s'il n'avait recours à un instrument merveilleux appelé **microscope**.

6. Ces globules sont par excellence la partie active du sang, et ce sont eux qui lui donnent la brillante coloration qu'il possède.

J'ai dit que la partie liquide est appelée plasma. J'ajoute seulement que sa composition, qui est très **complexe** varie avec l'âge, le tempérament, l'alimentation et les influences de santé ou de maladie.

7. Le sang n'a pas toujours la même couleur. Il est d'un rouge très vif ou d'un rouge assez sombre.

On distingue, en effet, le sang artériel et le sang veineux.

Le premier, qui s'est purifié dans les poumons par l'action de l'air, est très propre à l'entretien de la vie.

Le second, au contraire, moins riche en globules, est en outre chargé d'un gaz particulier appelé acide carbonique, qui le rend incapable d'entretenir la vie du corps.

8. La circulation du sang, dont nous parlerons plus tard, a son centre et son foyer dans le coeur, le plus noble et le plus précieux de nos organes.

C'est par lui que la vie commence ; c'est quand il cesse de battre qu'elle se termine.

QUESTIONNAIRE.—Est-ce que le sang joue un grand rôle dans la vie de l'homme?—Quelles sont les deux parties qui le

composent?—Que savez-vous sur les globules sanguins?—Le sang artériel et le sang veineux ont-ils les mêmes fonctions?—Quel est l'organe qui est le centre de la circulation?—Chercher quelques dérivés des mots suivants: **facile, sensible, riche, actif, juste, capable, noble.**—Trouver un nom qui convienne à ces adjectifs.

XXXIV.—LE COEUR.

Pyramide, figure en pointe et à plusieurs côtés.

Charnu, formé de chair.

Vertical, qui va de haut en bas.

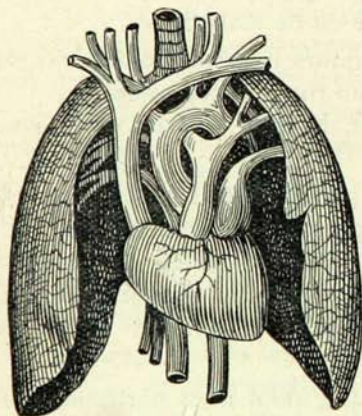
Cavité, un creux, un vide.

Refouler, rejeter en arrière, repousser.

Vicier, gâter, corrompre.

Trachée-artère, canal de l'air.

Capillaire, très étroit, comme un cheveu.



1. Le coeur, cause du mouvement du sang, est logé dans la poitrine, entre les deux poumons.

Sa forme est celle d'une **pyramide** irrégulière ayant la pointe en bas, dont la grosseur, chez l'homme, est à peu près celle du poing.

C'est un organe creux et **charnu** qu'une grande cloison verticale divise intérieurement en deux parties.

2. La partie gauche du coeur, à son tour, est formée de deux **cavités**, l'une supérieure, appelée oreillette

gauche, et l'autre inférieure, appelée **ventricule gauche**.

Également, la partie droite du coeur comprend l'oreillette droite et le ventricule droit.

Ces cavités ont des communications entre elles : chaque oreillette communique avec le ventricule de même nom. Mais les deux cavités de droite sont tout à fait séparées de celles de gauche.

3. Voyons maintenant comment s'opère la circulation.

Le côté droit du coeur est le réservoir où se réunit le sang veineux, lequel arrive de toutes les parties du corps.

Deux gros vaisseaux, nommés **veines caves**, le versent dans l'oreillette droite.

4. Celle-ci le chasse dans le ventricule droit, qui, à son tour, le **refoule** dans un vaisseau appelé **artère pulmonaire**.

C'est ainsi que le sang **vicié** arrive aux poumons, où il se trouve en contact avec l'air qu'amène de dehors la **trachée-artère**.

Sous l'influence de l'air, ce sang veineux redevient propre à la vie et reprend sa belle couleur rouge.

5. Puis, s'opère un nouveau travail.

Des milliers de vaisseaux recueillent ce sang artériel et le conduisent dans l'oreillette gauche par deux veines dites **veines pulmonaires**.

De là, le sang passe dans le ventricule gauche pour être lancé dans tout le corps au moyen de l'**aorte** qui

se subdivise en **artères**, lesquelles donnent naissance à une infinité de petits vaisseaux **capillaires**.

6. Voici quelle différence on établit entre une artère et une veine : à l'exception des artères pulmonaires, qui contiennent du sang vicié, les artères renferment le sang rouge, lequel circule du coeur dans tout le corps de l'homme.

7. Les **veines**, au contraire, sauf les veines pulmonaires, ramènent au coeur le sang noir, devenu impropre à l'entretien de la vie.

Comme vous le voyez, le sang arrose les chairs ainsi que l'eau des rivières arrose les terres.

8. Et ne croyez pas que ce travail soit une opération lente et paresseuse. On a calculé que tout le sang humain traverse le coeur deux fois par minute. Louons la puissance et la bonté du Dieu qui a réuni tant de merveilles dans le coeur humain.

QUESTIONNAIRE.—Où se trouve placé le coeur?—Quelle est sa force?—Comment est-il divisé?—Dans quelle partie se ramasse le sang veineux?—Comment le sang vicié devient-il artériel?—Qu'est-ce que l'aorte?—Quelle différence établit-on entre les veines et les artères?—Quel est le rôle du sang dans le corps de l'homme?

Donner l'orthographe des mots : **pyramide, oreillette, ventricule, artère, vaisseau, aorte, veine, etc.**

Quel adjectif est formé de : **artère, veine, sang, règle, organe, chair, corps?**

XXXV.—DE LA RESPIRATION.

Spongieux, qui est percé de trous; qui ressemble à l'éponge.

Accessible à l'air, que l'air peut traverser.

Cartilagineux, durs et élastiques.

Ramifier, diviser en forme de branches.

Paroi, cloison, couche et séparation.

Sternum, os plat situé au milieu de la poitrine.

Asphyxie, suspension de la respiration qui peut occasionner la mort.

1. Le but de la respiration est le changement du sang veineux en sang artériel. Cette transformation s'opère dans les poumons.

2. On appelle **poumons** deux organes **spongieux** très **accessibles à l'air** et qui sont placés l'un à droite, l'autre à gauche du cœur.

Aux poumons se rattache la **trachée-artère**, conduit **cartilagineux** qui s'élève le long du cou et vient aboutir dans l'arrière-bouche.

Cette trachée-artère se divise en deux canaux qui portent le nom de **bronches**.

Celles-ci se **ramifient** dans l'intérieur de chaque poumon comme les racines d'un arbre dans le sol.

3. L'air aspiré est donc conduit par la trachée-artère dans les poumons.

Pour que vous puissiez bien vous rendre compte du travail qui s'opère alors, il est nécessaire de vous donner une explication préalable.

4. L'air atmosphérique que nous respirons est un mélange de gaz appelés **oxygène** et **azote**.

Mais l'oxygène seul agit sur le sang. L'azote n'est là que pour modérer l'action trop énergique de l'oxygène.

5. Dans les poumons, l'air et le sang noir se trouvent en présence l'un de l'autre, séparés seulement par de très minces **parois**.

Un échange merveilleux s'établit alors. Le mauvais sang laisse passer dans les bronches, à travers les parois, l'acide carbonique et la vapeur d'eau qu'il contient.

En retour, il reçoit l'oxygène qui le rend artériel et lui communique une couleur rouge vif.

6. Le sang se rend alors à l'oreillette et au ventricule gauches pour être lancé dans tout le corps.

Quant à l'acide carbonique et à la vapeur d'eau, ils sont rejetés au dehors par la bouche ou le nez.

Et tout cela travaille en nous à la façon d'un soufflet qui se remplit d'air pour le rejeter ensuite.

7. Examinons le jeu de ce soufflet humain qui s'appelle **thorax**. Ce n'est pas autre chose que la cavité osseuse où sont logés les poumons.

Cette cavité est formée principalement de douze paires de côtes qui relient l'épine dorsale au **sternum**.

8. Environ vingt fois par minute ces côtes se soulèvent, et chaque fois un muscle appelé **diaphragme** s'abaisse.

A ce moment, la cavité du thorax s'élargit et il se produit un vide, qui est immédiatement comblé par l'air se précipitant dans la trachée-artère. Puis le diaphragme se soulève, le thorax diminue de volume et les gaz sont rejetés au dehors, avec l'air.

9. Mais comment les poissons peuvent-ils vivre dans l'eau, puisqu'ils n'ont pas, comme nous, l'air pour respirer? Remarquez que l'air se trouve mêlé à l'eau en quantité suffisante pour leur permettre d'y vivre dans les conditions de leur nature.

Pendant ce travail de la respiration, il se produit en nous beaucoup de chaleur.

10. Si le sang veineux ne pouvait pas se transformer en sang artériel, ce serait le cas de l'**asphyxie**, qui se produit par manque d'air.

Le meilleur soin que l'on puisse prodiguer à ceux qui s'asphyxient, c'est de les placer au plus vite au contact d'un bon courant d'air pur.

RESUME.

La respiration transforme le sang veineux en sang artériel.—Ce travail s'opère dans les poumons.—Le mauvais sang laisse passer à travers les membranes qui le contiennent l'acide carbonique et la vapeur d'eau.—Il reçoit en échange l'oxygène qui le rend artériel.—Nous respirons vingt fois par minute.—Un manque de respiration produirait l'asphyxie qui peut occasionner la mort.

Changez l'ordre de la première phrase du No. 8.—Dites la forme de la première phrase du No. 9; de la deuxième.

XXXVI.—L'HYGIENE.

Régime, nourriture, aliment.
Imprégner, pénétrer, s'im-
ber.

Aphorisme, maxime courte.

Friction, frottement de la
peau avec un linge rude.

Lotion, action de promener
sur la peau un linge hu-
mide.

1. La santé de l'homme est exposée à mille causes d'altération. Combien de maladies, dues au manque

de prudence, aux excès de régime, à une mauvaise alimentation, à l'habitation de lieux malsains, au défaut de propreté, viennent fondre sur notre frêle machine, épuiser les forces vitales et hâter la mort!

2. L'hygiène est l'ensemble des préceptes dont l'observation permet à l'homme de prévenir la plupart des maladies. Voici quelques-uns de ces préceptes :

Donnez à vos poumons de l'air pur ; pour cela renouvelez souvent l'air des appartements où vous vivez.

Prenez l'habitude de respirer la bouche fermée, surtout si le temps est froid ou humide.

3. Ne commettez pas l'imprudence de vous dévêtir, de vous exposer à un air froid ou de boire avidement de l'eau fraîche lorsque vous êtes en sueur. Un refroidissement subit cause souvent une pleurésie ou une inflammation de poumons.

Choisissez une habitation dans un endroit sec, bien aéré, bien exposé au soleil : la lumière est aussi essentielle à l'homme qu'aux plantes.

4. Ne soyez pas trop pressés, aux premiers beaux jours du printemps, de vous débarrasser de vos habits d'hiver : vous vous exposeriez à un bon rhume, à cause des variations brusques de température à cette saison.

Ne restez jamais avec des habits mouillés ; les pieds surtout doivent être secs et chauds.

5. Lavez-vous tous les jours le visage, le cou et les mains à l'eau froide ; les pieds aussi devraient être lavés souvent, au moins toutes les semaines. Des ablutions fréquentes d'eau froide facilitent les fonctions de

la peau, développent l'énergie des nerfs, fortifient tout le corps.

6. Les bains pris avec précaution, sont des plus favorables à la santé; il est essentiel de ne les prendre qu'après que la digestion est terminée.

Mangez lentement, ayant soin de bien mâcher vos aliments. Il s'agit non seulement de les diviser, de les moudre, mais encore de les **imprégner** de salive, afin que l'estomac les digère plus facilement.

Ceux qui mangent vite ruinent bientôt leurs organes digestifs et se préparent ainsi une vie de souffrances.

7. Enfin, rappelez-vous que, de toutes les boissons, l'eau est la plus saine et la plus innocente

Quelqu'un a réduit l'hygiène à cet **aphorisme**: **Pieds chauds, tête froide et ventre libre.**

8. Un mot sur l'hydrothérapie. La cure d'eau, vulgarisée par le désormais célèbre abbé Kneipp (naïp), un curé allemand du siècle dernier, a déjà opéré des guérisons étonnantes. Mais c'est surtout comme préservatif que l'hydrothérapie mériterait d'être propagée: elle peut prévenir autant de maux qu'elle est susceptible d'en guérir.

9. Les ablutions froides, les douches, les bains froids, les **frictions**, avec un linge mouillé, les **lotions** avec de l'eau sont les principaux procédés. Ce sont d'excellents moyens de s'endurcir contre le froid. Les cures hydrothérapiques exigent, pour donner de bons résultats, un outillage approprié et l'intervention de personnes rompues aux méthodes usitées.

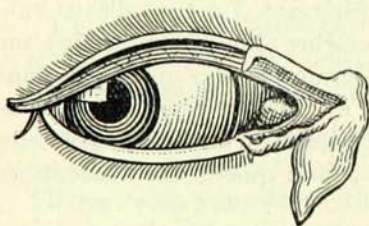
QUESTIONNAIRE.—Nommez les principales causes de nos maladies.—Qu'est-ce que l'hygiène?—Citez une règle relative: à l'air, à la respiration, à l'habitation, aux habits d'hiver, aux habits mouillés, à la propreté, aux repas, aux boissons.—Comment s'endurcir contre le froid?—Quel avantage y a-t-il?

Trouver un synonyme de: **pressé, précaution, favorable, essentiel, terminer, lent, mastiquer, aliment, etc.**

XXXVII.—L'OEIL.

Retranchement, ce qui sert à garantir quelque chose.
Optique, qui se rapporte à l'oeil.
Tunique, enveloppe, sorte d'habit.

Opaque, qui ne laisse pas passer la lumière.
Crystal, verre très pur, très transparent.
Transparent, à travers lequel on peut voir.



I. L'oeil est une merveille qui surpasse de beaucoup tous les ouvrages de l'homme. Il ressemble à un globe un peu renflé en avant, dont l'intérieur serait rempli d'humeurs plus ou moins liquides.

2. Dieu l'a entouré, cet oeil, de **retranchements** et de défenses. Il est placé dans la tête à une certaine profondeur et dans une cavité formée d'os très solides.

Lorsqu'il est fatigué, la **paupière** se ferme sur lui et le recouvre entièrement.

Cette paupière est garnie de poils ou **cils** qui pré-

servent l'oeil de la poussière et le protègent contre la trop grande lumière du jour.

3. Mais à quoi servent les sourcils? dites-vous.

D'abord, ils sont pour l'homme un bel ornement; ensuite, ils arrêtent la sueur qui, coulant du front, pourrait arriver jusqu'à l'oeil.

4. La structure de l'oeil est admirable. On y trouve des **tuniques**, des humeurs, des muscles et des veines.

Un mot sur l'enveloppe extérieure.

Elle comprend deux parties distinctes ou tuniques: l'une blanche et **opaque**, porte le nom de **sclérotique**; l'autre, **transparente** et semblable à une lame de corne, a, pour cette raison, été appelée **cornée transparente**.

5. Pénétrons dans l'intérieur de l'oeil.

Derrière la cornée, nous voyons un rideau circulaire noir, jaune, bleu ou gris, suivant les personnes; c'est ce qu'on nomme l'**iris**.

Au centre de cet iris, se dessine nettement un gros point noir; c'est la **pupille**.

6. Si nous avons un oeil à notre disposition, en le coupant, nous trouverions derrière cette pupille un corps transparent comme le **crystal** que, pour ce motif, on a appelé **cristallin**.

Deux petites chambres sont placées entre la cornée transparente et le cristallin.

Un liquide, pur comme de l'eau, les remplit et porte le nom d'**humeur aqueuse**.

7. Derrière le cristallin se trouve un autre liquide appelé **humeur vitrée**.

Cette dernière est enveloppée d'une membrane molle et blanchâtre désignée sous le nom de **rétine**.

C'est au moyen de la rétine que la lumière reçue dans l'oeil se transmet au cerveau par l'intermédiaire du **nerf optique**.

Quel ensemble de choses présente ce petit organe!

L'étude complète de l'oeil demanderait un livre tout entier.

8. Comment l'oeil nous fait-il voir?

Le problème est assez difficile.

Les rayons lumineux pénètrent dans l'oeil par la pupille et traversent le cristallin.

Ils sont alors reçus dans la rétine qui les transmet au cerveau.

A son tour, le cerveau communique ces rayons à l'âme par des moyens inconnus à l'homme.

RESUME.

L'oeil ressemble à une sphère creuse, renflée en avant.—Son enveloppe extérieure comprend la sclérotique et la cornée transparente.—On trouve dans l'intérieur de l'oeil l'iris, la pupille, le cristallin et deux petites chambres remplies d'une humeur aqueuse. Après avoir traversé ces différents milieux, les rayons de lumière se portent sur la rétine qui, par le nerf optique, les transmet au cerveau.—C'est par le cerveau que l'âme perçoit les objets extérieurs.

Trouver quelques dérivés des mots: **intérêt, patience, demain, jour, noir, jeune, bleu et gris.**

XXXVIII.—L'OREILLE.

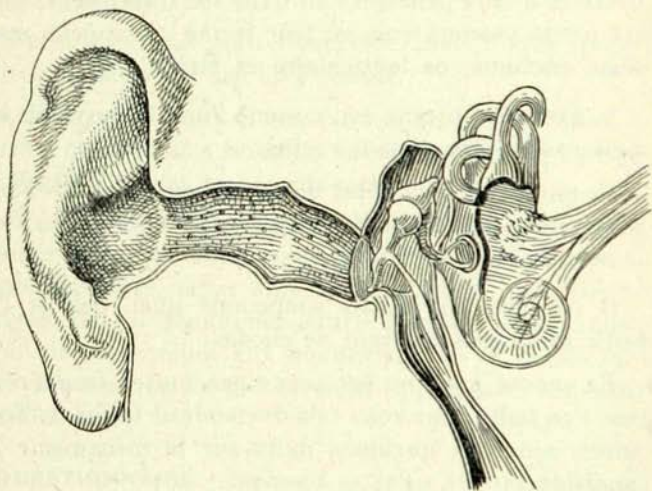
Externe, qui est au dehors.
Interne, qui est au dedans.
Auriculaire, se dit de ce qui se rapporte à l'oreille.

Spirale, sorte de courbe.
Vibrations, mouvements de l'air qui produisent le son.
Audition, action d'entendre.

1. L'oreille ne présente guère moins d'intérêt que l'œil. Bien que son mécanisme soit assez compliqué, il sera utile de vous entretenir quelques instants de cet organe.

2. On remarque dans l'oreille de l'homme trois parties bien distinctes : l'oreille **externe**, l'oreille **moyenne** et l'oreille **interne**.

L'oreille externe seule est accessible à notre vue ; elle comprend le **pavillon** et le **conduit auriculaire**. Le pavillon ou conque est cette surface cartilagineuse détachée en grande partie de la tête.



Elle communique avec le conduit **auriculaire** qui pénètre jusqu'à l'os de la tempe, lequel, à cause de sa dureté, a été nommé **rocher**.

3. C'est là tout ce que nous pouvons voir de l'oreille ; puis l'oreille moyenne commence. Elle se compose du **tympan**, de la **caisse** et des parties qui en dépendent.

On donne le nom de tympan ou tambour à une membrane tendue qui a beaucoup de ressemblance avec la peau de l'instrument dont elle porte le nom.

La caisse elle-même est une dépendance du tympan qui la sépare du conduit auriculaire.

4. Deux petites ouvertures, fermées à leur tour par deux membranes, appelées la **fenêtre ronde** et la **fenêtre ovale**, font partie de la caisse.

Cette caisse renferme encore la **trompe d'Eustache**, destinée à faire pénétrer l'air dans son intérieur, et quatre petits osselets que, vu leur forme, on appelle **marteau**, **enclume**, **os lenticulaire** et **étrier**.

5. L'oreille interne est, comme l'oreille moyenne, entièrement placée dans le rocher.

Sa partie principale est un canal roulé sur lui-même comme une **spirale**. Cette forme particulière lui a valu le nom de **limaçon**.

6. Auriez-vous jamais soupçonné que l'oeil et l'oreille renfermassent tant de choses?

Et encore nous ne les avons pas toutes énumérées, tant s'en faut; pour vous cela deviendrait fatigant. Toutefois, ajoutons quelques mots sur le mécanisme de l'**audition**.

7. L'air mis en mouvement par un son ou un bruit quelconque, vient frapper le pavillon de l'oreille.

Celui-ci rassemble en quelque sorte les **vibrations** de l'air, et, par le conduit **auriculaire**, les dirige sur le tympan.

Cette membrane s'ébranle et met en mouvement l'air contenu dans la caisse de l'oreille. Les osselets remplissent leur rôle.

8. Par eux, l'ébranlement est communiqué aux deux petites fenêtres, lesquelles le transmettent au liquide du limaçon.

Les filaments nerveux baignés par ce liquide font ensuite pénétrer l'ébranlement jusqu'au cerveau, qui lui-même le communique à l'âme. De ce dernier fait résulte l'audition.

L'oreille est une petite merveille, mais il faut reconnaître qu'elle n'est pas bien simple.

9. Dieu, pour nous mieux faire apprécier ses dons, a permis que certains hommes fussent privés de l'usage de l'ouïe. Ce sont les sourds-muets.

Remercions notre Créateur d'avoir bien voulu nous donner cet organe au moyen duquel nous apprenons à connaître Dieu, notre âme et la religion. Le meilleur moyen de lui témoigner notre reconnaissance, c'est d'ouvrir nos oreilles aux bonnes paroles et de les fermer à toutes celles qui seraient opposées à ses commandements.

QUESTIONNAIRE.—Comment se divise l'oreille?—Que savez-vous sur l'oreille externe?—Quelles sont les parties qui composent l'oreille moyenne?—Où se trouve placée l'oreille interne?—Savez-vous quelque chose sur son organisation?—Comment se fait-il qu'on entend?—Comment appelle-t-on ceux qui ne jouissent pas de l'usage de l'ouïe?—Comment remercier Dieu de nous avoir donné l'ouïe?

Donner l'orthographe des mots suivants: **accessible, auriculaire, tympan, étrier, pavillon, osselets, cerveau, ébranlement.**

Expliquer: **mécanisme, compliqué, cartilagineuse, membrane, osselet.**

XXXIX.—HOMMES ET BÊTES (à réciter.)

Bourriquet, âne de petite taille.

- Supposez un enclos dans lequel on mettrait
 Avec un grand bassin rempli d'eau fraîche et claire,
 Les multiples boissons qu'on vend au cabaret,
 Puis tous les animaux du ciel et de la terre,
 5. Y compris l'homme. Alors, depuis le perroquet
 Jusqu'au fougueux cheval et jusqu'à la panthère,
 Tous, sans exception, même le **bourriquet**,
 Vous les verrez aller à l'eau qui désaltère ;
 Mais l'homme plus instruit, et doué de bon sens,
 10. Rempli d'intelligence et de tous les talents,
 Lui, qui, sur la nature, a fait tant de conquête,
 Ira dans les liqueurs éteindre sa raison,
 Nous enseignant par là, triste comparaison,
 Que les gens sont souvent moins sages que les
 bêtes.

EMILE MAILLET.

XL.—LE GOUT, L'ODORAT ET LE TOUCHER.

Contrôler, examiner, marquer.
 Hérissier, couvert, garni.
 Susceptible, capable.
 Particule, petite partie, petit
 corps.

Transmettre, faire parvenir.
 Flexibilité, état de ce qui se
 plie aisément.
 Tactile, qui se rapporte au
 toucher.

1. Vous savez que toute nourriture n'est pas bonne à la santé. Il existe même des substances qui seraient pour le corps une cause de maladie ou de mort violente.

Comment donc distinguer les aliments qui nous sont salutaires de ceux qui peuvent nous être nuisibles ?

2. Par le **goût**, qui examine tout ce qui se présente à la bouche et le **contrôle** avant de le laisser passer dans l'estomac. La langue est le siège principal du goût.

C'est un organe charnu, **hérissé** de pointes qu'on appelle **papilles**. Un grand nombre de nerfs qui s'entrecroisent aboutissent à ces papilles.

3. Les uns ont pour mission d'exciter des mouvements dans la langue, les autres transmettent au cerveau les impressions causées par les saveurs.

Mais les corps ne sont susceptibles de développer ces saveurs qu'autant qu'ils peuvent se dissoudre par la salive qui humecte les papilles de la langue.

4. Si, par la bouche, nous trouvons de la saveur dans les aliments, par le nez, nous percevons les sensations des odeurs.

Les odeurs sont produites par de très petites **particules** qui s'échappent des corps et se répandent dans l'air comme de légères vapeurs.

Or, l'intérieur du nez, organe de l'**odorat**, est tapissé d'une membrane parsemée d'une foule de petites saillies.

Les parties odorantes répandues dans l'atmosphère viennent affecter cette membrane, qui communique avec le nerf **olfactif**, chargé de **transmettre** les impressions au cerveau.

5. Le **toucher** peut être regardé comme un sens général qui s'exerce sur toutes les parties de notre corps.

Chaque partie de notre corps devant être avertie de ce qui lui est favorable ou nuisible, il fallait que ce sens du toucher se trouvât répandu partout.

On dit cependant que la main est le siège principal du toucher, et reconnaissons que Dieu l'a admirablement organisée pour cette fin.

La **flexibilité** des doigts et l'opposition du pouce pour saisir les objets la rendent très propre à devenir le siège spécial du toucher.

Le sens du toucher chez l'homme s'exerce spécialement par l'extrémité des doigts, parce que Dieu a répandu là de nombreuses papilles très propres à recevoir les impressions produites par le corps.

6. En général, les animaux qui, à un degré plus ou moins élevé, sont favorisés du toucher, n'ont pas au même endroit le siège de la sensibilité **tactile**.

Le cheval, par exemple, touche avec la lèvre, et le chat, avec les poils placés autour de sa bouche.

QUESTIONNAIRE.—Pourquoi Dieu a-t-il donné à l'homme le sens du goût?—Que faut-il entendre par les papilles de la langue?—Quel est le rôle de l'odorat?—Comment les corps peuvent-ils l'affecter?—Quel est chez l'homme le siège du toucher?—Et chez les animaux?—Que signifient les expressions suivantes: **notions sur le corps humain, parties odorantes, avoir quelque chose en vue, sensibilité tactile?**

Quelle ellipse y a-t-il dans la dernière phrase?

XLI.—LE DORMEUR.

Invincible, qu'on ne peut vaincre.

Mathématiques, science des quantités.

Tintamarre, grand bruit.

Supplémentaire, ajouté.

Fausset, voix de tête.

Somnicide, qui empêche le sommeil.

1. Il y a peu de temps, vivait à la Part-Dieu un Père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures (avant minuit) pour aller chanter matines. Or, la nature qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très bon mécanicien. Sans études, sans notions aucunes de mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon, qui fut insuffisant, et bientôt aux angles et au milieu du petit cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage. Pendant quelques nuits, les choses allèrent bien ; mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait... et le moine ronflait.

2. Un autre se serait découragé. Le Père, invoquant son génie, machina bien vite un serpent qui, placé sous sa tête, venait toujours lui siffler dans l'oreille : "Il est temps, levez-vous." Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins, d'ailleurs, un petit tintamarre supplémentaire.

3. C'était merveille, et le chartreux ne manquait jamais de s'éveiller. Hélas ! au milieu de sa joie, il fit une triste découverte. Il ne s'était cru que dormeur ; il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il fut, il hésitait à quitter sa dure couchette ; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un oeil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se sentait humilié ; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre ; il fallait reprendre le dessus.

4. Aussitôt, une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent ; plus d'une fois, le pauvre Père se rendit au coeur, boiteux et meurtri. Eh bien ! le croirait-on ? soit que le serpent eut perdu son fausset, que la planche avec le temps fut devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur ; soit que ses jambes se fussent endurcies ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention ; et tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une corde qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette à bas du lit.

5. Il en était là. Dieu sait quels nouveaux projets somnicides il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours . . . Endormir ! Oh ! non ; le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte ; et malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en Celui qui pardonne : "Ah ! s'écria-t-il en mourant, je m'éveille enfin !" Ce fut son dernier mot.

L. VEUILLOT.

QUESTIONNAIRE.—Quelle infirmité avait le Père?—Quelles machines fabriqua-t-il d'abord pour y remédier?—Avec quel succès?—Qu'imagina-t-il ensuite?—Quelle découverte fit-il?—Quel moyen prit-il alors?—Avec quel résultat?—Quelle fut sa dernière invention? son dernier mot?—Trouver dans cette lecture des phrases où il y ait des inversions.

XLII.—FINESSE DES SAUVAGES.

1. Les sauvages ou peaux-rouges de l'Amérique du Nord, en examinant seulement l'empreinte laissée par les pieds, reconnaissent immédiatement, et sans se tromper, le jour où a eu lieu un campement, le nombre de voyageurs et la quantité de chevaux qui s'y trouvaient.



2. Une fois, un Indien, en entrant dans sa cabane, s'aperçut que le gibier qu'il y avait laissé venait de lui être enlevé; il jeta un coup d'oeil autour de lui, et

se mit aussitôt à la poursuite du voleur. Rencontrant quelques personnes, il leur demanda si elles n'avaient pas vu un petit vieillard de la race des blancs, armé d'un petit fusil et suivi d'un petit chien à courte queue.

3. "Elles répondirent affirmativement, et l'Indien leur assurant que l'homme qu'il venait de dépeindre lui avait volé son gibier, elles lui demandèrent comment il s'y prenait pour décrire si exactement un homme qu'il n'avait pas vu.

4. L'Indien répliqua: "Je sais que le voleur est un "petit homme, parce qu'il a entassé des pierres pour "pouvoir atteindre l'endroit où j'avais pendu mon "gibier; je sais que c'est un vieillard, parce qu'en sui- "vant ses traces dans les bois j'ai vu qu'il faisait de "très petits pas; je sais que c'est un blanc parce qu'il "tourne ses pieds en dehors en marchant; je sais que "son fusil est court par la marque que la bouche du "canon a faite à l'écorce de l'arbre contre lequel il était "appuyé; je sais que son chien est petit par la trace "de ses pattes, et qu'il a la queue courte par l'em- "preinte qu'il a laissée en se secouant sur le sable "pendant que son maître dérobait mon gibier."

QUESTIONNAIRE.—Que signifient: **empreinte? campe- ment? affirmativement?**—Répétez la description faite par le sauvage de celui qui lui avait volé son gibier.—Dites à quoi il avait reconnu ces détails.

Trouver des verbes formés de: **camp, personne, court, blanc, tas, bois, etc.**

XLIII.—LE NOMBRE DES ANIMAUX.

Carnage, massacre.
 Intervalle, vide, espace.

Souçonner, supposer, deviner.

Prodigieux, extraordinaire,
 étonnant.

Microscope, lunette pour grossir.

1. "En 1813, raconte un savant, je vis passer des pigeons en si grande quantité que tout le monde avait pris les armes. On fusillait sans relâche les pauvres voyageurs qui, en colonnes serrées, traversaient les airs.

2. "Le **carnage** dura près d'une semaine, et, toutefois, les oiseaux abattus ne furent qu'une faible fraction de la nuée de ceux qui tournoyaient dans l'espace."

3. C'est vous dire que nous ne nous faisons pas une idée bien exacte de la quantité **prodigieuse** des animaux que la main de Dieu a placés sur notre globe.

4. Les espèces se ressemblent tant qu'il est parfois difficile de les distinguer les unes des autres.

Il y a, en effet, des animaux de toutes les grandeurs pour remplir les **intervalles** qui existent entre les plus forts et les plus faibles.

5. Quel nombre d'êtres ne faudra-t-il donc pas placer entre l'éléphant et le papillon, entre la baleine et le pauvre petit goujon! Pour ne parler que des insectes, sachez que les savants en distinguent des milliers d'espèces fournissant chacune un nombre étonnant de variétés et de sujets.

6. Il y en a de trop petits pour être aperçus de nos yeux, et ceux que nous voyons ne sont que le petit

nombre, en comparaison de ceux qui, par leur petitesse, se dérobent à notre vue.

7. A l'aide du **microscope**, la science fait ici des découvertes admirables. Sur chaque feuille, dans chaque goutte d'eau s'agitent une multitude d'animaux que nous ne **soupçonnons** pas et qui nous jetteraient dans l'étonnement, s'il nous était possible de les examiner.

8. Ces insectes vivent, travaillent et se propagent par légions. Ils forment tout un monde, lequel présente la plus sage et la plus belle ordonnance, à ceux qui peuvent le contempler.

9. Et que de variétés ne doit-on pas trouver parmi tant d'animaux qui vivent sur le globe ! Les uns habitent les forêts et se nourrissent d'herbes, de fruits ou de chair ; les autres ont pour demeure les cavernes, où ils traînent la proie qu'ils ont saisie à la chasse.

10. Mais ceux qui sont les plus soumis ou les plus dociles restent auprès de l'homme pour lui rendre mille services.

11. Le domaine de l'air appartient aux oiseaux et celui des mers a été donné aux innombrables colonies de poissons qui les sillonnent dans tous les sens.

12. Les insectes se trouvent partout en nombre prodigieux, avec leurs mille couleurs et leur étonnante variété.

13. Dieu, par sa providence, veille sur toute cette création, la nourrit, la conserve, et aucun des êtres qui la composent ne disparaît sans sa volonté.

QUESTIONNAIRE.—Pourriez-vous nous donner une idée du grand nombre d'animaux qui existent?—Est-ce que notre oeil aperçoit les plus petits?—Trouve-t-on des animaux dans une goutte d'eau?—Où vivent les plus sauvages?—Et les plus soumis?—Quels sont les plus nombreux?—Quelle est l'orthographe des mots suivants: **tournoyer, fusiller, distinguer, apercevoir, soupçonner, nourrir, traîner, sillonner.**—Trouver un sujet pour chacun de ces verbes.

XLIV.—L'ARABE ET SON CHEVAL.

Pacha, gouverneur turc.

Caravane, troupe de voyageurs.

Entraver, lier les jambes.

Kan, station pour caravane.

Aga, chef militaire turc.

Doura, plante; sa graine.

1. Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la **caravane** de Damas; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du **pacha** d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha.

2. Aboul-el-Marsch, c'est le nom de cet Arabe, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Japhadt; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et

était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux **entravés** autour des tentes, selon l'usage des Orientaux; il reconnut sa voix, et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier.

3. "Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? tu seras emprisonné sous les voûtes d'un **kan** avec les chevaux d'un **aga** ou d'un pacha; les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau, l'orge ou le **doura** dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent d'Égypte; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais, va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants."

4. En parlant ainsi, Aboul-el-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et l'animal était libre; mais voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer; il baissa la tête, flaira son maître, et l'empoignant avec ses dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop

et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré; les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

LAMARTINE.

QUESTIONNAIRE.—Qu'avait fait l'Arabe?—Que lui arriva-t-il?—Qu'entendit-il pendant la nuit?—Que dit-il à son cheval?—Comment celui-ci fut-il libéré?—Que fit l'animal?

Dire de quoi on se sert pour: **voyager, dormir, coudre, laver, faire de la musique, de la peinture, etc.**

XLV.—LE BISON.

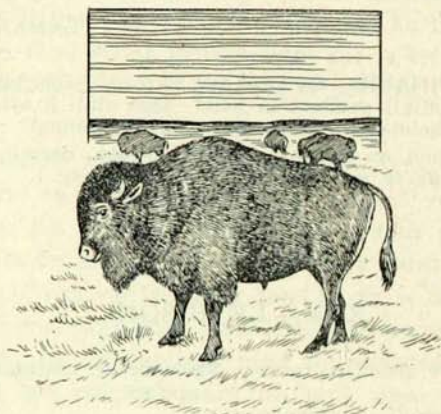
Pulluler, être abondant, nombreux.
Affinité, parenté, rapprochement.

Spéculateur, commerçant, négociant.

1. Le bison, sorte de boeuf sauvage, vit particulièrement en Afrique, dans quelques parties de l'Asie, et **pullulait** autrefois dans l'Amérique septentrionale. Il s'apprivoise facilement, et malgré son aspect farouche, on parvient à le domestiquer. Ce qui ferait supposer qu'il a une grande **affinité** de race avec nos boeufs, c'est qu'après plusieurs générations le bison domestique perd la bosse qu'il portait à l'état sauvage et prend des formes moins hideuses.

2. C'est dans les grands déserts du Mexique qu'il faut aller étudier les moeurs du bison sauvage. Cet animal, qui existe au milieu des solitudes, semble vivre

en famille; des chefs paraissent avoir la surveillance du troupeau et présider au mouvement des bandes nombreuses qui parcourent les vastes territoires encore inhabités.



3. Les bisons se rassemblent en nombre considérable à certaines époques de l'année, et lors de leur migration vers les contrées où ils vont chercher de nouveaux pâturages, leur marche se fait toujours avec un ordre parfait et sous la direction des chefs.

4. En Amérique, les bisons jouissaient de la plus grande indépendance, et, sauf quelques combats livrés contre les ours gris, souvent vaincus par ces animaux, ils vivaient tranquillement sans avoir autre chose à craindre que les Sauvages; encore ces derniers n'en tuaient-ils que pour leur consommation journalière.

5. Aujourd'hui, tout cela est bien changé: de grandes chasses au bison ont été organisées par des spécula-

teurs, et les indigènes eux-mêmes, qui avaient tout intérêt à ne point anéantir cette manne qui les faisait vivre, se sont vendus aux marchands pour les aider à le détruire.

MONTPETIT.

QUESTIONNAIRE.—Où y avait-il beaucoup de bisons?—Qu'est-ce que domestiquer?—Qu'entend-on par moeurs? d'un animal?—Comment et pourquoi les bisons voyagent-ils?—Que signifie consommation journalière?—Expliquer la disparition du bison des plaines de l'Amérique.

XLVI.—LE LAPIN DE LA FONTAINE.

Affût, action de se mettre au guet.

Tomber de son haut, être très surpris.

Thym, serpolet, herbes odorantes.

1. Je m'étais ennuyé longtemps, et j'en avais ennuyé bien d'autres; je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt; j'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un Lapin. C'était à l'heure de l'affût. Quantité de Lapereaux paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite, que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup.

2. Un ancien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit: "propre comme un lapin"), voyant que je le tenais au bout de mon fusil: "Tire donc, me dit-il, qu'attends-tu?"

3. Oh! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement!... Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent. "Je n'en ferai rien, lui dis-je, tu es sorcier, ou je meurs.—Moi, point du tout, me répondit-il; je suis un vieux Lapin de la Fontaine." Oh! pour le coup, je **tombai de mon haut**. Je me mis à ses petits pieds; je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé.

4. "Eh! d'où vient cet ennui de vivre?—De tout ce que je vois.—Ah! bon Dieu, n'avez-vous pas le même **thym**, le même **serpolet**?—Oui; mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie! Hélas! ce ne sont plus les bêtes de mon temps. Ce sont de petits lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou qui nous suffisait autrefois.

5. Ce sont des Lapins géomètres, politiques, philosophes; que sais-je! d'autres qui ne parlent qu'allemand; d'autres qui parlent un français que je n'entends pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gent voisine, c'est de même: je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit! Enfin, vous le dirai-je, à force d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieil Ane en avait davantage que les Singes de ce temps-ci."

6. Je priai mon Lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, s'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à la Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis.

7. Il m'y amena en effet. Sa Grenouille, qui n'était pas tout à fait morte, quoiqu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours; ses Crapauds, ses Cigales chantaient mieux que nos Rossignols; ses Loups valaient mieux que nos Moutons. "Adieu, petit Lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à la Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bonhomme."

LE PRINCE DE LIGNE.

QUESTIONNAIRE.—Où alla celui qui parle dans ce morceau?—Que faisaient les petits lapins?—Et l'ancien, que fit-il? que dit-il? qu'était-il?—Pourquoi voulait-il mourir?—Que promit-il au chasseur?—Comment celui-ci trouva-t-il la Grenouille de La Fontaine? ses Crapauds? ses Loups?—Quelle résolution prit-il?—De qui l'auteur se moque-t-il?

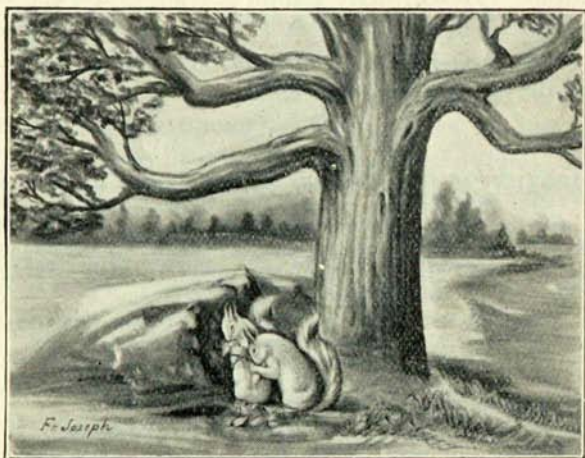
De quel mot est formé: forestier? lapereau? horaire? grêle? exposer? obligation? efflorer? comparaison? etc.

XLVII.—L'ÉCUREUIL.

Futaie, forêt de gros arbre. | **Bouge**, nid, logement.

1. L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses moeurs, mériterait d'être épargné: il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine et du gland; il est propre, lesté, vif, très alerte,

très éveillé, très industriel; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos; sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre.



2. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis, presque debout et se sert de ses pieds de devant comme d'une main pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents.

3. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine ; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus hautes futaies.

4. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver ; il est en tout temps très éveillé, et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de son petit **bouge**, fuit sur un autre arbre ou se cache à l'abri d'une branche.

5. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les trous, les fentes d'un vieil arbre, et recourt en hiver à sa provision ; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant ; il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la fouine ; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite.

6. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts et quelquefois par bonds ; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

BUFFON.

QUESTIONNAIRE.—Pourquoi l'écureuil mériterait-il d'être épargné?—En quoi approche-t-il des oiseaux?—Fait-il des provisions?—Donnez un synonyme de: **nuisible, nourriture, ordinaire, propre, vif, cîme, cueillir.**—Expliquez les expressions: **plein de feu, en forme de panache, pays de plaine.**

XLVIII.—LE CHIEN ESQUIMAUX.

Gravité, sérieux.
Meute, troupe.

Goëlette, bateau à deux mâts.

1. Le chien esquimaux a servi de base à toutes les familles de chiens au Labrador; dans quelques localités, il s'est croisé avec des chiens appartenant à d'autres races; ailleurs, il a été conservé pur et sans mélange. Le vrai chien esquimaux est de forte taille; sa robe est blanche avec des taches noires; il a le poil long, les oreilles pointues, la queue touffue et relevée; il n'aboie point, mais pousse des cris courts et étouffés, qui semblent être des essais d'aboiement. Il ressemble d'une manière frappante au loup du pays, ou plutôt, c'est un loup réduit à l'état domestique. Assez souvent, on a vu des loups au milieu d'une troupe de chiens esquimaux, s'amusant à jouer avec eux; mais les derniers semblent comprendre que cette compagnie n'est pas respectable, car, dans ces occasions, dès qu'ils aperçoivent leur maître, ils prennent un air de **gravité** tout à fait comique.

2. Si les chiens esquimaux ne savent point aboyer, en revanche, ils sont habiles à hurler: chaque soir, autour des maisons, ils donnent un concert au profit des dormeurs. Un vieux chien commence ordinairement à donner le ton, avec sa voix de basse-taille; puis viennent les "ténors," et enfin les jeunes chiens se joignent aux anciens de la troupe, et un chœur de musique infernale continue ses lamentations, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Malheur au dormeur qui n'est pas accoutumé à ce vacarme! Quant à

ceux qui y sont habitués, ils n'en sont aucunement dérangés. Les hurlements sont répétés par les **meutes** des environs. Durant une nuit passée à bord de la **goëlette**, dans la baie de Bonne-Espérance, autour de laquelle sont dispersées quatre ou cinq maisons, nous fûmes régalez, jusqu'à minuit, des hurlements d'autant de corps de musiciens.

L'Abbé FERLAND.

QUESTIONNAIRE.—Où se trouve le Labrador?—Que désigne d'abord le mot **esquimaux**?—Que veut dire **robe** en parlant du chien?—Parlez-nous de la musique infernale mentionnée.

XLIX.—LE QUIPROQUO.

Quiproquo, méprise.
Knouter, fouetter.

| Burlesque, risible, ridicule.
|

1. Un étranger très riche, nommé Sutherland, était banquier de la cour et naturalisé en Russie; il jouissait auprès de l'impératrice d'une assez grande faveur. Un matin, on lui annonce que sa maison est entourée de gardes, et que le maître de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Reliew, entre avec l'air consterné.

“M. Sutherland, dit-il, je me vois, avec un vrai chagrin, chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraie, m'afflige, et j'ignore par quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

2. —Moi! monsieur, répond le banquier, je l'ignore

autant et plus que vous ; ma surprise surpasse la vôtre. Mais enfin quel est cet ordre ?

—Monsieur, reprend l'officier, en vérité, le courage me manque pour vous le faire connaître.

—Eh quoi ! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice ?

—Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir, une place peut être rendue.

3. —Eh bien ! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays ?

—Ce serait une contrariété ; mais avec vos richesses, on est bien partout.

—Ah ! mon Dieu ! s'écrie Sutherland tremblant, est-il question de m'exiler en Sibérie ?

—Hélas ! on en revient.

—De me jeter en prison ?

—Si ce n'était que cela ; on en sort.

—Bonté divine ! voudrait-on me **knouter** ?

—Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas.

4. —Eh ! quoi, dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en péril ? L'impératrice si bonne, si clémente, qui me parlait encore si doucement il y a deux jours, elle voudrait... Mais je ne puis le croire. Ah ! de grâce, achevez ; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable.

—Eh bien ! mon cher, dit enfin l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire empailler...

5. —Empailler ! s'écrie Sutherland en regardant fixe-

ment son interlocuteur ; mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'aurait pas conservé la sienne ; enfin, vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance.

6. — Hélas ! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter ; j'ai marqué ma surprise, ma douleur ; j'allais hasarder d'humbles remontrances, mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur le champ l'ordre qu'elle m'avait donné ; en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille : “Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans murmure des commissions dont je daigne vous charger.”

7. Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Après avoir laissé quelque temps un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires.

8. Alors Sutherland le prie, le conjure, le presse longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède, en tremblant, à ses prières ; se charge de son billet, sort, et, n'osant aller au palais, se rend précipitamment chez le comte de Bruce. Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou ; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court, sans tarder, chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

9. Catherine, en entendant cet étrange récit, s'écrie :

“Juste ciel! quelle horreur! En vérité, Reliew a perdu la tête. Comte, partez, courez et ordonnez à cet insensé d’aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté.”

Le comte sort, exécute l’ordre, revient et trouve avec surprise Catherine riant aux éclats.

10. “Je vois, à présent, dit-elle, la cause d’une scène aussi burlesque qu’inconcevable: j’avais depuis quelques années un joli chien que j’aimais beaucoup, et je lui avais donné le nom de “Sutherland,” parce que c’était celui d’un Anglais qui m’en avait fait présent. Ce chien vient de mourir; j’ai ordonné à Reliew de le faire empailler, et, comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une vanité sotté, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité. Voilà le mot de cette ridicule énigme.”

DE SEGUR.

QUESTIONNAIRE.—Qui va faire Reliew et Sutherland?—Commencez. Pourquoi omettez-vous dit-il? répond le banquier?—A quel numéro se termine ce dialogue?

L.—LE CHAT DE SALON ET LE CHAT DE GOUTTIERE.

Un minet de salon, gâté par sa maîtresse,
 Coulait son temps dans la paresse
 Se purléchant, clignant de l’oeil
 Et ronronnant sur un fauteuil.

5. Manger, boire et dormir, c’était toute sa vie.

- A la longue pourtant, le paresseux s'ennuie,
Et, las de son oisiveté,
Il rejoint sur le toit le chat de la fermière,
Un vrai chat de gouttière,
10. A la mine éveillée, au regard pétillant.
"Bonjour, voisin! lui dit-il en baillant;
J'ai l'humeur noire et tu me vois débile;
Enseigne-moi le remède à mon mal.
Volontiers, répond l'autre à ce triste animal;
15. Fais comme moi, le remède est facile,
Pour recouvrer sûrement ta gaité,
Viens sur mes pas chasser en liberté."
Le conseil fut suivi, non sans un peu de peine.
Adieu, salon de luxe! adieu, coussins moelleux:
20. On n'a plus cette fois le temps d'être frileux:
Il faut courir les champs, les prés, le bois, la plaine,
Examiner la cave, explorer le cellier,
Visiter le hangar, la grange et le grenier.
Le gibier savoureux dont le chat fait sa proie
25. Lui ramène bientôt la force avec la joie,
Et, bénissant alors le jour qu'il s'est enfui,
Il dit: "C'est le travail qui sauve de l'ennui."

F. BATAILLE.

QUESTIONNAIRE.—A quoi le chat de salon passait-il son temps?—Où allait-il pour chasser l'ennui?—Que fit-il sur le conseil du chat de gouttière?—S'en trouva-t-il bien?—Que signifient: **débile, cellier, moelleux?**

LI.—SOUVENIR DU FOYER.

(A réciter ou chanter.)

(Air: Sur le grand mât...)

1. Au sein des plaisirs de la ville
Mon âme est comme un grand tombeau
Je rêve un bonheur plus tranquille,
Et je regrette le hameau.
Du fond du coeur à ma paupière
Je sens des pleurs souvent monter;
Je me rappelle la chaumière—
Et j'entends mes oiseaux chanter!
2. Quand l'impitoyable tristesse
Jette à mon front son voile noir;
Quand l'amitié surtout me blesse,
Quand dans mon âme il se fait soir;
Du fond du coeur à ma paupière
Je sens encore des pleurs monter:
Je me rappelle la chaumière—
J'entends mes soeurs gaiment causer!
3. Quand sur la ville étincelante
La lune au ciel vogue sans bruit!
Quand sur la neige éblouissante
Rayonne doucement la nuit:
Encore une larme importune
Du fond du coeur monte toujours:—
Reverrai-je tes clairs de lune,
O ma chaumière, ô mes amours?

Abbé GINGRAS.

LII.—HEROISME DE DOLLARD.

Héroïsme, grandeur d'âme,
dévouement.

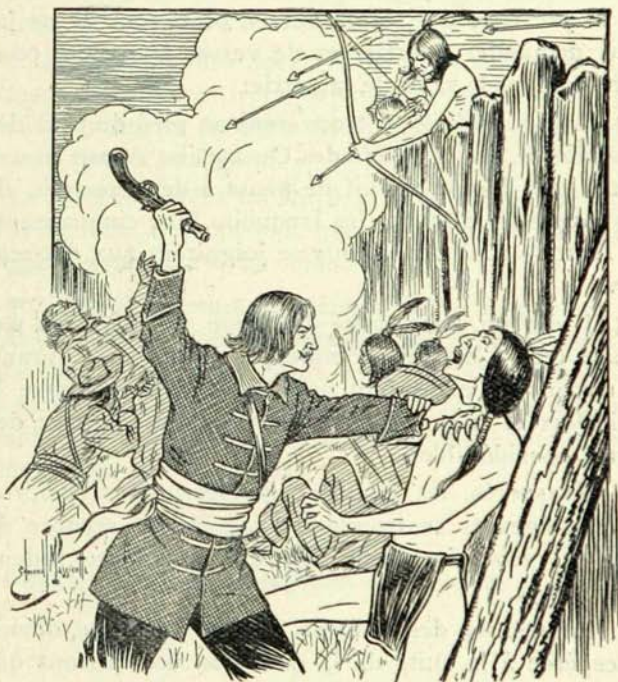
Déconcerter, troubler, décourager.

Quartier, grâce.

Acharnement, fureur, ténacité.

Défection, désertion.

1. Le Canada range à juste titre parmi ses héros, Dollard des Ormeaux et ses vaillants compagnons, au nombre de seize.



Au printemps de 1660, la colonie était menacée d'une destruction complète. Ville-Marie, Trois-Rivières et Québec étaient dans l'attente d'une suprême attaque des farouches Iroquois.

2. Un jeune Français, Dollard, âgé seulement de 25 ans, conçut le projet de sauver ses frères en allant lui-même, avec une poignée de braves, barrer le chemin aux Iroquois et les **déconcerter** par des actes de bravoure.

3. Avant de partir pour leur expédition, ces dix-sept héros se préparèrent à leur sacrifice. Ils firent leur testament, se confessèrent et communièrent ensemble, et, en présence des saints autels, promirent de ne jamais demander **quartier** et de verser leur sang pour la religion et le salut de la patrie.

4. Le 1^{er} mai, ils se trouvèrent au pied du saut des Chaudières, sur la rivière des Outaouais. Ayant trouvé là un petit fort construit de pieux à demi pourris, ils résolurent d'y attendre les Iroquois. Une cinquantaine de Hurons et d'Algonquins se joignirent aux dix-sept héros.

5. L'ennemi, au nombre d'environ 300, ne tarda pas à paraître. L'attaque commença. Huit jours durant, les Iroquois s'élançèrent avec **acharnement** contre le petit fort et furent constamment repoussés avec des pertes considérables.

6. Exaspérés, les Iroquois appelèrent des renforts. Les assiégeants se trouvèrent bientôt au nombre de 800, et recommencèrent l'attaque avec une ardeur féroce.

7. La position des assiégés, déjà très critique, devint désespérée à la suite de la **défection** des Hurons qui passèrent à l'ennemi. Néanmoins, la petite troupe de Dollard réduite à la dernière extrémité, exténuée de fatigues et de privations, tint tête à l'ennemi.

8. Durant trois jours encore, les dix-sept héros luttèrent avec succès contre la horde sauvage, tuant des centaines d'ennemis.

Enfin, les Iroquois, honteux de leurs défaites, résolurent de tenter un suprême effort. Le combat fut acharnée: les Iroquois tombaient sous la fusillade; ceux qui parvenaient jusqu'à la palissade recevaient à la tête des coups de sabre et de hache qui les pourfendaient.

9. Mais le nombre devait avoir le dernier mot. Les masses de cadavres iroquois entassés autour de la palissade durant la dernière attaque servirent aux assiégés pour l'escalader.

Le retranchement fut forcé, et la mêlée devint alors plus terrible; les dix-sept braves succombèrent, mais Dollard avait sauvé la colonie.

10. Les vainqueurs, stupéfaits de la résistance que leur avaient opposée une poignée de Français, renfermés dans un si faible réduit, sans eau, sans nourriture et sans un instant de repos, renoncèrent à attaquer Québec et Ville-Marie, défendus par des hommes plus redoutables que des lions.

(DIVERS.)

DEVOIR.—A résumer oralement ou par écrit.

LIII.—KLEBER ET LE PETIT ARABE.

Interprète, celui qui traduit d'une langue dans une autre.

Allah, Dieu, chez les Mahométans.

Campagne, guerre.

Fez, calotte de laine rouge ou blanche.

Mameluck, soldat égyptien (u se prononce ou.)

1. Dans ses **campagnes** d'Afrique, Kléber, pendant une halte, se reposait entouré de ses officiers à l'ombre d'une platane.

Tout à coup il entend des cris et voit des soldats accourir, traînant à leur suite un enfant d'une douzaine d'années, à la figure charmante, au front candide.

2. "Voici le petit serpent qui vient nous voler nos fusils pour qu'ils servent ensuite contre nous," crient les soldats.

Le jeune prisonnier rougit en s'approchant du général. Son oeil est à la fois intrépide et doux. Il regarde d'un air indifférent le sang qui coule d'une large blessure à son bras.

"Qui t'a envoyé voler ces fusils? lui demande Kléber, par **interprète**.—Personne.

3. —Comment, personne? Tu ne peux avoir fait cela de toi-même, sans motif. Parle, quelqu'un t'a conseillé cette action?—Non, seigneur franc.

—Non, c'est impossible, tu n'aurais pas songé seul à commettre ce méfait! Allons, avoue! C'était pour obéir à ton père sans doute?

4. —Mon père, depuis longtemps, dort sous la garde de l'ange de la mort. Je n'ai plus que ma mère qui est déjà vieille et qui est aveugle...

—Ah! reprit le général d'un air de compassion! Mais alors c'est quelqu'un de la tribu qui t'a poussé vers nos tentes? Dis la vérité et il ne te sera fait aucun mal.

5. J'ai tout dit et ce que j'ajouterais serait un mensonge. Nul de la tribu, ni l'homme du livre, ni l'un des anciens, ne m'a dit: Va! **Allah** est grand, c'est lui qui m'a inspiré, qui m'a conduit. J'ai cru faire une chose agréable à Dieu et au Prophète."

6. Puis jetant son **fez** au pied du général et découvrant sa tête surmontée d'une touffe de cheveux blonds, il ajouta:

"Si tu me crois coupable, voici ma tête, fais-la couper..."

7. Faire tuer un orphelin, dont la mère est aveugle, dit le général, c'est de la cruauté. Allez, dit-il aux soldats, je prends cet enfant sous ma protection. Conduisez-le au chirurgien, puis qu'on le rende à sa mère."

L'enfant, sans comprendre les paroles du général, devina, d'après le regard et le sourire de Kléber, que c'était pour lui le pardon.

8. Prenant la main du général, il la baisa, et ses lèvres murmurèrent: "Je me souviendrai de ton visage, et tu me seras désormais comme un père." Puis, ramassant son **fez** avec l'air d'une pleine confiance, l'enfant suivit les soldats et, sa blessure pansée, il retourna vers sa vieille mère...

9. A vingt ans, le petit Arabe, qui avait gardé le souvenir du bienfait reçu, s'engagea dans le corps de **Mamelucks**, qui forma plus tard une partie de la garde personnelle de Napoléon.

(D'après BOUNIOL.)

QUESTIONNAIRE.—Quelle capture firent un jour les soldats de Kléber?—Qu'avait fait cet enfant?—Racontez le dialogue qui eut lieu entre Kléber et le petit Arabe.—Obtint-il sa grâce?—Qui devint son protecteur?—Comment l'enfant se montra-t-il plus tard reconnaissant?

REFLEXIONS.—Ce n'est pas l'espion qu'il faut admirer dans le petit Arabe, mais le patriote. Voyez comme il aimait déjà son pays et comme il cherchait à le défendre contre les ennemis de sa patrie. Tant de hardiesse, de courage et de dévouement chez un enfant vous étonne! Non, il faut être patriote, même à douze ans!—(Abbé J.-R. Magnan.)

LIV.—CHEMIN DE FER.

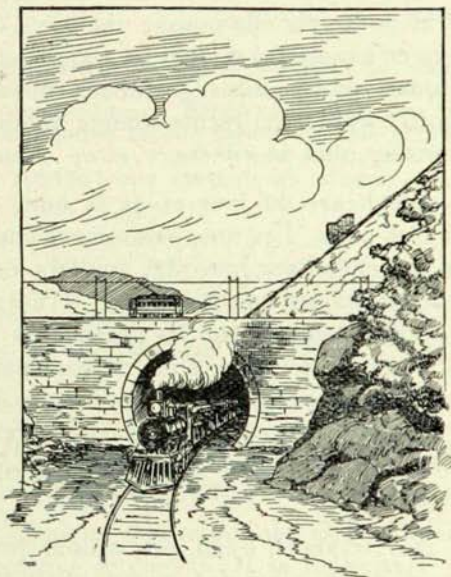
<p>Marécages, terres couvertes d'eau stagnante. Rail, barre, lisse.</p>		<p>Disque, une plaque ronde dont la couleur ou la position sert de signal.</p>
---	--	---

1. Avant la création des chemins de fer, les voyageurs suivaient des sentiers mal tracés dans les montagnes ou la plaine, dans les forêts et les marécages. Ils allaient à pied, s'ils étaient pauvres; à cheval, s'ils étaient riches.

2. Plus tard, on fit des routes: alors les voyages furent plus faciles et moins dangereux. Puis on inventa les diligences, lourdes voitures attelées de plusieurs chevaux, qui transportaient les voyageurs.

3. Vers 1630, un ingénieur français nommé Beaumont imagina de faire rouler des chariots sur des rails ou barres de bois disposés le long de la route. Cette innovation produisit déjà des résultats satisfaisants. Cependant on ne tarda pas à s'apercevoir que les rails de bois s'usaient très vite, ce qui nécessitait des frais

d'entretien considérables. Pour en augmenter la durée, on imagina de les revêtir d'une lame de fer.



4. Vers 1766, les rails en bois revêtus de fer commencèrent à être remplacés par des rails en fonte. Enfin, en 1805, l'introduction des rails de fer forgé prépara la prospérité future des chemins de fer. Ce perfectionnement capital arriva juste au moment où la substitution de la machine-locomotive aux chevaux, seuls employés jusqu'alors, allait permettre aux voies ferrées de recevoir tous les développements.

5. La locomotive, créée par Marc Séguin et surtout par l'ingénieur Robert Stephenson, est une ma-

chine mue par la vapeur d'eau et capable de rouler en entraînant de lourdes voitures après elle.

6. La vapeur enfermée dans la chaudière veut s'échapper, et pour cela elle pousse une pièce de fer mobile qui va en avant, qui revient en arrière, et fait tourner les roues sur les rails. Quand les roues tournent, la locomotive avance ou recule comme un cheval, mais avec beaucoup plus de vitesse.

7. A toute heure du jour et de la nuit, des trains sillonnent les pays. Les uns, pesamment chargés, portent des marchandises, que des milliers de chevaux n'auraient pu traîner sur les routes. D'autres, lancés à toute vapeur, emportent les voyageurs à travers l'espace; hommes, femmes, enfants, sont paisiblement assis sur les sièges du wagon, et le train vole, sans s'arrêter, à travers les plaines, sur les fleuves, par-dessus les marais, dans le flanc des coteaux, et même sous les montagnes.

8. S'il faut traverser l'eau, des vallons profonds ou des coteaux élevés, alors des travaux d'art sont nécessaires. Sur les rivières et les fleuves, on jette des ponts, tantôt en pierre, tantôt en métal.

9. Des précautions multipliées sont prises tout le long de la ligne pour que les trains ne viennent pas à se rencontrer. Des heures fixes leur sont désignées pour leur passage à toutes les stations. Des employés veillent sans cesse: des signaux convenus avertissent de l'arrivée des trains ou les empêchent de passer s'il y a quelque obstacle. Le jour, on emploie des **disques**, des drapeaux; la nuit, des lampes de couleur.

10. Les machines ont des sifflets aigus pour s'annoncer. Mais le moyen le plus efficace pour écarter les accidents, c'est le télégraphe électrique.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE.—Comment voyageait-on autrefois sur terre?—Dans quel pays les chemins de fer ont-ils pris naissance?—A quelle époque fait-on remonter leur origine?—Quand la locomotive fut-elle inventée?—Que signifie le mot rail?—Qu'est-ce qu'un wagon?—une locomotive?—une tranchée?—un remblai?—un viaduc?—un tunnel?

LV.—LE CHEVAL.

<p>Bondir, faire des sauts, des bonds.</p> <p>Carquois, étui où l'on place des flèches.</p>	<p>Hennissement, cri du cheval.</p> <p>Frémir, trembler, frissonner, être impatient.</p>
---	--

1. Peu d'animaux domestiques nous rendent autant de services que le cheval. Il se prête avec docilité à toutes sortes de travaux, partage les plaisirs de la chasse et les dangers de la guerre.

2. Le saint homme Job nous a laissé la plus belle description qui ait jamais été faite du cheval. La voici :

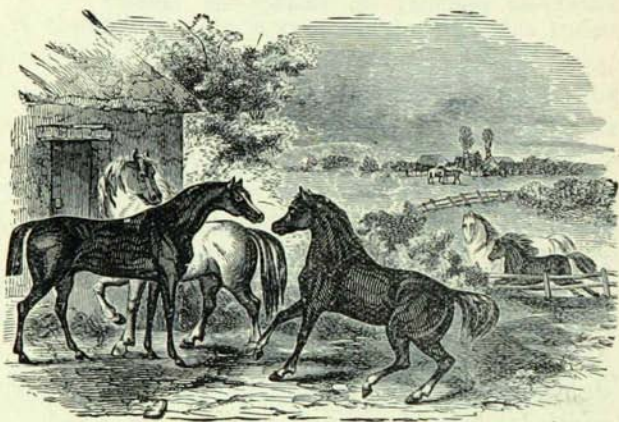
“Le cou orné d'une crinière, le cheval **bondit** aussi léger que la sauterelle. Son **hennissement** superbe répand la terreur. De son pied, il creuse la terre; il s'élançe avec ardeur et se précipite au-devant des armées ennemies. Il se rit de la crainte et ne recule pas devant le glaive.

3. "Sur son dos retentissent le bouclier, la lance et le carquois.

"Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre quand résonnent les accents du clairon.

"Au premier son de la trompette il dit: Allons.

"Il flaire de loin la bataille, la voix tonnante des chefs et les cris de l'armée."



4. Les principales allures ou manières de marcher du cheval sont le pas, le trot, le galop et l'amble.

Dans le **pas**, les pieds se déplacent simplement l'un après l'autre; dans le **trot**, les membres se posent deux à deux en diagonale. Le **galop**, qui est le plus rapide des mouvements du cheval, résulte d'une série de bonds qu'il fait en marchant.

5. L'**amble** n'est pas naturel au cheval. Dans cette allure, les deux membres du même côté du corps se

meuvent en même temps; ce qui donne une course assez rapide.

En marchant au pas, le cheval fait une lieue et demie à l'heure; au trot, il fait le double, c'est-à-dire de trois à quatre lieues, et lancé au galop il parcourrait huit lieues et au delà.

Mais après un quart d'heure de cette course rapide, il est essoufflé et il doit renoncer à dévorer ainsi l'espace.

6. Quel est la force du cheval?

Sur une route bien unie, un bon cheval traîne une tonne ou 2000 livres pendant six ou sept heures.

Chargé sur le dos et marchant à pas lents, il porte de 200 à 300 livres, et fournit un assez bon trajet.

Toutefois, ces remarques ne sont que des généralités puisque tous les chevaux ne conviennent pas également à tous les usages.

En effet, il y en a pour le gros trait, pour le trait léger, pour les voyages, pour la course et pour la guerre.

7. C'est vers trois ans que le cheval est dompté. A quatre ans, il travaille; à six, il est dans toute sa force; et, s'il ne lui arrive pas d'accident, il peut rendre service à l'homme jusqu'à l'âge de vingt à vingt-cinq ans.

QUESTIONNAIRE.—Quels sont les principaux traits qui caractérisent le cheval?—Combien a-t-il d'allures?—Quel poids un fort cheval peut-il traîner sur une bonne route?—Nommez les différents services que nous rend cet animal domestique.—Jusqu'à quel âge le cheval peut-il nous rendre service?—Donner l'orthographe des mots suivants: **docilité, sauterelle, clairon, bond, galop, attelage, accident.**

Examinez bien les trois premiers chevaux de la gravure: que font-ils? décrivez-les.—Que voyez-vous encore?

LVI.—LETTRE.

Hospitalité, action de loger
quelqu'un gratuitement.
Hôte, celui qui donne ou re-

çoit l'hospitalité.
Complaisance, bonté, douceur,
disposition à faire plaisir.

A Mlle Zoé de la Tour.

Paris, 15 octobre, 1854.

Ma chère Zoé,

1. Je suis enchanté que mon cadeau vous ait plu, et enchanté de la manière dont vous me le dites. Vous conjuguez très bien le verbe : Je remercie M. Veuillot de m'avoir donné un livre ; conjuguez de même le verbe : Je veux faire le bonheur de mes parents, et vous serez parfaite. Ne trouvez pas que ce livre est trop beau : ce qu'il renferme le rend digne de tous les ornements, et la vertu d'**hospitalité** est si douce et si charmante, que tout ce qui la rappelle doit être charmant.

2. Vous lirez ce livre, ma chère Zoé, quand vous serez un peu plus grande, et vous y trouverez des fruits meilleurs que tous ceux qui sont sur la terre, car ce sont les fruits mêmes du paradis. En attendant, comme c'est un prix d'hospitalité, rappelez-vous, quand vous le verrez, qu'il y a quelqu'un qui demande l'hospitalité dans votre coeur. Et ce quelqu'un, savez-vous qui c'est ? C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Il est toujours là ; il frappe, il demande à entrer. Oh ! chère enfant, recevez-le bien vite et recevez-le bien.

3. N'attendez pas pour cela votre première communion.

Comme vous voyez que votre père et votre mère

reçoivent leurs hôtes, s'empressent à les servir, à leur être agréables, à leur offrir ce qu'ils savent de meilleur, ainsi recevez Jésus. Mettez dans votre cœur tout ce qui peut lui plaire et l'engager à rester; l'obéissance, la simplicité, la **complaisance** pour vos soeurs, etc. Vous avez de l'esprit, et vous savez bien tout ce qu'il faut. Vous serez très heureuse, si vous voulez le faire. Jésus restera toujours avec vous, vous deviendrez bonne pour tout le monde, parce que vous serez bonne pour Jésus, et tout le monde vous aimera, parce que vous serez aimée de Jésus.

4. Adieu, ma chère Zoé. Priez bien pour mes petites filles, pour ma soeur et pour moi: car nous vous aimons tendrement.

LOUIS VEUILLOT.

LVII.—L'AGRICULTURE.

Exploitation, action de faire
produire.
Maximum, la plus grande
quantité.

Méthode, moyens raisonnés
pour faire quelque chose.



1. Dieu, en chassant nos premiers parents du Paradis terrestre, dit à Adam: "Désormais tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, car d'elle-même la terre ne produira que ronces et épines.

2. Cette parole du bon Dieu est une obligation pour l'homme de se livrer à la culture des terres. En nous soumettant à ce devoir nous obéissons à la volonté de notre Créateur, nous trouvons notre intérêt et nous goûtons la joie du devoir accompli.

3. Puisque la culture de la terre est imposée par Dieu, il faut que ce soit quelque chose de bien grand et de bien honorable, et voilà pourquoi nous devons estimer et chérir la profession d'agriculteur. C'est une profession utile et honorable entre toutes, et je ne sache pas dans ce monde, si ce n'est le sacerdoce, un emploi plus ancien, plus nécessaire et plus noble.

4. Sans elle, l'humanité ne saurait exister, c'est d'elle que tous nous tirons notre subsistance, c'est à elle que presque toutes les industries empruntent les matières premières de leurs **exploitations**.

Respect et louange donc au bon et vaillant cultivateur !

5. L'agriculture est l'art de cultiver la terre ; avec le concours du bon Dieu, le laboureur se propose de faire produire à la terre, avec le moins de frais possible, le plus de plantes destinées à sa nourriture et à celles des animaux domestiques.

6. Cet art demande la connaissance du sol et du climat propres à chaque culture. Toutes les plantes ne poussent pas partout, tant s'en faut. Le bon Dieu a donné à chaque climat des plantes et des animaux différents. Si, dans notre pays, je semais du coton, de la canne à sucre ou du riz, j'aurais beau attendre, jamais je n'aurais de récolte.

7. Il importe donc de connaître quelles sont les plantes propres à la culture de la terre que l'on a, et de s'efforcer de faire rendre à cette terre son **maximum** de produit. Pour arriver à ce but il est nécessaire d'employer les meilleures **méthodes** de culture et les outils les mieux appropriés à la fin que l'on se propose.

Et ce n'est pas tout; en agriculture il y a le concours du bon Dieu. En effet le laboureur cultive, sème, arrose, mais c'est Dieu qui donne la croissance; c'est Lui qui dit au soleil de se lever et de mûrir la moisson; c'est Lui qui dit aux nuages de se réunir et d'arroser la terre desséchée.

9. L'homme des champs travaille donc de concert avec le bon Dieu; il vit au milieu des oeuvres de son Créateur, au sein des merveilles les plus étonnantes de l'univers; il importe donc que le laboureur ne perde jamais de vue Celui qui fait germer, croître et mûrir les moissons; et tandis que son front se courbe vers la terre, il faut que son coeur s'élève vers l'Auteur de tout bien pour en implorer l'assistance.

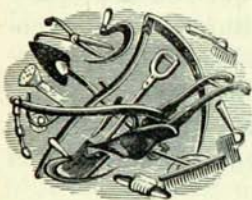
QUESTIONNAIRE.—Qu'est-ce que l'agriculture?—Qui l'a instituée?—Est-ce une profession utile?—honorable?—Quels services rend l'agriculture?—Quelles connaissances sont nécessaires à l'agriculteur?—Quel but doit-il se proposer?—Par quels moyens arrive-t-il à ce but?—Que doit faire un cultivateur pendant son travail?—Comment écrit-on: néanmoins, conférence, conversation, soumettre, honneur, sacerdoce, emploi, concours, climat, riz, concert, croître, mûrir?

Citez les objets représentés dans la gravure.

LVIII.—LE TRAVAIL EN AGRICULTURE.

Détachement, état de celui qui ne tient pas à une chose.
Stérile, qui ne produit rien, qui n'est pas cultivé.

Rigole, petit fossé pour égoutter une terre.
Agriculture, art de cultiver la terre.



1. L'eau est nécessaire à la végétation, mais seule, elle ne rendrait pas la terre fertile: il faut du travail. Notre-Seigneur a prêché le **détachement** des biens de ce monde, il est vrai, mais il a ajouté: "J'ai passé par le champ du paresseux, et il était rempli de mauvaises herbes." Dans un autre passage de l'Évangile il a maudit le figier **stérile**.

2. Le cultivateur doit compter que la Providence bénira ses travaux; mais elle ne bénira pas ses **rigoles** quand elles ne sont pas faites. Les miracles ne sont pas pour les négligents.

3. Quand le tonnerre tue des animaux, on doit croire que le ciel le dirige, mais si un fermier a plus de vaches qu'il ne peut en nourrir, il ne doit pas compter pour une épreuve d'en perdre quelques-unes.

4. La paresse est cause de bien des murmures contre le bon Dieu, et cependant comment s'attendre de réussir si on n'en prend pas les moyens?

5. Il est des cultivateurs qui croient garder leurs enfants auprès d'eux et en faire des agriculteurs en ne les faisant presque pas travailler; c'est le contraire qui arrive. Moins on travaille, plus on devient paresseux; ça se comprend.

6. Dans certaines paroisses où le foin pousse en abondance, les gens s'y endettent d'année en année parce qu'ils n'ont pas le courage d'entreprendre autre chose. C'est trop de peine! disent-ils. Les fils de ces cultivateurs abandonnent l'**agriculture**; ils ne peuvent pas vivre sur les plus belles terres de leur pays.

7. Pour rendre une terre fertile et pour conserver sa fécondité il faut d'abord du travail; il faut fouiller, bêcher, creuser le sol.

QUESTIONNAIRE.—Que pouvez-vous répéter de cette lecture?—Quels instruments reconnaissez-vous dans la gravure?—Donner l'orthographe des mots suivants: **productive, nécessaire, champ, rigole, négligent, nourrir, attendre, moyen, abondance, pays, fouiller, bêcher.**

Trouver quelques dérivés des mots: **cours, produit, fertile, travail, herbe, courage, pays.**

LIX.—JE LEUR Z'AI DIT.

Toper, consentir à une offre.

1. Le soir, comme la famille était réunie, M. Cailiaux, le fermier, rentra. Il venait de la ville. Fatigué, il s'assit et raconta sa journée: les prix des avoines étaient mauvais. "A la fin, dit-il, les frères Durand m'ont offert 48 sous du minot. Ma foi! je leur z'ai dit: **Topez-là!** l'affaire est faite."

2. —Oh! oh! papa! dit, en ricanant, Pierre qui avait dix ans.—Eh bien, Pierre, qu'est-ce qu'il y a?—Oh! papa, reprit Pierre d'un petit air capable; tu dis: je "leur z'ai dit." Mais papa, quand "leur" est pronom,

il est invariable.—Ah! c'est malheureux que le prix de l'avoine ne soit pas comme ton pronom; on n'aurait pas tant à discuter pour la vendre. Eh! dis-moi, où as-tu appris cela?—Dame! papa, à l'école.—Et moi, mon garçon, je l'ignore, parce que je n'y ai pas été. C'est qu'à ton âge, je gardais les vaches. C'était dur parfois; mais à la fin de la semaine je rapportais un peu d'argent à la maison, où on était pauvre. Ton grand-père Caillaux, mon père à moi, que j'ai toujours respecté, m'a laissé plus qu'il n'avait reçu du sien. C'est grâce à lui que j'ai pu louer un coin de terre, commencer à cultiver, m'établir.”

3. Pierre n'avait plus son air de tout à l'heure. Il s'était rapproché de la chaise de son père. Celui-ci le prit sur ses genoux. “Dans ce temps-là, continuait-il, il y avait une école seulement à la ville: c'était loin; ça coûtait gros pour aller y étudier. Il n'y avait pas comme maintenant dans chaque village une belle maison, ouverte à tous les enfants, où un homme de mérite donne l'instruction. Aussi les gens de mon temps ne savent par grand'chose; mais ils ont voulu des écoles pour leurs enfants. Voilà pourquoi tu sais si bien que le pronom “leur” est invariable.

“Va donc à l'école, mon garçon; étudie au lieu de garder les vaches, comme je le faisais. Mais songe bien que si tu as le temps de t'instruire et d'en apprendre plus long que ton père, c'est que ton père travaille pour toi pendant que tu es en classe.”

4. Pierre, tout honteux, avait passé un bras autour du cou de son père. “Papa, dit-il, embrasse-moi et

pardonne-moi. Je t'aime de tout mon coeur et je te respecterai comme tu as respecté mon grand-père."

CARRE et MOY.

PENSEES.—Un enfant qui a bon coeur se garde bien de rire des défauts de ses parents et se montre toujours reconnaissant des sacrifices qu'ils font pour préparer son avenir.

Qu'est-ce qui peut être: mauvais? dur? invariable? distinct? allongé? timide? noir? etc.

LX.—LE MAITRE ET L'ECOLIER.

—Qu'il fait sombre dans cette classe!
Rien qu'un mur gris, un tableau noir,
Et puis toujours la même place,
Et toujours le même devoir!

5. Toujours, toujours ce même livre,
Et toujours ce même cahier!
Peut-on appeler cela vivre?
Moi je l'appelle s'ennuyer!
Ainsi parlait dans son école,

10. Un petit écolier mutin.
Le maître alors prit la parole
Et lui dit: Quoi! chaque matin,
Toujours de cette même chaire
Répéter la même leçon,

15. Enseigner la même grammaire,
A ce même petit garçon
Qui reste toujours, quoi qu'on fasse,
Ignorant, distrait, paresseux!
Lequel devrait dans cette classe,

20. S'ennuyer le plus de nous deux?

Tu le vois, l'élève et le maître
 Ont chacun son joug à charger,
 Mon enfant; mais veux-tu connaître
 Le vrai moyen de l'alléger?

25. Accepte-le du Seigneur même,
 En le portant pour le servir;
 Aime ton maître comme il t'aime:
 C'est tout le secret d'obéir!

L. TOURNIER.

QUESTIONNAIRE.—Répétez les plaintes de l'écolier...
 —Les paroles du maître.—Comment alléger le travail?—
 N'est-ce pas aussi le moyen de le rendre méritoire pour le
 ciel?—Exercice de contraires: faire parler l'écolier en suppo-
 sant qu'il aime l'école. "Qu'il fait clair dans cette classe..."

LXI.—DU SOL.

Arable, qui peut se labourer.
Aratoire, qui se rapporte au
 labourage.

Désagréger, séparer, réduire
 en poudre.
Dilater, augmenter, grossir.

1. Un cultivateur doit d'abord se rendre compte
 du sol qu'il lui faut travailler, car toutes les terres ne
 doivent pas être traitées de la même manière.

2. En agriculture, on nomme sol **arable** ou laboura-
 ble la couche de terre remuée et cultivée par les ins-
 truments **aratoires** et pénétrée par l'air, celle dans
 laquelle se développent les racines des plantes.

3. Cette couche de terre est le résultat de l'émiette-
 ment des roches qui constituent l'écorce du globe;
 ces roches se sont **désagrégées**, à la longue, par l'ac-

tion de l'air, des eaux, de la pluie, du chaud et du froid.

4. Il est facile de comprendre comment cela se produit. L'eau des pluies s'infiltré dans la masse des roches, dissout certaines de leurs parties et sépare les unes des autres celles qui ne sont pas dissoutes.

5. Lorsque l'hiver arrive et que le froid devient vif, l'eau qui a ainsi pénétré dans les roches se gèle et se change en glace. En devenant glace, elle augmente de volume, fait éclater les pierres, émiette les minéraux.

6. Comme cette action se répète chaque année, elle contribue puissamment à désagréger les roches tendres de la surface de la terre.

7. L'action de l'air n'est pas moins réelle que celle de l'eau. L'air pénètre dans les fissures des roches, se dilate sous l'action de la chaleur solaire, se mêle avec certaines substances et son action arrive, comme celle de l'eau, à l'émiettement des roches.

8. Cette action de l'eau et de l'air est plus rapide sur les roches tendres, dites roches friables; elle est beaucoup plus lente, parfois presque nulle, sur les roches les plus compactes et les plus dures, par exemple sur le granit.

9. La profondeur du sol, qui est une condition importante pour les cultures est très variable; elle est dite profonde lorsqu'elle dépasse 15 pouces; moyenne lorsqu'elle a au delà de 7 ou 8 pouces, et faible lorsqu'elle a moins de 5 pouces.

10. On peut augmenter la profondeur de la terre

arable par des labours profonds si le sous-sol est bon. On nomme **sous-sol** la couche de terre ou de roche sur laquelle repose la terre cultivée. Le sous-sol exerce une grande influence sur le sol; il peut, par ses qualités, corriger les imperfections du sol. Par exemple, si le sol est sablonneux, un sous-sol argileux y conservera l'humidité nécessaire à la végétation; au contraire dans un sol argileux, un sous-sol sablonneux laissera couler l'eau surabondante qui ferait pourrir les racines des plantes.

11. On peut aussi modifier quelquefois la nature du sol à l'aide du sous-sol. Si, par exemple, le sol est trop argileux et que le sous-sol soit sablonneux, on pourra par des labours plus ou moins profonds, obtenir un mélange qui améliorera le sol en le rendant plus léger.

12. De même, on améliore un sol sablonneux qui repose sur l'argile en lui donnant de la consistance par un mélange d'argile.

QUESTIONNAIRE.—Qu'appelle-t-on sol?—Comment s'est formé le sol?—Quelle est l'action de l'eau sur les roches?—Quelle profondeur le sol doit-il avoir pour être excellent?—Pour être moyen?—Qu'appelle-t-on sous-sol?—Quelles sont les influences du sous-sol pour la culture?—A quoi peut servir le sous-sol?

Comment écrit-on: **puissamment, désagréger, fissure, solaire, émiettement, granit, nécessaire.** Ecrire tous les verbes de la première conjugaison qui sont employés dans cette lecture.

LXII.—DIFFÉRENTES SORTES DE TERRE..

Perméable, qui peut être traversé par l'eau, l'air, etc.
Compact, qui est très serré.

Condenser, resserrer dans un moindre espace.
Nutritive, qui sert à nourrir.

1. Les sols arables sont de nature très diverse; ils sont loin de présenter les mêmes caractères et d'avoir les mêmes qualités. Cette différence provient de la proportion des substances qui les composent. Les principales matières qui dominent dans le sol sont: le sable ou silice, le calcaire ou chaux et l'argile ou terre glaise.

2. Le sable résulte de la pierre réduite en grains plus ou moins fins. Sa nature et sa couleur varient suivant celle de la roche dont il provient. Le sable est très commun dans la nature; on s'en sert pour faire le verre, le mortier, pour couvrir les allées des jardins, polir les métaux et les pierres. En culture, il rend les sols meubles, peu consistants, **perméables** et secs. Les terrains dans lesquels le sable domine sont d'une culture facile.

3. Le calcaire provient de la pierre avec laquelle on fabrique la chaux. La craie, certaines pierres de taille, les marbres sont des pierres calcaires. Le calcaire se distingue par sa couleur généralement blanchâtre; il bout quand on l'arrose avec du fort vinaigre. Il rend les sols moins durs, moins **compacts** et plus perméables à l'air et à l'eau que l'argile.

4. L'argile ou terre glaise est une terre qui, pétrie avec de l'eau, forme une pâte grasse qui durcit par la

cuisson. On en fait des briques, des poteries de toutes sortes.

5. L'argile absorbe l'eau avec avidité et la perd difficilement; elle rend les sols durs, compacts, et imperméables à l'air et à l'eau.

6. Ces trois substances: sable, calcaire, argile, à l'état de pureté, sont improductives; mélangées, elles forment de bons terrains de culture. On donne aux terres le nom de celle de ces matières qui s'y trouve en plus grande abondance.

7. Pour qu'une terre soit bien fertile, il faut qu'elle contiennent encore de l'humus, car l'humus est la base de la fertilité; sans lui, la couche arable siliceuse, calcaire ou argileuse resterait stérile.

8. L'humus, qu'on appelle aussi terreau, est une matière fine, de couleur brune ou noirâtre. Il provient de la décomposition des matières végétales: feuilles, herbes, branches, racines, etc., qui se sont trouvées mêlées à la terre.

9. L'humus a d'autant plus d'efficacité sur la végétation, qu'il possède la propriété de s'emparer et de **condenser** les gaz qui l'entourent. C'est en quelque sorte un réservoir de substances **nutritives**, placé au pied de la plante.

10. Telles sont les différentes sortes de terre que l'homme est appelé à cultiver; chacune d'elles a des avantages et des défauts qu'il importe de connaître.

QUESTIONNAIRE.—Qu'appelle-t-on terre arable?—Quelles sont les trois substances qui forment la terre végétale?—Comment s'est formé le sable?—Quels en sont les usages?—Quels sont des effets dans le sol?—Comment distingue-t-on les calcaires?—L'argile?—Qu'est-ce que l'humus?—Comment s'est-il formé?

LXIII.—LE GRAND-PÈRE ET L'ENFANT.

1. Il est assis, le vieux grand-père, sous l'ombre épaisse de la charmille qui retient les rayons du soleil et embaume le souffle léger qui rafraîchit son front. Debout, près de lui, son petit-fils l'écoute.

2. Il s'est fait silence tout autour; un rayon d'une clarté toute particulière illumine le front du vieillard qui dit d'une voix un peu tremblante:



“Tu veux le bonheur, mon enfant. Ecoute la voix de Dieu, lui seul peut te dire où il est.

—Mais, cette voix, mon père, où peut-elle s'entendre?

3. —Elle s'échappe doucement de chacune des petites créatures qu'il a placées exprès sur notre chemin. Elle est légère comme le frémissement des feuilles de

la rose, mais elle pénètre dans l'âme comme le rayon de soleil sans la heurter jamais, plus douce que la voix pourtant si douce de ta mère.

Va, mon enfant, parcours la plaine, et reviens me dire les enseignements que tu auras recueillis..."

4. L'enfant part joyeux; il regarde curieusement tout ce qui l'entoure, mais aucune voix ne lui parle, et il revient un peu triste dire au vieillard:

"Père, j'ai vu le ruisseau serpentant au milieu des fleurs épanouies; il semblait murmurer une joyeuse chanson; j'ai écouté, mais il n'avait pas de paroles que je pusse comprendre.

5. L'oiseau volait près de moi, portant dans son bec un peu de duvet pour son nid; le passereau amassait pour ses petits les miettes de mon pain; les poussins, au cri de leur mère, se cachaient sous son aile; l'araignée tissait des fils délicats, qu'elle tissait de nouveau quand le vent les emportait; la fourmi transportait en hâte un grain de blé dans son trou; l'abeille voletait sur les fleurs, s'y reposait un instant et s'en retournait, chargée de miel, à la ruche commune.

6. A toutes ces créatures j'ai souri parce qu'elles me paraissaient heureuses; à toutes j'ai demandé: Qui de vous m'enseignera le bonheur? Et l'écho seul répétait: bonheur! bonheur! sans me dire où il était."

7. Le vieillard sourit. "Ton regard, mon enfant, n'a pas su comprendre. Ecoute: le ruisseau se hâtant vers la rivière et, sur ses rives, faisant croître des fleurs, n'a-t-il pas enseigné à ton âme que tes jours s'en vont comme ses ondes, et ne lui a-t-il pas dit que tu dois laisser quelques fleurs sur ton passage?"

L'amabilité, mon enfant, c'est le bonheur!

8. L'oiseau travaillant à son nid, la fourmi amassant à toute heure un petit grain de blé, n'ont-ils pas parlé à ton âme de l'occupation et du travail?

S'occuper, mon enfant, c'est le bonheur!

9. L'abeille cueillant du miel pour ses soeurs de la ruche et bourdonnant joyeuse, le passereau ramassant ton pain pour ses petits et paraissant plus heureux encore que l'abeille, n'ont-ils pas montré à ton âme la douceur et la charité?

Se dévouer, mon enfant, c'est le bonheur!

10. Ces petits poulets se réfugiant, au premier cri, sous l'aile maternelle et là, reposant tranquilles, n'ont-ils pas montré à ton âme le calme qui résulte de l'obéissance et de la vie de famille?

Obéir, aimer, rester près de ceux qui nous aiment, mon enfant, c'est le bonheur!

11. Et l'araignée enfin, qui s'occupe toujours et recommence toujours, sans se décourager, le travail qui ne réussit qu'après bien des essais, n'a-t-elle pas parlé à ton âme de modération et de persévérance?

La patience, mon enfant, et la confiance au succès, c'est le bonheur...!"

12. L'enfant sourit au vieillard qui lui tendait les bras, et, se jetant à son cou, lui dit en l'embrassant:

"J'ai compris, mon père, mais pauvre ignorant que j'étais, avais-je donc besoin des leçons des créatures pour connaître le bonheur? Ces leçons, je les trouve en vous, vous si patient, vous si dévoué, vous si travailleur, vous surtout si bon pour votre petit-fils!"

(L'abbé S...)

Expliquer: charmille, frémissement, heurter, plaine, serpenter, épanoui, duvet, tisser, voleter, onde, etc.

LXIV.—LA MÈRE DU MISSIONNAIRE.

Disposition, décision, arrangement.		Soubresaut, mouvement subit, involontaire. Convulsif, saccadé, tremblant.
-------------------------------------	--	--

1. Après deux années passées à Louvain, un jeune prêtre reçut un jour de son évêque un billet à peu près ainsi conçu : "Monsieur l'abbé, vos études sont assez loin poussées aujourd'hui ; rentrez en famille et attendez-y les **dispositions** que je prendrai prochainement à votre endroit. Je vous bénis !"

2. Le jeune prêtre rassembla ses manuscrits et ses livres, boucla sa valise d'étudiant et, joyeux, il s'en retourna dans la petite ferme, où seule habitait sa vieille mère.

A deux ils rêvèrent : elle allait le suivre dans son petit presbytère, il ne la quitterait plus, il l'entourerait de toutes les douceurs de sa vieillesse, il la ferait heureuse, elle mourrait dans ses bras !...

3. Quelques jours après, un nouveau billet de l'évêque le manda à l'évêché : il y courut : "Monsieur, lui dit le saint vieillard, vous avez fait de fortes études, vous les avez faites avec succès. Eh bien, je vous nomme professeur de théologie dogmatique au séminaire de X..., aux États-Unis."

4. Le prêtre eut un **soubresaut**, il pâlit, regarda l'évêque les yeux fixes et mornes, et bientôt deux grosses larmes perlèrent sur ses joues.

"Je vous fais de la peine, mon enfant, reprit l'évêque. Je sais que je n'ai pas le droit de vous imposer

cette mission, mais je me fais vieux et plus j'avance en âge, plus je vois qu'il n'y a rien de grand au monde que le sacrifice.

5. —Oh! j'irai, Monseigneur, reprit le prêtre d'une voix entrecoupée et **convulsive**, j'irai; mais je songeais à ma pauvre mère; elle est vieille, elle est pauvre, elle est seule, elle espérait mourir près de moi."

Et il laissa aller toutes ses larmes.

"Je veillerai sur votre mère, mon enfant, je vous remplacerai près d'elle. Du courage!"

6. Il y eut un long silence pendant lequel l'évêque priaït tout bas; le prêtre pleurait. Enfin, serrant son cœur:

"Et quand faut-il que je parte, Monseigneur?"

—Oh! ne tardez pas, mon enfant. Faites vos adieux à votre mère, et, dans huit jours, embarquez-vous."

7. Ce qui se passa dans la petite ferme, au retour du fils, ai-je besoin de vous le dire? La pauvre femme se jeta au cou de son prêtre: "Non! non, vous ne partirez pas, mon fils. Est-ce que je puis vivre sans vous, moi? Oh! non, mon enfant. Quand je serai morte, oui, mais ne me laissez pas mourir sans vous, s'il vous plaît!..."

8. Deux jours se passèrent silencieux et tristes. Au troisième, le matin, tandis qu'ils se regardaient mornes et désolés, tout à coup la porte de la petite ferme s'ouvrit et la robe violette de l'évêque apparut sur le seuil. La mère et le fils tombèrent à genoux, l'évêque les bénit, puis tendant la main à la pauvre femme:

9. "Madame, lui dit-il d'un ton solennel et grave, je viens vous demander votre fils pour Jésus-Christ!"

A ce nom, comme soudainement frappée, la mère releva la tête et dit: "Ah! Monseigneur! c'est vrai, Jésus-Christ!... Eh bien, pour Jésus-Christ, oui! prenez mon enfant, je vous le donne!..."

Et, brisée par cet élan sublime, elle mit sa main entre les deux mains de l'évêque, et toute sanglotante se laissa tomber dans les bras de son fils.

(Père VAN TRICHT.)

QUESTIONNAIRE.—Qu'est-ce que l'évêque envoya au prêtre?—A deux il rêvèrent: que rêvèrent-ils?—Que décida l'évêque?—Comment fut reçue cette décision?—Que se passa-t-il dans la petite ferme au retour du fils?—trois jours après?

Changez l'ordre de la première phrase d'autant de manières que vous pourrez.

LXV.—LE TRAINEAU DU COMTE DE MAISTRE.

Collègue , celui qui exerce une même fonction.	Trainage , usage des voitures d'hiver.
Enigmatique , difficile à comprendre.	Neutralité , abstention.

Lorsque le célèbre comte de Maistre, ministre de Sardaigne près la cour de Russie, arriva à Saint-Petersbourg, un de ses **collègues**, qu'il questionnait sur le caractère national, lui dit: "Mon cher comte, ce pays, que j'habite depuis fort longtemps, est **énigma-**

tique pour moi sur un seul point. En général, le peuple russe est excellent, doux, hospitalier, charitable, rempli de finesse et d'intelligence; cependant, lorsqu'il survient un accident dans les rues, les spectateurs demeurent immobiles, et regardent sans avoir l'idée de porter du secours; je ne puis m'expliquer cette nuance de caractère; elle contraste bizarrement avec la bonté russe; bientôt vous ferez la même remarque dans vos promenades."

M. de Maistre, avide d'observations sur un terrain nouveau pour lui, eut l'idée de faire une expérience à ses risques et périls. Le **traînage** venait de s'établir; il dit à son cocher: "Ivan, exerce-toi, dans ma cour, à verser lestement mon traîneau, sans danger pour celui que tu conduiras." Le lendemain, Ivan vint annoncer respectueusement qu'il pourrait verser son Excellence dans la neige, comme sur un lit de plume. A midi, le comte, enveloppé de sa fourrure, se fit mener en face de l'église de Malte, quartier très populeux. Au signal convenu, le cocher renverse son maître: voilà le comte gisant et jouant parfaitement la douleur. On s'attroupe autour de lui, mais à une distance respectueuse, et pas un bras ne vient s'offrir, pour l'aider à se relever. Il avait résolu d'accorder deux minutes à cette épreuve; lorsqu'il les crut écoulées, il se releva et salua les curieux d'un grand "bladasti" (je vous remercie.) Toute l'assemblée se prit à rire. Le comte rentra chez lui fort satisfait de son expérience, et dit à son secrétaire:

“Écrivez que ce peuple exerce une scrupuleuse **neutralité** envers les gens auxquels il arrive un accident en pleine rue.”

DUPRE DE SAINTÉ-MAURE.

QUESTIONNAIRE.—Citez un trait du caractère russe.—Comment M. de Maistre en fit-il l'expérience?—Que signifie: **jouer la douleur?—distance respectueuse?** etc.

Trouver un contraire de: **difficile, doux, charitable, intelligent, arriver, questionner, commencer, jeter,** etc.

LXVI.—LES LABOUREURS (à réciter.)

1. Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras pour notre seul bien-être
S'usent à force de labeurs,
Ni ses robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent le soir avec les travailleurs.
2. Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines, [peines,
Blanches et soyeuses toisons,
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.
3. Notre avenir est là! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou [ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les; savoir, c'est narguer l'indigence,
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.

4. Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
 D'arracher à ce sol fécond qui les vit naître,
 Les hommes aimant les labeurs ;
 De voir leurs nombreux fils ployés sur leurs
 Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
 Se mêler à celui des rudes travailleurs. [faucilles,

JOSEPH LENOIR.

LXVII.—LES PRAIRIES.

Gazonné, rempli d'herbe, de gazon.

Andain, herbe que le faucheur coupe à chaque pas qu'il fait.
 Arome, parfum.



1. Les prairies jouent un rôle des plus importants en agriculture. Ce sont elles qui donnent le fourrage servant à la nourriture des animaux.

2. On entend par pâturages des terrains gazonnés, mais à végétation maigre et courte, sur lesquels il est impossible d'employer la faux pour recueillir l'herbe, laquelle est alors forcément broutée sur place par le bétail.

3. Les prairies sont aussi des surfaces herbeuses mais dont on peut couper les produits pour les faire consommer à l'étable ou à l'écurie. Elles se divisent en prairies naturelles et en prairies artificielles.

4. Les premières se sont formées souvent seules. Quand un sol a été plus ou moins longtemps abandonné à lui-même, il s'est peu à peu couvert de plantes herbacées lesquelles sont devenues comme la base de la prairie. Ces plantes durent toujours, mais, pour bien prospérer, elles réclament des engrais et des soins. Les meilleures prairies naturelles sont celles des vallées ou des bords des rivières, parce qu'elles reçoivent de ces cours d'eau une humidité bienfaisante.

5. En général, les prairies sèches et élevées fournissent un foin excellent, mais elles sont peu productives. Au contraire, le fourrage des prés marécageux est abondant mais de mauvaise qualité.

6. On appelle prairies artificielles les terrains où l'on a semé une ou deux plantes fourragères, remplacées au bout d'un certain temps par une autre culture. Elles sont souvent, pour l'agriculteur, une source de richesses. Le trèfle commun et le trèfle rouge, le mil sont les plantes que l'on affecte généralement aux prairies artificielles.

7. Maintenant, un mot sur la fenaison. Cette époque doit être bien choisie, afin que le fourrage soit le plus abondant et le meilleur possible. Lorsque la plupart des herbes d'une prairie sont en fleurs, le moment de faucher est arrivé. C'est ordinairement vers le commencement de juillet. Le plus souvent, ce travail se fait à la faucheuse; cependant quelques propriétaires emploient encore la faux. L'herbe est coupée en **andains** puis étendue pour être séchée le plus rapidement

possible. On conserve le foin en meules ou dans les granges.

8. Quand il a été bien récolté, bien emmagasiné, il se conserve facilement d'une année à l'autre; mais au bout de dix-huit mois, il devient sec et perd une partie de son arôme.

QUESTIONNAIRE.—Que faut-il entendre par pâturages?—Et par prairies?—Qu'appelle-t-on prairies naturelles?—Et prairies artificielles?—Que savez-vous sur celles des montagnes?—Et sur celles des vallées?—Parlez-nous de la fenaison.—Décrire la gravure.

Que signifient les expressions: terre gazonnée, plante herbacée, humidité bienfaisante, foin emmagasiné, principes nutritifs?

LXVIII.—LA SUCRERIE.

Vétéran, un ancien.

Crémaillère, crochet.

Initier, mettre au fait d'un art.

Phase, changement, division.

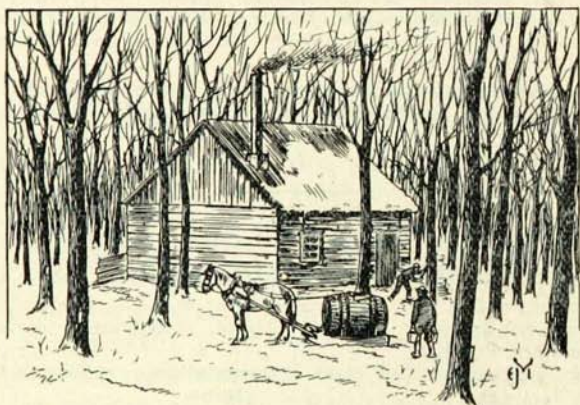
Granulation, réduction en grains.

1. A l'une des extrémités de la propriété de Jean Rivard se trouvait, dans un rayon peu étendu, un bosquet d'environ deux cents érables; il avait, dès le commencement, résolu d'y établir une sucrerie.

2. —Au lieu d'immoler sous les coups de la hache ces superbes **vétéran**s de la forêt, il valait mieux, disait Pierre, les faire prisonniers pour en tirer la plus forte rançon possible.

3. Nos défricheurs improvisèrent donc, au beau milieu du bosquet, une petite cabane temporaire, et,

après quelques jours employés à compléter leur assortiment de "goudrelles" ou "goudilles," "d'auges," "cas-seaux" et autres vases nécessaires, dont la plus grande partie avait été préparée durant les longues veillées de l'hiver, tous deux, un beau matin, par un temps clair et un soleil brillant, s'attaquèrent à leurs deux cents érables.



4. Jean Rivard, armé de sa hache, pratiquait une légère entaille dans l'écorce et l'aubier de l'arbre, à trois ou quatre pieds du sol, et Pierre, armé de sa gouge, fichait de suite au-dessous de l'entaille la petite goudrelle de bois, de manière à ce qu'elle put recevoir l'eau sucrée suintant de l'arbre et la laisser tomber goutte à goutte dans l'auge placée directement au-dessous.

5. Dès les premiers jours, la température étant favorable à l'écoulement de la sève, nos défricheurs purent

en recueillir assez pour faire une bonne "brassée" de sucre.

Ce fut un jour de réjouissance. La chaudière lavée fut suspendue à la **crémaillère**, sur un grand feu alimenté par des éclats de cèdre, puis remplie aux trois quarts de l'eau d'érable destinée à être transformée en sucre. Il ne s'agissait que d'entretenir le feu jusqu'à parfaite ébullition du liquide, d'ajouter de temps en temps, à la sève déjà bouillonnante, quelques gallons de sève nouvelle, de veiller enfin, avec une attention continue, aux progrès de l'opération: tâche facile et douce pour nos rudes travailleurs.

6. Ce fut d'abord Pierre Gagnon qui se chargea de ces soins, ayant à **initier** son jeune maître à tous les détails de l'intéressante industrie.

Aucune des **phases** de l'opération ne passa inaperçue. Au bout de quelques heures, Pierre Gagnon, allant plonger dans la chaudière une écuelle de bois, vint, avec sa gaieté ordinaire, la présenter à Jean Rivard, l'invitant à se faire une "trempette" en y émiettant du pain: invitation que celui-ci se garda bien de refuser.

7. Pendant que nos deux sucriers savouraient ainsi leur trempette, la chaudière continuait à bouillir, et l'eau s'épaississait à vue d'oeil. Bientôt Pierre Gagnon, y plongeant de nouveau sa "micouenne," la retira remplie d'un sirop doré, presque aussi épais que le miel.

8. Puis, vint le tour de la "tire." Notre homme, prenant un lit de neige, en couvrit la surface d'une couche de ce sirop devenu presque solide, et qui, en se refroidissant, forme la délicieuse sucrerie que les Canadiens ont baptisé du nom de "tire"; sucrerie d'un goût plus fin

et plus délicat que celle qui se fabrique avec le sirop de canne ordinaire.

9. La fabrication de la tire, qui s'accomplit au moyen de la manipulation de ce sirop refroidi, est presque invariablement une occasion de réjouissance.

On badine, on folâtre, on y chante, on y rit,
La gaîté fait sortir les bons mots de l'esprit.

Nos défricheurs sucriers durent se contenter pour cette première année d'un pique-nique à deux; mais il va sans dire que Pierre Gagnon fut à lui seul gai comme quatre.

10. Cependant la chaudière continuait à bouillir.

La sève qui, naguère, était au sein du bois,
Et de la densité, suivant les prompts lois,
En un sucre solide a changé sa substance.

Pierre Gagnon s'aperçut, aux **granulations** du sirop, que l'opération était à sa fin; et il annonça par un hurrah! qui retentit dans la forêt, que le sucre était cuit! La chaudière fut aussitôt enlevée du brasier et déposée sur des branches de sapin, où on la laissa refroidir lentement, tout en agitant et brassant le contenu au moyen d'une palette ou "mouvette" de bois; puis le sucre fut vidé dans des moules préparés d'avance.

On en fit sortir, quelques moments après, plusieurs beaux pains de sucre, d'un grain pur et clair.

GERIN LAJOIE.

Résumer la fabrication du sucre d'érable.

Trouver des dérivés de: **sucre, extrême, forêt, possible, jour, grand, temps, etc.**

LXIX.—LE SUCRÉ.

Butiner, faire récolte sur les fleurs.

Laminoir, machine pour réduire les métaux en feuilles.

Visqueux, gluant, collant.

Hydraulique, mis en action par l'eau.

1. Vous connaissez tous le sucre : c'est une des substances les plus répandues dans la nature. Sa saveur douce lui donne son caractère spécial.

Il y a plusieurs sortes de sucre : 1. le miel, qui est le sucre naturel produit par les abeilles ; 2. le sucre ordinaire, que l'on obtient de la canne à sucre, de la betterave, de l'érable et de diverses autres substances ; 3. le sucre de fécule ou **glucose**, qui est d'une saveur fraîche et moins sucrée que le précédent.

2. Le miel est le sucre **visqueux**, transparent, extrait des fleurs par les abeilles. Elles le déposent dans leurs cellules de cire après l'avoir élaboré dans leur estomac. La qualité du miel dépend de l'endroit où il est récolté et des plantes sur lesquelles ont **butiné** les abeilles. Les meilleurs miels sont fournis par les fleurs de sainfoin, de trèfle, de colza et des plantes aromatiques.

Il doit être clair, limpide et bien filant lorsqu'on vient de le récolter.

3. La canne à sucre est cultivée sur une grande échelle dans les Antilles, la Louisiane, le Mississipi, l'Alabama, etc. Le sucre est extrait de la canne en broyant les tiges, assez semblables à celles du maïs,

au moyen d'un moulin, sorte de **laminoir**. Le jus ou vesou est concentré par l'évaporation et devient la cassonade ou sucre brut.

4. Pour extraire le sucre des betteraves, on les réduit en pulpe au moyen de râpes mécaniques; puis cette pulpe est pressée par de puissantes presses **hydrauliques** et le jus est concentré dans des chaudières évaporatoires comme pour le sucre de canne.

5. Les sucres bruts soumis au raffinage sont fondus dans de vastes chaudières dans une certaine quantité d'eau. Afin d'éclaircir et de décolorer le sirop ainsi obtenu, on ajoute du noir animal réduit en poudre, c'est-à-dire du charbon d'os calciné en vase clos. Après quelque temps d'ébullition, on ajoute du sang battu dans de l'eau; on brasse vivement le mélange et, après l'avoir laissé reposer, on le verse dans de grands filtres en cuivre d'où il sort parfaitement blanc et limpide. Enfin ce sirop est de nouveau concentré au point voulu et versé dans les formes ou moules.

6. Complètement pur, le sucre est blanc, inodore et inaltérable à l'air. Il a une saveur douce et agréable; la pulvérisation ou le râpage modifie légèrement son goût.

QUESTIONNAIRE.—Nommez quelques espèces de sucre. Comment se fait le miel?—Qu'est-ce que la canne à sucre?—Comment en extrait-on le sucre?—Et de la betterave?—Comment raffiner le sucre?—Quelles sont ses qualités?

Donner la signification de: **limpide, concentrer, pulvériser, inodore, saveur, filtre, évaporer, pulpe, etc.**

LE JARDIN POTAGER.

S'harmoniser, s'accorder, se faire valoir.
Légume, plante potagère dont l'homme se nourrit.

Légumineuse, plante dont le fruit est une gousse, comme le haricot par exemple.

1. La sève, vrai suc nourricier de toute végétation, fait produire à la plante des fleurs et des fruits.

2. A la vue d'un riche parterre, nous sommes comme éblouis par l'éclat des brillantes couleurs qui s'y mêlent et **s'harmonisent** sans se confondre.

3. Un jardin potager frappe moins nos regards, mais nous laisse plus satisfaits. C'est là, en effet, que l'homme réunit, sur un terrain resserré, diverses cultures qui, chaque jour, peuvent concourir à son alimentation.

4. Ce sont d'abord les **légumes**, que nous mangeons verts pendant l'été et que, desséchés, nous conservons pour l'hiver. Ils constituent une nourriture saine, abondante, pouvant jusqu'à un certain point lutter de valeur avec la viande elle-même. Les haricots, les pois, qui appartiennent à la grande famille des **légumineuses**, sont trop connus pour qu'on vous en parle. Ils ont cet avantage qu'on peut les conserver longtemps, moyennant certaines précautions faciles à prendre.

5. Le jardin potager renferme aussi un grand nombre de racines que l'homme fait souvent figurer sur sa table, surtout en automne. Les carottes, les radis, les navets sont connus de tous les jardiniers. Le jardin potager nous donne encore l'asperge, l'ail, le poireau, la ciboule, la courge, le melon rafraîchissant et les tomates.

6. Faudra-t-il maintenant vous parler de tant de variétés de choux que nous cultivons? Faut-il vous nommer les concombres, l'oseille, le persil, les laitues et les chicorées? Non, sans doute, car vous les connaissez suffisamment.

7. Remercions Dieu d'avoir ainsi varié les mets de notre table et d'avoir si sagement distribué les productions du sol selon le besoin des saisons et la variété des climats.

QUESTIONNAIRE.—Qu'entend-on par jardin potager?—Donnez le nom des légumes que vous connaissez?—Pourriez-vous nommer quelques racines alimentaires?—Que savez-vous sur les salades, l'oignon, l'ail et l'asperge?—Quels doivent être nos sentiments envers Dieu qui nous donne tant de variétés de produits?

Donner l'orthographe des mots: terrain, légumineuse, radis, poireau, persil, chicorée et épinard.

Donner le contraire de: riche, moins, satisfait, sain, abondant.



DEUXIÈME PARTIE

LXX.—LE CANADA ET LE SACRE-COEUR.

(1700-1900)

1. "Vierges de la prière," (1) ornez votre chapelle.
Québec, réjouis-toi : mil neuf cent te rappelle
Que, deux siècles passés, ton amour en ce lieu
Fit son premier hommage au Coeur de l'Homme-
[Dieu.
2. Tous, près de leur pasteur, fidèle, vierge ou prêtre,
Acclamaient en commun la tendresse du Maître,
Et pour un monde ingrat, pour un monde égaré,
Mêlaient au "Te Deum" l'humble "Miserere."
3. Le coeur plein d'une foi que l'espérance avive,
Ils répétaient : "O Christ, que votre règne arrive !
Que les peuples, soumis à votre autorité,
Renaissent dans la paix et dans la charité !
4. "Régnez au doux pays de la Nouvelle-France,
En vous seul est sa force, en vous son espérance,
A votre Coeur aimant il confie, ô Seigneur,
Ses besoins, ses désirs, ses destins, son bonheur."
5. Et Jésus entendit tes ardentes prières,
O jeune nation qui, parmi les premières,
Offris à son amour un culte officiel,
Et des voix, ce jour-là, chantèrent dans le ciel :

(1) Les Ursulines.



6. "Gloire à toi! terre canadienne.
Peuple à l'âme ardente et chrétienne,
Du Christ tu proclames les droits,
Pour étendard tu prends sa croix,
De ton coeur tu lui fais un trône,
Et ses vertus sont ta couronne;
Va désormais, va ton chemin,
Le Très-Haut te garde en sa main.
Qu'au passé l'avenir réponde!

Sois toujours, autre peuple franc,
Le porte-Christ au Nouveau-Monde,
Et Lui te fera libre et grand.

7. "Des dons de sa munificence
Tu fus comblé dès ta naissance;
En retour, chevalier de Dieu,
Que ton coeur répande le feu
Qu'apporta le Christ à la terre;
Que dans la forêt solitaire,
Aux bords de ton fleuve géant,
Que de l'un à l'autre océan,
Ta voix propage l'Évangile;
A d'autres les biens d'ici-bas,
Grandeur d'un jour, gloire fragile;
A toi le Christ, Il ne meurt pas!"
8. Deux siècles ont passé depuis ce jour de gloire,
Siècles de durs combats, mais siècles de victoire!
Aussi les dignes fils des croyants d'autrefois
D'un autre ^{de nos jours} Saint-Vallier ont entendu la voix;
Ils viennent à leur tour, et dans l'antique enceinte,
Renouer avec Dieu leur alliance sainte.
9. Ils proclament, ô Christ, tes bienfaits infinis:
Ta main les a guidés, ton Coeur les a bénis;
Quand après l'odieuse et sanglante hécatombe,
Le vainqueur triomphant voulait sceller leur tombe,
Ton amour qui veillait prit pitié de leur sort.
"Non, non, disait ton Coeur, non, non, tu n'es
[point mort,
O peuple, lève-toi! Fils de ma fille aînée,
Et comme elle immortel, marche à ta destinée."
10. Depuis lors sur ses pas tu sèmes les bienfaits,

De ta force il ressent les merveilleux effets ;
 Aussi te jure-t-il que sous ta douce égide,
 Ton Coeur pour labarum, ton Église pour guide,
 Tel il fut autrefois, tel il sera toujours,
 Et sa foi te reedit le cri des anciens jours :
 "O Christ, ami divin, notre unique espérance,
 Règne en ton doux pays de la Nouvelle-France!"

L. DAVROUT, S. J.

LXXI.—LES ARBRES. — LA SEVE.

Botaniste, celui qui s'occupe
 de l'étude des plantes.
If, arbre toujours vert.

Gaz, corps à l'état de fluide,
 comme l'air.

1. L'étude des plantes peut occuper la vie entière d'un homme laborieux et intelligent et lui procurer des plaisirs toujours nouveaux.

2. Les plantes ont une vie, comme les animaux. Certains végétaux se flétrissent et sèchent après quelques jours d'existence ; d'autres, après de longs siècles, sont encore de majestueux vieillards pleins de sève et de vigueur. La durée du chêne, par exemple, peut être de six cents ans et plus. D'après les calculs des **botanistes**, certains arbres que nourrit encore le sol sont bien plus âgés. Un noyer énorme, qui croît en Crimée, a une existence, dit-on, de deux milliers d'années.—En Écosse, en 1660, un if qui mesurait 60 pieds de circonférence avait une origine encore plus reculée.

3. Les végétaux sont nourris par la sève, comme l'homme l'est par le sang. On donne le nom de sève au liquide absorbé par les racines et qui parcourt les tissus de la plante pendant la végétation. Les extrémités des petites racines puisent dans la terre les suc du sol.

4. Tout en se modifiant dans leur cours, ces suc font ascension dans la tige jusqu'à ce qu'ils parviennent aux feuilles. Arrivés là, au contact de l'air ils éprouvent de profondes modifications qui les rendent propres à la nutrition du végétal.

5. La sève qui, jusque-là, s'élevait de la racine vers les feuilles, descend des feuilles vers les racines, en formant une nouvelle couche et en fortifiant les divers tissus de la plante.

6. Il ne faudrait pas croire cependant que la terre seule fournisse aux végétaux les éléments dont ils ont besoin pour se développer. Par leur feuillage vigoureux, les arbres et les plantes puisent dans l'air un gaz appelé acide carbonique. Ce gaz leur donne le charbon qui entre dans la composition du bois, des feuilles et des fruits.

7. A l'exception de quelques végétaux peu importants, qui se développent dans l'obscurité, il faut aux plantes la lumière du soleil. Sans elle, le gaz carbonique ne peut être fixé dans la plante, qui languit, s'allonge et finit par périr. C'est pour cela qu'en été, lorsque nous voulons faire blanchir nos chicorées ou nos laitues, nous les lions, afin de les priver de lumière. Il faut aussi reconnaître que la chaleur joue le plus grand rôle dans le développement des plantes. C'est

sous son action que la sève montante acquiert un mouvement rapide et que, par suite, la sève descendante est plus riche et plus active.

QUESTIONNAIRE.—Combien de temps vivent les végétaux?—De quelle substance se nourrissent-ils?—Parlez de la sève et de son ascension à travers les végétaux?—Les arbres et les plantes ne prennent-ils pas une partie de leur nourriture dans l'atmosphère?—Quel rôle jouent la chaleur et la lumière dans la croissance des végétaux?—Comment fait-on blanchir les chicorées et les laitues?

Trouver quelques dérivés des mots: **plante, jour, origine, feuille, arbre, lumière, chaleur, riche et actif.**

LXXII.—LES FRUITS.

Type, modèle, ensemble de traits qui caractérisent.

Précoce, qui vient de bonne heure.

Duvet, sorte de coton sur les fruits, plume légère.

Velouté, qui ressemble au velours.

1. La rose sauvage est le **type** de la belle famille des rosacées, à laquelle se rattachent presque tous les arbres de nos vergers et de nos jardins. Parmi ces arbres, les uns ont des fruits à noyau, comme le cerisier, l'abricotier, le prunier et le pêcher; les autres, tels que le poirier, le pommier, donnent des fruits renfermant un nombre plus ou moins grand de pépins.

2. Dès que le printemps apparaît, tous ces arbres embellissent la campagne. Le pêcher étale le premier ses fleurs rouges; le cerisier et le poirier se couvrent d'un blanc éclatant, tandis que le pommier se charge de mille fleurs nuancées. Lorsque les chaleurs de juin

et de juillet sont arrivées, le cerisier nous donne ses fruits **précoces** qui sont pour l'homme un rafraîchissement sain et agréable.

3. On peut conserver la cerise dans l'eau-de-vie ou sous forme de confiture ; de plus, elle sert de base à la composition de certaines liqueurs assez appréciées dans le commerce.

4. Le poirier, qui s'accommode de presque tous les climats présente plus de mille variétés de fruits, pouvant se succéder sur nos tables, depuis le mois de juillet jusqu'au mois d'avril. C'est avec la poire qu'on fait le poiré ; cette boisson se rapproche beaucoup du cidre.

5. La poire, qui est de tous les fruits à pépins le plus estimé et le plus savoureux, admet une foule de préparations. On la mange crue ; on la mange cuite au four, en compote, en confiture, etc. Elle fournit un mets peu coûteux et agréable, particulièrement goûté des habitants de la campagne.

6. A côté de la poire il faut placer la pomme, qui ne présente pas moins d'intérêt. Les variétés en sont extrêmement nombreuses. Les duchesses, les reinettes du Canada, les fameuses, et les reinettes d'Angleterre sont les plus estimées parmi les mille deux cents espèces de pommes connues.

7. Dans le nord de la France et des États-Unis, on cultive le pommier en grand afin d'obtenir le cidre, qui peut remplacer le vin et la bière.

8. La pomme bien mûre est un fruit sain, auquel l'économie domestique fait subir de nombreuses transformations.

Les gelées, les confitures, le raisiné, les marmelades, les compotes, les pâtes, peuvent être fournies par les pommes, qu'on fait encore sécher au four pour les conserver très longtemps.

10. La prune peut être servie sur toutes les tables. Elle se conserve à l'état de pruneaux et de confiture, pour les besoins de l'hiver.

11. La pêche, avec ses belles couleurs et son **duvet velouté**, charme les yeux. Sa chair ferme et succulente se fait rechercher. On ne cueille pas ce fruit en quantité comme les poires et les pommes.

12. L'abricot se rapproche de la pêche, sans être aussi sain ni aussi estimé.

13. Quand les fruits charnus nous manquent, nous avons encore les amandes et les noix.

QUESTIONNAIRE.—Connaissez-vous quelques arbres de la famille des rosacées?—Quels fruits nous donnent-ils?—Avec quoi fait-on le cidre, le poiré, les confitures?—Comment obtient-on les pruneaux?—Dites quelque chose de la pêche, de l'abricot.—Pendant l'hiver, quels sont les fruits secs que nous avons à notre disposition?

Trouver quelques synonymes des mots: **accommoder, agréable, nombreux, transformation, valeur.**

LXXIII.—L'OISEAU CAPTIF.

1. Enfant, vous avez pris un oiseau dans un champ,
Et vous voilà joyeux, et vous criez victoire!
Et le pauvre petit, dans sa cage noire,
Se plaint, et vous prenez sa plainte pour un chant.
2. Et vous le regardez ainsi, depuis une heure,

- Meurtrir son petit bec dans son étroit cachot,
Courir aux quatre coins, voler de bas en haut,
Avec le cri plaintif de toute âme qui pleure.
3. Et pourtant vous semez sa cage de muguets
Et de toutes les fleurs, ses anciennes compagnes ;
Mais cela ne vaut pas l'air des vastes campagnes,
Et les chansons du soir dans le fond des bosquets.
4. Vous ne savez donc pas, enfant, quel saint mystère
En becquetant partout remplit l'oiseau pieux ?
Les petits sont dans l'arbre au fond du nid joyeux ;
Pour vous, c'est un oiseau ; mais, pour eux, c'est
[un père.
5. C'est un père aussi bon que votre père, enfant,
Instruisant ses petits à voler dans l'espace,
A louer le Seigneur pour chaque jour qui passe,
Et leur donnant toujours ses conseils dans un chant.
6. Il descend le matin du nid de mousse frêle
Pour prendre un peu de blé qu'il reporte là-haut,
Pour les faire grandir, puis afin que bientôt
Leur cri devienne un chant et leur duvet une aile.
7. Mais, ne recevant pas ce qu'il doit lui porter,
La mère reste au nid, inquiète et fidèle ;
Et, malgré son amour et l'abri de son aile,
Tous ses petits mourront sans avoir pu chanter.
8. Ecoutez donc l'oiseau, respirez donc la rose,
Sans le prendre à la plaine, à l'air pur, au ciel bleu ;
Car toujours notre main à ce que créa Dieu,
Même en le caressant, enlève quelque chose.

(A. D...)

PENSÉE.—Aimeriez-vous, enfant, qu'on vous enlevât votre mère ?

LXXIV.—AMIS DU CULTIVATEUR.

Imprévoyance, défaut de ne point songer à l'avenir.
 Emérite, qui mérite beaucoup.

Nomenclature, liste de noms.
 Aquatique, qui se rapporte à l'eau, qui vit dans l'eau.



1. Il semble que contre tous ses ennemis le cultivateur doit avoir bien de la peine à lutter, direz-vous. S'il était seul, assurément la tâche serait trop lourde et il succomberait dans sa lutte.

2. Mais le bon Dieu dans sa bonté n'a pas voulu nous laisser désarmés en présence d'ennemis si nombreux et la plupart du temps insaisissables. Dans son amour pour l'homme, il a placé à nos côtés d'habiles et actifs auxiliaires. Ces animaux bienfaisants sont nombreux; ils seraient même en plus grand nombre que les ennemis du cultivateur, si, dans son aveugle **imprévoyance**, l'homme ne détruisait pas ces aides, ces amis.

3. Ces protecteurs de nos récoltes sont d'abord certains oiseaux. Ainsi la buse mange en un an 500 rats, souris, mulots et taupes. Le hibou a plus d'appétit encore que la buse et, en outre, détruit les insectes nocturnes et crépusculaires. Les pics nettoient nos arbres des insectes qui s'attachent à leur perte. Le coucou

se nourrit des chenilles velues que les autres oiseaux ne peuvent manger. Le merle purge nos jardins des colimaçons et des limaces, et dans le cours d'une année avale par milliers les insectes nuisibles. L'étourneau rend à nos champs les mêmes services que le merle dans nos potagers. Le rossignol s'attaque aux larves des fourmis. La fauvette chasse dans l'air les mouches, les scarabées et les moucherons. La nourriture exclusive des hirondelles consiste en insectes ailés qu'elles happent en volant. C'est par centaines qu'il faut compter les chenilles que chaque jour la mésange sert à sa jeune famille. On a calculé qu'un rouge-gorge bleu prend 600 mouches en une heure. Le moucherolle ou "tri-tri" attaque au vol les mouches et autres insectes.

4. Rien que par ce faible aperçu, vous voyez quels services nous rendent les oiseaux, et cependant combien d'enfants et même de grandes personnes s'attaquent à ces amis du cultivateur, détruisent leurs nids et se font un plaisir de les tuer.

5. Les oiseaux ne sont pas les seuls auxiliaires de l'homme des champs. Les poissons sont utiles à l'agriculture, car ils se nourrissent de larves **aquatiques**, de vers et d'une foule d'insectes.

6. Parmi les insectes il en est qui sont carnassiers, c'est-à-dire qui ne se nourrissent que d'autres insectes; les cicindèles détruisent les pucerons; la libellule ou demoiselle et le fourmi-lion sont aussi des chasseurs **émérites** d'insectes; les araignées et les faucheurs sont aussi des auxiliaires par les services qu'ils rendent. Ajoutons à cette longue **nomenclature**, la bête puante

ou moufette, qui fait sa nourriture d'insectes et de larves.

QUESTIONNAIRE.—Quels auxiliaires le bon Dieu a-t-il donnés à l'agriculteur?—Comment certains oiseaux rendent-ils des services à nos récoltes?—De quoi se nourrissent les pics?—les hirondelles?—les merles?—Pourquoi faut-il protéger les oiseaux?—Que pensez-vous de ceux qui détruisent les nids d'oiseaux?—Que voyez-vous sur la gravure?

LXXV.—LES NIDS DES OISEAUX.

Cavale, jument.
Filandière, fileuse.

Métamorphose, changement.
Nourrisson, un petit.

1. Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut les contempler sans être attendri de cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant.

2. Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnet des bâtiments aux fenêtres d'une église; d'autres cherchent un crin à une **cavale**, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre; il y a des **filandières** qui recueillent la soie sur un chardon.

3. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid. Chaque nid voit des **métamorphoses** charmantes: un oeuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson apprend à se soulever sur sa couche.

Bientôt il va jusqu'à se pencher sur son berceau, d'où il jette un premier coup d'oeil sur la nature; effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle; mais rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance sur sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoiyante des pins et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel.



4. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau; là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta ses plaisirs, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

CHATEAUBRIAND.

Résumer ce morceau.

LXXVI.—ENNEMIS DU CULTIVATEUR.

Procédé, manière de faire, d'agir; méthode à suivre.

Apathie, manque d'énergie, nonchalance.

Dérision, moquerie méprisante.

Manie, habitude bizarre.

Carnassier, qui se nourrit de chair crue.

Rongeurs, animaux comme le rat, l'écureuil, le castor, munis d'incisives pour ronger.

1. Le plus redoutable des adversaires du cultivateur; c'est la routine. La routine en agriculture est la **manie** de cultiver toujours de la même manière, sans vouloir s'instruire, sans se rendre compte des nouveaux **procédés** sous le prétexte que l'on ne peut rien apprendre de nouveau en fait de culture.

2. La routine est fille de l'orgueil et de l'ignorance, mère de la sottise, de la paresse et de la ruine. Chacun se plaint de son empire, beaucoup gémissent sous ses méfaits, un plus grand nombre encore travaillent sans s'en douter à éterniser le règne de cette ennemie.

3. Tout le monde connaît les lamentables résultats de la routine; néanmoins on continue à cultiver comme on a fait, sous prétexte qu'on a vu faire ainsi, et de cette manière on se ruine.

4. On se dit que pour labourer, faucher ou moissonner il n'est pas nécessaire de savoir lire. Erreur bien grave et qui a fait bien du mal; plus on sait, mieux on fait.

5. De nos jours on s'occupe d'agriculture, et disons en passant qu'il se fait en ce moment de louables efforts pour détruire la routine dans nos campagnes.

6. Il est des hommes qui n'ont pas craint de se séparer du grand nombre, qui ont cultivé d'après les règles de la science agricole. Qu'est-il arrivé? On a ri d'eux d'abord; mais quand sont arrivées les récoltes on s'est aperçu qu'ils n'avaient pas tout à fait tort. Petit à petit quelques-uns les ont imités, et aujourd'hui, si l'on rencontre beaucoup de routiniers encore, du moins ceux qui cultivent avec intelligence ne sont plus tournés en **dérision**.

7. A la science pratique, il faut donc joindre la science des règles de l'agriculture; celle-ci ne s'acquiert que dans les livres, les journaux qui traitent de culture.

8. Ce n'est point assez de savoir lire, il faut encore, comprendre ce qu'on lit; essayer, sur sa propre terre, les procédés qui sont suggérés; voir si le terrain, le climat, l'exposition de sa terre se prêtent à la manière de cultiver que l'on recommande dans l'ouvrage que l'on étudie.

9. Tout cela demande de l'instruction, un développement d'intelligence que seule l'étude donne facilement.

10. Travaillez donc, mes enfants, quand vous êtes à l'école, développez toutes les facultés que le bon Dieu a mises en vous, ne croyez jamais en savoir assez et, si plus tard vous êtes agriculteurs, croyez bien que la science que vous aurez acquise vous sera d'un grand secours et que vous sentirez le besoin de l'accroître encore si vous voulez échapper à cette plaie funeste que l'on appelle la routine.

11. Certains animaux aussi sont pour le cultivateur

des adversaires redoutables, et d'autant plus à craindre qu'ils sont plus petits.

12. Les principaux sont : 1. les **carnassiers** : le renard, la loutre, le vison, le putois, la martre ; 2. les **rongeurs** : les rats, les souris, les mulots et les écureuils ; 3. les **oiseaux** : le corbeau, la corneille, le milan et toute la famille des oiseaux de proie ; 4. enfin certains insectes, tels que le hanneton, le charançon, la mouche à corne, le puceron, la chenille, etc.

QUESTIONNAIRE.—Qu'est-ce que la routine?—D'où vient-elle?—Quel est le principal remède à la routine?—Pourquoi l'agriculteur doit-il être instruit?—Que veut dire carnassier?—rongeur?

LXXVII.—CONSEILS AU CULTIVATEUR.

Assolement, succession de cultures.
Jachère, terre non labourée.

Enerver, ôter la force.
Inconsidéré, imprudent, irréfléchi.

1. Obtenir de la terre le plus possible en augmentant sans cesse sa fertilité, voilà le dernier degré de perfection de l'agriculture. Tu y parviendras avec le temps, en suivant un bon système d'**assolement** et en substituant aux **jachères** la culture des prairies artificielles, ce qui te permettra d'augmenter le nombre de tes bestiaux.

2. Traite tes bêtes avec la plus grande douceur, te souvenant que ce sont des êtres sensibles ; épargne-leur les souffrances et visite-les souvent. Souviens-toi que ce sont des auxiliaires que Dieu t'a donnés dans

sa bonté ; les maltraiter serait étrangement méconnaître ses bienfaits. Entretiens sur eux et auprès d'eux la propreté qui maintient la santé. Ne les soumetts pas à des travaux excessifs, qui finiraient par les **énerv**er et les rendre infirmes.

3. Ne dépouille pas tes coteaux et tes collines des bois qui les couronnent. Tu y recueillerais péniblement quelques chétives récoltes, qui te dédommageraient à peine de tes frais d'exploitation. Bientôt après, cette terre, **inconsidérément** remuée, deviendrait la proie des orages et serait entraînée par l'eau des pluies. Ces défrichements inconsidérés altèrent en outre la température, rendent les saisons inégales et les vents éminemment violents.

4. Si tu as une terre tant soit peu marécageuse, égoutte-la soigneusement par de bons fossés. Tu pourras ainsi quelquefois semer un mois plus tôt, et tu ne seras pas exposé à perdre ta récolte. Bien égoutter ton sol est une des entreprises les plus profitables que tu puisses faire. Cette opération est quelquefois même si essentielle, qu'il vaudrait autant ne pas semer que de ne pas égoutter convenablement le terrain sur lequel on répand la semence.

5. Les meilleurs labours sont ceux que tu pratiqueras aussitôt après la récolte ; ils fertilisent et équivalent au fumier qu'ils économisent. Ce qui les rend si précieux, c'est qu'ils enfouissent les restes des tiges de la récolte et l'herbe dont la terre est alors couverte. Mais il faut que ce labour se fasse sur une terre qui ne soit ni trop sèche ni trop humide.

6. Epierre ton champ avec soin, c'est-à-dire, ôtes-en

toutes les pierres qui peuvent nuire à la charrue. Quant aux autres, tu aurais tort de les enlever, surtout si la terre est de nature argileuse, vu que les pierres ont pour effet de chauffer et de diviser ce sol naturellement froid et compact.

7. Tu ne jouirais qu'imparfaitement des délices de la campagne, et ta table ne pourrait être que bien pauvrement pourvue, si tu n'avais près de ta demeure un vaste jardin potager contenant fèves, lentilles, pois, patates, carottes, navets, salsifis, panais, raves, choux, concombres, melons, etc.

8. A étendue égale, un jardin rapporte trois ou quatre fois plus qu'un champ; mais il faut pour cela qu'il soit parfaitement cultivé et parfaitement entretenu. Le jardin potager doit être visité tous les jours, parce que tous les jours il y a quelque chose à faire: fumer, bêcher, semer, sarcler, arroser, etc.

(L'AGRICULTEUR.)

QUESTIONNAIRE.—Qu'est-ce tutoyer?—Quelle forme ont la plupart des phrases de cette leçon?

Résumer ces conseils par écrit.

LXXVIII.—OU MENE LE VOL!

S'associer, faire société, fré- | **Garnement**, vaurien, canaille.
quenter. |

I. J'ai connu autrefois un petit garçon qui s'appelait Urbain. Il était élevé par une grand'mère qui

l'aimait beaucoup, mais qui était d'un caractère si faible qu'elle ne pouvait se décider à le gronder.

2. Dès l'âge de sept ans, Urbain se glissait dans les jardins voisins et dérobaît des fruits, qu'il mangeait en cachette.



3. Lorsque sa grand'mère l'apprit, elle en éprouva beaucoup de peine et lui fit quelques reproches, mais ce fut tout; elle espérait qu'il se corrigerait avec l'âge.

Elle se trompait: ce funeste penchant ne fit que s'accroître.

4. Quand Urbain devint homme fait, il s'associa avec d'autres méchants garnements du pays pour piller les fermes des environs et y voler des oeufs, des

poules et des lapins, qu'ils allaient vendre sur les marchés voisins.

Un jour, Urbain fut pris avec toute la bande; on le conduisit devant les magistrats qui le condamnèrent à la prison.

5. Sa pauvre femme mourut de chagrin en voyant partir son mari qu'elle aimait et qui était devenu voleur de profession...

Ne vous plaignez donc pas de vos parents, mes enfants, lorsqu'ils vous punissent. Dites, au contraire, que c'est par tendresse pour vous qu'ils le font.

6. Il y a des enfants qui s'imaginent qu'ils ne volent pas quand ils dérobent des objets de peu de valeur.

Ils se trompent.

Du moment qu'on prend ce qui appartient à autrui, l'on vole.

Le garçon qui, en passant dans les champs, cueille des fruits à un arbre, pour s'en régaler, ou même ramasse ceux qui sont à terre, vole.

7. La petite fille qui, en allant faire une commission pour sa maman chez la fruitière ou chez l'épicier, dérobe quelques cerises ou un morceau de sucre, vole.

L'écolier qui s'empare de la plume ou du crayon de son camarade, vole.

Et un peu plus tôt ou un peu plus tard il est destiné à finir comme Urbain.

(E. DUPUIS.)

QUESTIONNAIRE.—Comment Urbain avait-il été élevé?—Quelle mauvaise habitude prit-il?—Qu'espérait la grand'mère?—Urbain se corrigea-t-il?—Que lui arriva-t-il?—et à sa femme?—Quand vole-t-on?

Faire des propositions avec: vol, âge, apprendre, tromper, méchant, etc.

LXXIX.—LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE.

- “Guillot, disait un jour Lucas
 D'une voix triste et lamentable,
 Ne vois-tu pas venir là-bas
 Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
 5. Du plus grand des malheurs.—Pourquoi? répond
 [Guillot.—
 Pourquoi? regarde donc. Ou je ne suis qu'un sot,
 Ou ce nuage est de la grêle
 Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment;
 Toute la récolte nouvelle
 10. Sera détruite en un moment.
 Il ne restera rien; le village en ruine
 Dans trois mois aura la famine,
 Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.—
 La peste? dit Guillot: doucement, calmez-vous,
 15. Je ne vois point cela, compère.
 Et s'il faut vous parler selon mon sentiment,
 C'est que je vois tout le contraire;
 Car ce nuage assurément
 Ne porte point de grêle, il porte de la pluie;
 20. La terre est sèche dès longtemps,
 Il va bien arroser nos champs;
 Toute notre récolte en doit être embellie.
 Nous aurons le double de foin,
 Moitié plus de froment; de raisins abondance;
 25. Nous serons tous dans l'opulence,
 Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.—
 C'est bien voir que cela! dit Lucas en colère.—
 Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.—

Oh ! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot.

30. Attendons la fin de l'affaire :

Rira bien qui rira le dernier.—Dieu merci,

Ce n'est pas moi qui pleure ici."

Ils s'échauffaient tous deux ; déjà dans leur furie

Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent

35. Emporta loin de là le nuage effrayant ;

Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

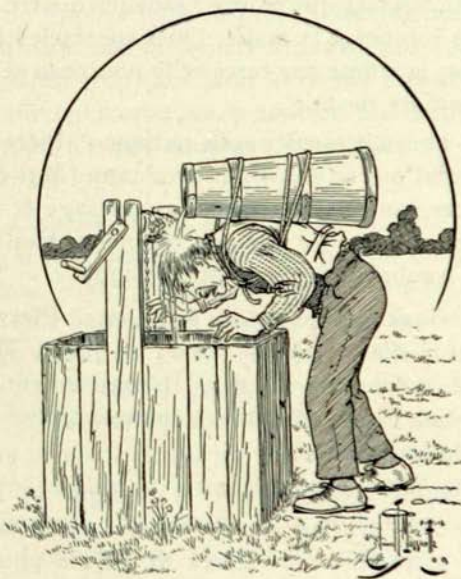
PENSEE.—L'opiniâtreté dans son opinion est une marque de sottise.

LXXX.—PIERRE LA BARBE GRISE

1. Pierre la Barbe Grise, était raide, impérieux, colère, et n'avait guère plus de patience qu'un chien à qui on arrache un os ou qu'un chat qu'on étrangle. Il eût été insupportable si le ciel, dans sa miséricorde, ne lui eût pas donné une femme digne de lui. Elle était volontaire, taquine, hargneuse, acariâtre, toujours prête à se taire quand son mari ne disait rien, et à crier quand il ouvrait la bouche. C'était un grand bonheur pour la Barbe Grise que de posséder un tel trésor. Sans sa femme, aurait-il jamais su que la patience n'est pas le mérite des sots et que la douceur est la première des vertus ?

2. Un jour de fenaison comme il rentrait chez lui après un rude travail de quinze heures, plus furieux que de coutume, demandant sa soupe qui n'était pas prête, jurant, écumant et maudissant les femmes et leur paresse : Bon Dieu ! Pierre, vous en parlez à votre

aise, lui dit sa femme; voulez-vous changer de rôle? Demain, je fanerai pour vous, vous ferez le ménage à ma place. Nous verrons qui des deux aura le plus de peine et s'en tirera le mieux.—Marché fait, s'écria Pierre; il faut qu'une fois pour toutes, vous sachiez par expérience ce que souffre un pauvre mari; cela vous apprendra le respect; c'est une leçon dont vous avez besoin.



3. Le lendemain, au point du jour, la femme partit, rateau sur l'épaule, la faucille au côté, heureuse de voir le soleil, et chantant à plein gosier comme l'alouette. Qui fut un peu surpris de se trouver seul au logis, ce fut Pierre la Barbe Grise; mais il n'en voulait pas

avoir le démenti. Aussi se mit-il à battre le beurre comme s'il n'avait pas fait autre chose de sa vie. On s'étouffe aisément quand on fait un métier nouveau. Pierre avait le gosier sec, il descendit à la cave pour tirer du vin du tonneau. Il venait d'enfoncer la bonde et allait y mettre le robinet quand il entendit un grognement au-dessus de sa tête ; c'était le porc qui ravageait la cuisine. Mon beurre est perdu ! s'écria la Barbe Grise. Et le voilà qui monte l'escalier quatre à quatre, tenant le robinet à la main. Quel spectacle ! la baratte renversée, la crème par terre et le pourceau se vautrant dans des flots de lait.

4. Un plus sage eût perdu patience. Pierre se jette sur l'animal qui se sauve en grognant. Mal en prit au voleur, car son maître le saisit au passage et lui donna droit sur la tempe un coup de robinet si bien appliqué, qu'il en tomba raide mort sur le coup.

En retirant l'arme toute sanglante, Pierre songea qu'il n'avait pas fermé la bonde et que le vin coulait toujours ; il courut à la cave. Heureusement le vin ne coulait plus. Il est vrai qu'il n'en restait plus une goutte dans le tonneau.

5. Il fallait recommencer la besogne et battre du beurre si l'on voulait dîner. Pierre retourna à la laiterie ; il y avait encore assez de crème pour réparer l'accident du matin. Le voilà donc qui bat et bat de plus belle ; tout en battant il songea, mais un peu tard, que la vache était encore à l'étable et qu'on ne lui avait donné ni à boire ni à manger, quoique le soleil fût déjà haut sur l'horizon. Aussitôt le voilà qui veut courir à l'écurie, mais l'expérience l'avait rendu sage.—J'ai là,

pensait-il, mon petit enfant qui se roule par terre ; si je laisse la baratte, le petit gourmand la renversera ; un malheur est bientôt arrivé. Sur quoi il mit la baratte sur son dos et alla tirer de l'eau pour abreuver la vache.

6. Le puits était profond, les seaux n'enfonçaient pas ; Pierre, qui s'impatientait, se penche sur la corde pour en finir. Paf, voilà le lait qui lui coule sur la tête avant de tomber dans le puits.—Décidément, dit Pierre, je n'aurai pas de beurre aujourd'hui : songeons à la vache, il est trop tard pour la mener aux champs, mais il y a sur le chaume de la maison une belle récolte de foin qu'on n'a pas coupée. Notre bête ne perdra rien à rester au logis.

7. La vache sortie de l'étable, la faire monter sur le toit n'était pas malaisé ; la maison construite dans un creux, était presque au niveau du sol ; une large planche fit l'affaire, et voilà la vache installée commodément dans son pâturage aérien. Pierre ne pouvait rester sur le toit à garder sa bête ; il fallait faire la soupe et la porter aux faucheuses ; mais c'était un homme prudent et qui ne voulait pas exposer sa vache à se rompre les os, aussi lui attachait-il une corde autour du cou ; cette corde il la fit descendre avec soin par la cheminée de la cuisine : cela fait, il rentra au logis, et s'attachant la corde autour de la jambe :— De cette façon, pensait-il, je suis bien sûr que l'animal se tiendra tranquille et que rien ne lui arrivera de fâcheux. Il remplit alors la marmite, y mit un bon morceau de lard, des légumes et de l'eau, la plaça sur des fagots, battit le briquet et souffla le feu, quand

tout à coup, patatras, voici la vache qui glisse du toit et qui tire mon homme en haut de la cheminée la tête en bas, les pieds en l'air. Où serait-il allé? on n'en sait rien, si son heureuse chance n'eût voulu qu'une grosse barre de fer l'arrêtât au passage. Et les voilà qui pendent tous les deux entre ciel et terre et poussent des cris affreux.

8. Par bonheur la ménagère n'était pas plus patiente que son mari. Quand elle eût attendu trois secondes pour voir si on lui apportait la soupe voulue, elle courut à la maison comme si elle allait y mettre le feu. A la vue de la vache pendue, elle tira sa faucille et coupa la corde. Ce fut une grande joie pour la pauvre bête qui se retrouva sur le seul plancher qu'elle aime. Ce ne fut pas un hasard moins fortuné pour Pierre qui n'avait pas l'habitude de regarder le ciel les pieds en l'air. Il tomba droit dans la marmite la tête la première. Mais il était dit que tout lui réussirait ce jour-là; le feu n'avait pas pris, l'eau était froide la marmite hors d'aplomb, si bien que la Barbe Grise sortit à son honneur de cette épreuve difficile, sans autre accident que le front éraillé, le nez écorché, et les deux joues déchirées.

9. Grâce à Dieu il n'y eut de cassé que le pot-au-feu. Quand la ménagère entra dans la cuisine et qu'elle vit son mari tout penaud et tout sanglant:—Eh bien! cria-t-elle en mettant ses deux poings sur les hanches; qui donc a toujours raison au logis? J'ai fauché, j'ai fané, me voilà comme hier, et vous, monsieur le cuisinier, monsieur le berger, monsieur le père de famille, où est le beurre, où est le porc, où est la vache, où est notre dîner? Si notre enfant n'est pas mort, certes ce

n'est pas à vous qu'on le doit. Pauvre petit! si tu n'avais pas ta mère! Sur quoi elle se mit à pleurer et à sangloter; elle en avait besoin. La sensibilité, n'est-ce pas le triomphe de la femme et les larmes ne sont-elles pas le triomphe de la sensibilité? Pierre reçut l'orage en silence, et fit bien, la résignation convient aux grands coeurs. Mais à quelques jours de là, les voisins s'aperçurent qu'il avait changé la devise de sa maison.

10. Au lieu de deux mains jointes qui portaient un coeur entouré d'un ruban bleu et surmonté d'une flamme éternelle, il avait peint sur le fronton une ruche toute environnée d'abeilles, avec l'inscription suivante gravée en rond:

Les abeilles piquent fort,
Les méchantes langues plus encor.

Ce fut toute sa vengeance pour ce jour-là, mais le diable n'y perdit rien.

EDOUARD LABOULAYE.

LXXXI.—CE QUE COÛTE UN VÊTEMENT.

<p>Carder, peigner la laine, le crin. Prosperer, pousser abondamment.</p>	<p>Délié, long et fin. Dévider, mettre en peloton, en écheveau.</p>
---	---

1. Sans vous en douter, mes amis, une foule de personnes travaillent pour vous vêtir. Que de temps, que de fatigues pour vous procurer une simple petite chemise!

2. Regardez l'habit de votre frère : c'est du drap. On fait cette étoffe avec de la laine qu'on a enlevée au dos des moutons. Cette laine est d'abord lavée, puis **cardée**, filée et tissée.

3. Au temps passé, on ne filait qu'au rouet. Maintenant l'on ne file plus guère qu'à la machine.

Et votre robe, petite fille, avec quoi est-elle faite? Avec de l'indienne, n'est-il pas vrai?

4. Mais qu'est-ce que l'indienne? N'est-ce pas une étoffe de coton? Eh bien! le coton est le produit d'un bel arbrisseau qui **prospère** dans les pays très chauds et qu'on appelle cotonnier.

5. Ce sont des hommes tout noirs, les nègres, qui, en général, cultivent le cotonnier. Quand les graines de cet arbrisseau sont mûres, leur enveloppe s'ouvre et il s'en échappe un duvet très fin qui ressemble à des flocons de neige.

6. Les nègres recueillent ce duvet qui est le coton. D'autres hommes l'apportent à la filature sur des voitures et des chemins de fer. Des ouvriers mettent en mouvement les grandes machines de la filature, qui tordent le coton en fils **déliés**.

7. Des enfants de votre âge, debout devant les machines, rattachent les fils qui se cassent souvent. Puis, avec tous les fils, le tisserand fait une toile. L'ouvrière taille la toile avec ses ciseaux, la coud avec son aiguille et en fait une chemise.

8. Vous avez vu, sans doute, de grandes demoiselles en robe de soie. D'où vient la soie? Elle est produite par un vilain ver gris. Il sort d'un oeuf pondu par un papillon.

9. Au bout de quatre à cinq semaines, il est devenu presque aussi gros que votre petit doigt. Alors il choisit un coin qui lui plaît et se met à tendre des fils de tous côtés, comme une araignée. Ces fils lui servent à attacher solidement une petite maison qu'il va se bâtir et où il s'enfermera.

10. Cette petite maison, c'est le cocon du ver à soie. Ce cocon est gros comme un œuf d'oiseau, mais plus allongé. Il est composé de fils de soie très fins. Ils sortent de la bouche de l'animal, qui les replie autour de lui, de manière à former comme une petite muraille.

11. Le cocon reste dans cet état pendant un mois environ; alors l'insecte l'ouvre d'un bout et en sort transformé en papillon.

Toute la soie d'un cocon est d'une seule longueur; aussi l'on n'a pas besoin de la filer, il faut seulement la **dévider**.

C'est avec la soie que l'on fait les étoffes les plus belles et les plus chères: le taffetas, la faille, le satin, le velours.

(D'après E. DUPUIS.)

* **QUESTIONNAIRE.**—Avec quoi fait-on le drap?—Que fait-on après avoir enlevé la laine au dos des moutons?—Avec quel instrument filait-on?—Où pousse le cotonnier?—Et la soie d'où provient-elle?—Que fait-on avec la soie?—Pourquoi devez-vous ménager vos vêtements?

Trouver des phrases exclamatives,—interrogatives.

LXXXII.—LA PUISSANCE DE LA MÈRE.

Théorie, leçon, connaissances.
Egoïsme, vice de ne penser
 qu'à soi.

Dénégation, signe qui veut dire non.
Convoitise, grand désir.

I. "L'enfant, par une poussée de l'égoïsme,—de cet effrayant égoïsme déjà vivace dans ces petites âmes,—s'empare du bien d'autrui... Un très gros mot, je l'avoue, pour dire le bonbon ou le jouet d'une petite soeur, ou d'un petit frère, mais n'importe! La mère



le lui enlève vivement. La vivacité même de ce mouvement, inusité chez sa mère, l'étonne... Il ouvre les yeux et regarde... Et la mère, par ses grands yeux elle aussi, par les **dénégations** de sa tête, par des mots parfois étranges, d'une voix qui contraste avec la voix si

douce de son amour, lui dit... *Quoi donc? Ne vous étonnez pas... ni plus ni moins que la théorie du droit de propriété.*

2. Et l'enfant comprend, non pas à la manière des philosophes, je le veux bien, mais à la bonne manière des petits; il comprend non seulement qu'il a mal fait, mais cette leçon beaucoup plus haute: qu'il y a d'autres que lui au monde et que ces autres ont des droits, devant lesquels il doit incliner son égoïsme.

3. Laissez-moi poursuivre cet exemple. Ce même bonbon, cette fois, l'enfant l'a reçu pour lui; il est à lui, c'est son bien. La mère lui demande d'en donner une part à un autre. Le premier mouvement sera naturellement un non très énergique. D'elle-même la nature de l'enfant n'est pas donnante. Mais la mère insiste, l'enfant cède, et elle le récompense par un baiser. *Qu'a-t-elle fait en réalité, cette mère? Elle a appris à son fils qu'il faut être bon pour les autres, qu'il faut les aimer et les servir, qu'il faut savoir partager avec eux sa richesse... Elle lui a appris toute la charité chrétienne.*

4. Permettez-moi de vous raconter un trait qui, je vous l'assure, m'a arraché des larmes: Un enfant de six ans avait accompagné sa mère dans une visite à des pauvres; il avait vu là un petit déguenillé de son âge. Deux choses l'avaient frappé surtout... il n'avait pas découvert dans la chambre nue... le petit lit de son frère le pauvre, ni ses joujoux. "Mère, dit-il en entrant, si tu envoyais mon lit au petit pauvre, le petit Jésus serait content.—Et toi, lui demanda la mère?—Moi, dit-il avec un sourire de **convoitise**, je dormirais avec

toi dans le grand lit.—Mais, chéri, tu gagnerais au change... Petit Jésus n'est content que lorsqu'on se prive."

5. L'enfant se mit à songer... Quelque temps après il revint à sa mère. "Mère, si tu envoyais ces joujoux au petit pauvre," et il mit devant elle tous ses joujoux à lui sauf un, un seul, un petit chat qui miaulait quand on lui serrait le cou. "A la bonne heure, lui dit la mère, viens que je t'embrasse, car tu es bon." Et elle envoya les joujoux au pauvre. Le lendemain, "Mère, dit le petit avec un sourire de fierté et de joie, je pense que le petit pauvre s'amuse maintenant, il a des joujoux." Alors vint à la mère une inspiration sublime. "Oui, mon fils, répondit-elle, mais... il n'a pas de petit chat qui miaule."

6. L'enfant là regarda les yeux grands ouverts, puis il s'en alla, et fut longtemps à penser; il prit son petit chat, le contempla, le caressa; il y avait une lutte dans ce petit coeur, un dur combat dans cette âme enfantine; enfin il vint et lentement, presque avec un sanglot: "Mère, envoie le petit chat, je pense que Jésus sera très content."

Dans l'élan d'une sainte, la mère serra sur son coeur l'ange que Dieu lui avait donné; elle ne sut pas répondre, elle pleurait. Ce n'est plus la charité qu'elle venait d'apprendre à son fils, c'est l'héroïsme."

LE PERE VAN TRICHT.

QUESTIONNAIRE.—Que fait la mère lorsque l'enfant a pris le bien d'autrui?—Et l'enfant?—Que lui enseigne-t-elle par là?—Comment lui enseigne-t-elle la charité chrétienne?—"Deux choses l'avaient frappé", lesquelles?—Que propose l'enfant à sa mère?—Réponse?—Seconde proposition?—quelle réserve?—Remarque de la mère?—Que fait l'enfant?—Et la mère?—Quelle ellipse dans la deuxième phrase?—Quel pléonasme dans la première?—dans la deuxième phrase du No. 3?

LXXXIII.—MA MÈRE.

Insomnie, manque de sommeil. | Délecter, réjouir, charmer.

1. — Qui soutenait ma tête et retenait ma vie,
 Quand mon berceau brûlait de mes fièvres d'enfant?
 Qui promettait le monde à ma rêveuse envie?
 C'est ma mère!... Une mère à toute heure est suivie
 D'un ange à la main pleine, au rire triomphant!
2. Qui, lorsque l'insomnie ouvrait mes yeux dans
 [l'ombre,
 Me faisait des tableaux plus doux que le sommeil?
 Qui m'apprenait que Dieu veille dans la nuit sombre?
 C'est ma mère!... Une mère a des secrets sans
 [nombre
 Pour délecter notre âme à l'heure du réveil!
3. Quand elle eut délié ma langue à la prière,
 Qui battait la mesure à mes douces chansons?
 Sur mon livre muet qui versa la lumière?
 C'est ma mère!... Une mère ouvre notre paupière;
 Au feu de ses regards, moi, j'ai lu mes leçons.
4. Quand elle vieillira... Dieu! n'est-ce pas un rêve?
 On me dit qu'elle aura bientôt des cheveux blancs;
 Qu'elle s'inclinera comme un jour qui s'achève,
 Cette mère!... A son coeur nous prenons tant de
 [sève!
 Dis, que ce sera triste à voir ses pas tremblants!
5. Si tu veux nous irons où l'on trouve des roses,
 Pour lier une fleur à chacun de nos jours;
 Nous irons dans un bois sombre, et loin, si tu
 [l'oses,
 13

Et nous la retiendrons par tant de belles choses,
Qu'à force d'être heureuse, elle vivra toujours.

Mme DESBORDES-VALMORE.

Redire en prose quelques-unes des pensées de cette poésie.

LXXXIV.—UNE PREMIÈRE ET UNE DERNIÈRE COMMUNION.

Terreur, période de la révolution française.
Subséquent, suivant.

Primitif, premier.
Reclus, prisonnier.

1. La scène suivante se passa en France sous la **Terreur**.

En 1793, la baronne de H***, dénoncée comme femme d'émigré, avait été brutalement jetée en prison. Après bien des démarches, elle obtint enfin que Marie, sa fille âgée de douze ans, pût la visiter de temps en temps dans son cachot.

2. Que d'émotions, dans les premières entrevues!

La pauvre mère, sans pouvoir proférer une parole, pressait l'enfant contre son cœur, la couvrant de baisers et de larmes; mais ensuite, dans les visites **subséquentes**, ce furent de longues causeries, tendres et graves. De quoi était-il question? Grande par l'intelligence, plus grande encore par le cœur, la mère enseignait et expliquait à son enfant le catéchisme.

3. Les semaines s'écoulaient ainsi, lorsqu'un jour la petite fille trouva sa mère tout en larmes.

“—Qu’avez-vous, maman, dit l’enfant, et pourquoi pleurez-vous?”

“—Ma petite Marie, nous serons séparées bientôt. Après-demain je vais passer en jugement; tu le sais, c’est la mort.”

A ces mots, l’enfant se mit à son tour à fondre en larmes et se jeta dans les bras de sa mère. Après quelques instants de silence douloureux, la mère reprit :

4. —Une de mes joies les plus douces, ma fille, serait de te voir faire, avant mon départ, ta première Communion. Quand tu étais toute petite je priais la sainte Vierge de te bénir pour cette grande action, car, si elle est bien faite, on est presque sûr de son salut éternel. Oh! que je mourrais contente, si je te laissais uni à Jésus!

“—Mais, maman, que faire pour cela, et à qui m’adresser?”

5. “—Mon enfant, voici une idée qui m’est venue. Je connais un saint prêtre, très âgé, qui n’a pu émigrer, M. Caron. Quand j’ai été arrêtée, il habitait rue Massillon. Dis à notre vieux et fidèle serviteur, Pierre, de s’informer s’il a échappé à l’échafaud. Si ce prêtre est vivant, fais-toi mener vers lui, dis-lui qui tu es, et au nom de ta mère, qui va mourir, demande-lui de t’admettre à la Table sainte. C’est la plus grande consolation que je puisse recevoir ici-bas.”

6. La pieuse et noble prisonnière embrassa la petite Marie, pria la sainte Vierge de bénir ses démarches et la congédia.

Quelques heures après cet entretien, l'enfant était chez l'abbé Caron. Elle exposa sa requête. Le vieux prêtre ne put retenir ses larmes en entendant son récit.

“—Votre mère est une sainte, dit-il; puisqu'elle vous a disposée à la première Communion, préparez votre confession et revenez demain de très bonne heure; je vous dirai mes intentions.”

7. L'abbé Caron, après minuit, célébra les saints Mystères dans sa chambre. Or, lorsque l'enfant revint, de grand matin, après l'avoir confessée, le saint vieillard lui dit :

“—Ma fille, j'ai célébré le saint Sacrifice pour vous et pour votre mère. J'ai consacré et mis deux hosties en réserve. Les voici.”

Et comme l'enfant, toute anxieuse, regardait la petite boîte qui les renfermait, le vénérable prêtre reprit.

8. “—Vous êtes bien jeune, mon enfant, mais je veux vous confier une grande mission. Les prêtres de la primitive Eglise se servaient des enfants pour porter l'Eucharistie aux chrétiens qui allaient souffrir le martyre. Eh bien! vous allez porter les saintes hosties à votre mère, et vous ferez votre première Communion avec elle dans sa prison.”

9. Ayant ainsi parlé, le ministre de Dieu confie le précieux dépôt à la petite fille, qui, émue, le place contre son coeur. Et le saint vieillard lui dit alors en la bénissant :

“—Allez maintenant, allez, mon enfant, Jésus est avec vous!”

La jeune Marie ne songea pas même à avoir peur, mais elle se dirigea, en toute hâte, vers la prison, pres-

sant Jésus contre son coeur et priant avec le ravissement d'un ange.

10. Dès qu'elle fut seule avec sa mère, l'enfant se mit à genoux et raconta quel trésor lui avait été confié. La mère comprit, sans peine, la sublime intention du prêtre. Elle se mit à genoux près de sa fille, et sa foi et son coeur eurent alors des effusions admirables.

Les saintes hosties furent très respectueusement placées sur une table; l'enfant récita toutes les prières que sa pieuse mère lui avait apprises et finit par les actes d'avant la Communion.

11. Alors la mère, sublime de foi, d'espérance et d'amour, s'adresse au Sauveur Jésus et lui consacre l'âme de sa fille et la sienne pour l'éternité! Puis, de sa main tremblante d'émotion, elle prit une hostie sainte et communia d'abord son enfant. Elle prit ensuite l'autre hostie et se communia elle-même, disant :

12. "Que le corps sacré de Jésus garde mon âme pour la vie éternelle!"

Le lendemain, lorsque la première Communiant e vint demander sa mère, celle-ci n'était plus en prison; la noble **recluse** en était sortie, mais pour monter au Ciel!

MESSAGER CANADIEN.

QUESTIONNAIRE.—Qu'était-il arrivé à la baronne?—Qu'avait-elle obtenu?—Que faisait-elle dans ces entrevues?—Qu'est-ce qui préoccupait la mère?—Quel moyen suggéra-t-elle à Marie?—Que fit l'abbé Caron?—Comment l'enfant fit-elle sa première communion?—Qu'arriva-t-il le lendemain?

Répondre par écrit aux questions de manière à faire une phrase **complète**.

LXXXV.—UNE NUIT CHEZ GAMACHE.

Légitime, traditionnel, habituel.
S'exécuter, se soumettre.

Repaire, lieu où se retirent les bêtes féroces.

1. Vers 1850, un Canadien, du nom de Louis Olivier Gamache, vivait seul avec sa femme sur une baie de l'île d'Anticosti. On racontait sur son compte des histoires merveilleuses, terribles même. En réa-



lité, Gamache accueillait ordinairement les étrangers avec l'hospitalité **légitime** chez ceux de sa race. Une fois, pourtant, il se payait le cruel plaisir de donner une bonne peur à un jeune pilote.

2. Pendant une tempête qui avait rendu la mer furieuse, le jeune marin, ne pouvant plus tenir au large dans sa chaloupe, se jeta, de désespoir, dans la baie de Gamache. Il avait entendu les mille et un rapports qui circulaient sur ce redoutable individu; aussi ne fallait-il rien moins que la crainte d'une mort certaine en pleine mer, pour l'engager à se hasarder dans le repaire du tigre. Il aurait bien voulu rester sur sa chaloupe; mais ce dessein lui paraissait plein de dangers. Gamache était sur la grève et l'invitait à descendre; il était moins périlleux de lui témoigner un peu de confiance que de paraître s'en défier. Après avoir mis sa chaloupe en lieu de sûreté, le pilote s'avance en tremblant vers la maison, où il a été devancé par le maître du lieu.—“Soyez le bienvenu,” dit celui-ci, en serrant la main de l'étranger, “je suis bien aise de vous voir. Il y a quelque temps que je n'ai point reçu de nouvelles du monde: vous allez m'en donner. Entrez: nous jaserons un peu pendant que la bonne femme vous préparera à souper.”

3. Les premiers regards du jeune homme tombent sur un pan de cloison garni d'armes, depuis le haut jusqu'au bas. Cette vue le glace; il aurait préféré être couché au fond de sa chaloupe, quand même il eût fallu être ballotté par la mer la plus furieuse; mais il avait donné dans le piège, il n'y avait plus moyen de reculer. Le souper et la veillée se passent assez gaie-ment; le pilote contait de son mieux ses meilleures histoires. Après avoir remercié son hôte, il veut retourner à sa chaloupe pour y coucher.—“Non, mon ami, tu ne partiras pas; la mer est trop grosse au

large, la nuit est froide et humide ; puisque tu ne peux pas sortir de la baie, tu n'iras pas coucher dans ta chaloupe. J'ai en haut un bon coin pour toi. Demain tu partiras, si tu es encore en vie."

4. Impossible à l'étranger de rejeter cette invitation pressante, sans offenser celui qui l'a si bien accueilli ; il faut s'exécuter. Un escalier étroit et rapide conduit, par dehors, à la mansarde.—"Tiens, dors aussi fort et aussi longtemps que tu pourras. Le lit est mou ; il y a dans ce lit de plume le duvet de bien du gibier ; car, vois-tu, j'ai la main sûre ; je ne manque jamais mon coup quand je tire un fusil."

5. En se retirant, Gamache ferme la porte à l'extérieur ; il n'y a plus moyen d'échapper à cette main ferme et sûre. Aussi, la prière du voyageur se fait plus longue qu'à l'ordinaire ; il veut se tenir éveillé pour le moment où arrivera le danger. Hélas ! il est bien jeune encore pour mourir sitôt. Et sa pauvre mère ! qui en prendra soin dans sa vieillesse ? Il se jette tout habillé sur son lit, se promettant bien de ne pas clore l'oeil ; mais bientôt il succombe sous la fatigue et les émotions de la journée, et il dort profondément.

6. Jusque dans son sommeil, la terreur le suit. Il rêve : à travers mille périls, il s'est échappé de la caverne d'un géant ; vivement poursuivi, il a devancé son bourreau, il s'est jeté dans sa chaloupe, la voile est hissée ; un moment encore, et il est sauvé, quand un coup vigoureux, appliqué contre la cloison, le rappelle à la réalité de sa position. C'est bien Gamache lui-même qui se penche vers lui, et qui tient une

lanterne d'une main et un fusil de l'autre. C'est donc bien vrai tout ce qu'on a dit de cet homme!—"Ah! te voilà déjà réveillé! Mais comme tu es blême! Je gage qu'on t'a dit que Gamache tuait les gens. Eh bien! lâche, je viens te donner le dernier coup!..." Il lève le fusil,... et le suspend à deux clous enfoncés dans la cloison; puis tirant de sa poche un verre et un flacon d'eau-de-vie, il remplit le verre, boit à la santé de l'étranger, et l'invite à rendre le compliment:—"Tiens, prends un bon coup, tu dormiras ensuite; et si Gamache vient t'attaquer cette nuit, tu te défendras; voilà, au-dessus de ta tête, un fusil chargé que je t'ai apporté exprès."

7. —"Eh bien! camarade," dit le maître de la maison à son hôte, en le voyant descendre tout joyeux, le lendemain matin, "tu avais peur, hier soir; je m'en suis bien aperçu: j'ai voulu te la donner bonne quand j'ai été te voir. Tu me connais à présent; et si jamais des peureux te disent que Gamache tue les voyageurs, tu leur répondras qu'ils en ont menti!... Tu vois bien que le diable n'est pas aussi noir qu'on le dépeint!"

L'abbé FERLAND.

QUESTIONNAIRE.—Où vivait Gamache?—Quelle réputation avait-il?—Quelle visite forcée eut-il un soir?—Qu'est-ce qui confirma le jeune pilote dans ses craintes?—Que lui dit Gamache lorsqu'il parla de retourner à sa chaloupe?—Où conduisit-il son visiteur?—Celui-ci dormit-il?—Dites ses impressions, son rêve.—Qu'est-ce qui l'éveilla?—Comment Gamache le rassura-t-il?

Trouver des sujets qui conviennent aux verbes suivants: **reculer, passer, conter, remercier, partir, coucher, offenser, etc.**

LXXXVI.—LOLOTTE.

Arrêté, décision, loi.

Attentatoire, contraire.

Entraver, mettre obstacle.

Embusqué, caché.

Baudrier, ceinture d'où pend le sabre.

Verbaliser, écrire un acte d'accusation.

1. "Voyons, père Voyran, avez-vous déjà arrangé votre tournée pour demain, dimanche?—Dame! monsieur le maire, j'avais quasiment l'idée de rester toute la matinée aux environnants de la maison de Bastienne.

Très bien!... Et le soir?—L'après-midi, monsieur le maire, j'irai faire un tour chez Rousseau pour surveiller ses légumes.

2. —Eh bien, non! père Voyran, à ce moment-là, j'ai besoin de vous autre part. Il faudra que vous restiez dans le bourg, à **proximité** de l'église, avec vos insignes.—Oui, monsieur le maire.

—Vous savez, père Voyran, que par mon **arrêté** municipal en date du 17 juin 1895, j'ai interdit les processions de la Fête-Dieu sur tout le territoire de la commune, comme **entravant** la circulation, et **attentatoires** à la liberté de conscience.—Oui, monsieur le maire.

3. —J'ai quelque soupçon que le curé, cette année voudra sortir quand même. S'il a le malheur de mettre le pied dehors, il ne faudra pas le manquer.—Oui, monsieur le maire.

—Ainsi donc, c'est entendu; je compte sur vous. A la moindre manifestation, pincez-moi le curé et col-

lez-lui un bon petit procès-verbal. Je me charge du reste.—Bien, monsieur le maire.

—Allez...”

4. En sortant du cabinet municipal, le père Voyran avait la tête basse. C'était donc pour en arriver là qu'il avait versé plusieurs pintes de sang en Crimée et en Italie? C'était donc pour en arriver là qu'il avait depuis plus de trente ans consacré ses jours et ses nuits au bien commun?

Mais à quoi bon se monter ainsi sa vieille caboche de tête? Après tout, ce n'était pas à lui à discuter ces choses-là. Lui, il n'était qu'un serviteur, il n'avait qu'à exécuter son mot d'ordre.

Et puis, il y avait Lolotte!

5. Oui, il y avait Lolotte, cette mince et menue fillette qui venait de faire sa première communion, Lolotte, sa petite-fille! C'était elle l'enfant vaillante et déjà mûrie, qui s'était faite l'ange gardien du bonhomme de grand-père; elle qui lui tenait son ménage; elle enfin qui, d'un baiser, les bras jetés autour de son cou, lui faisait trouver la terre supportable au déclin de sa vie.

6. Et s'il perdait sa place, il ne lui resterait plus que le revenu de sa médaille militaire, et alors, que deviendrait Lolotte?...

Le lendemain soir, sur le coup de quatre heures, le père Voyran, qui s'était embusqué derrière un gros marronnier de la place, vit soudain les portes de l'église s'ouvrir toutes grandes, et la croix d'argent, escortée de deux étoiles de feu, scintiller sous le vieux porche moussu.

7. C'était la procession qui sortait!...

A cette vue, le garde champêtre rajusta son **baudrier**, passa sa manche sur sa plaque pour la faire reluire, et, relevant ses moustaches, fit quelques pas pour barrer le chemin. Déjà même il avait commencé à **verbaliser**: "Au nom de la loi je..."

Il n'acheva pas.

8. Devant lui, toute blanche, plus blanche encore que sa robe de communiant, une fillette s'était dressée qui disait résolument: "Grand-père, laissez passer le bon Dieu, si vous voulez qu'il vous laisse passer un jour..."

C'était Lolotte!...

9. Le vieux garde champêtre eut un moment d'hésitation, juste assez pour permettre à Lolotte de se jeter à son cou. Dès lors il était vaincu.

D'un geste sublime, il fit signe à la procession d'avancer, et le maire, caché derrière ses rideaux, regardant si ses ordres étaient exécutés, faillit avoir une attaque d'apoplexie foudroyante, en constatant que le père Voyran faisait ranger le monde sur le passage du dais!...

(D'après JEAN des TOURELLES.)

QUESTIONNAIRE.—Quel ordre donna-t-on au père Voyran?—Quels devoirs remplissait Lolotte à la maison?—Pourquoi le père Voyran n'exécuta-t-il pas les ordres du maire?—Ne faut-il pas obéir à Dieu et à sa conscience plutôt qu'aux hommes?

LXXXVII.—D'IBERVILLE A LA BAIE D'HUDSON.

Brigantin, petit vaisseau.
Mettre le cap, se diriger.
Branle-bas, commandement

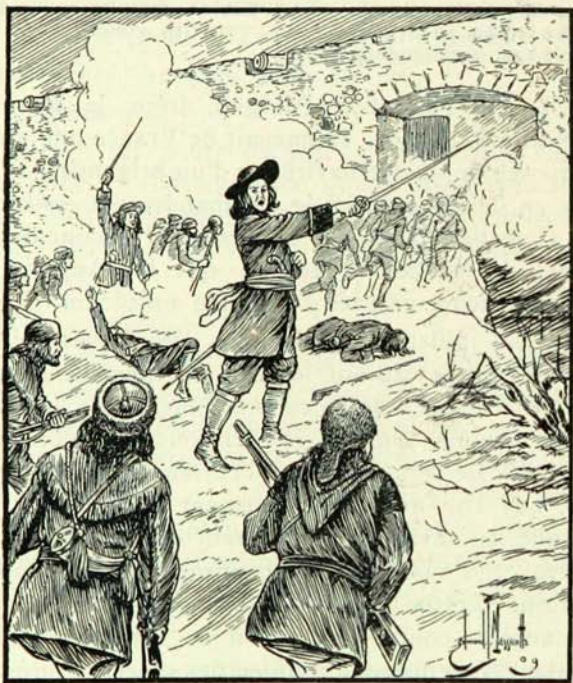
Gabier, matelot qui manoeuvre les voiles.

1. Le 18 mai 1697, Sévigny, frère de d'Iberville arrivait à Plaisance. Il amenait de France une escadre composée de quatre navires et d'un **brigantin**. D'Iberville en devait prendre le commandement, embarquer ses Canadiens avec lui et s'en aller reconnaître les postes de la Baie d'Hudson que les Anglais nous avaient encore enlevés l'automne précédent.

2. Le 8 juillet, la petite flotte déroula ses voiles au vent et **mit le cap** sur le nord. D'Iberville commandait le "Pélican," de 50 canons, Sérigny, le "Palmier," de 40 canons, DuGué, le "Profond" et Chartier, le "Wesp." Le 28, on arriva à l'entrée du détroit d'Hudson, que l'on avait heureusement franchi le 3 août, lorsque les navires se trouvèrent enveloppés dans les glaces... Poussé par les courants, le "Profond" fut entraîné vers la côte du nord et rencontra trois navires anglais contre lesquels il se battit vaillamment pendant trois heures au milieu des glaces. Après avoir vainement tenté d'aborder le "Profond," les vaisseaux anglais prirent la fuite en voyant le "Palmier" et le "Wesp" qui venaient au secours de M. Du Gué. Nous verrons bientôt quel sort attendait les navires anglais.

3. Cependant après trois semaines d'angoisses et de périls au milieu des banquises de glace, d'Iberville vit enfin son vaisseau dégagé et se trouva, le 4 septembre,

dans le port Nelson, et jeta l'ancre le même soir en vue du fort Bourbon. Mais il était seul; les autres navires de l'escadre n'étaient point en vue.



D'IBERVILLE A LA PRISE DU FORT NELSON EN 1694

4. Le lendemain, à six heures du matin, d'Iberville aperçoit à quelques lieues sous le vent, trois vaisseaux qui manoeuvrent pour entrer dans la rivière. On leur fait des signaux auxquels ils ne répondent pas. D'Iberville reconnaît l'ennemi. Il est seul contre trois, et n'a que 150 hommes valides sur le "Pélican;"

mais ce sont des braves éprouvés. Les 90 autres sont malades du scorbut. Le **branle-bas** de combat est donné. L'équipage répond par un bravo formidable.— Chacun à son poste, tonne le porte-voix du commandement, les canonniers aux pièces, les **gabiers** aux hunes et le reste sur le pont!

5. Se penchant sous la brise, le "Pélican," toutes voiles dehors, s'avance fièrement à la rencontre des trois vaisseaux ennemis. Les Anglais se félicitent de la bonne fortune qui leur livre ainsi seul cet audacieux adversaire. Trois contre un, la partie est facile à gagner! Le "Hampshire," qui vient en tête, porte 56 canons, le "Daring," 36, et le "Hudson-Bay," 32.

6. Le "Pélican" va droit sur le "Hampshire" qui, laissant tomber sa grande voile, évite l'abordage et s'éloigne. D'Iberville fait courir sur le "Daring," désempace sa grande voile et lâche en passant le reste de sa volée à l'"Hudson-Bay" qui vient après. Mais le "Hampshire" a viré de bord et revient sur le "Pélican" auquel il lance une volée de mitrailleuse qui crible une partie des manoeuvres du vaisseau français. Mais le "Pélican" répond à merveille et vomit flamme et fer par tous ses sabords...

7. Cet ouragan de fer et de feu dure jusqu'à une heure de l'après-midi. En ce moment le "Hampshire" prend son air pour couler bas le Pélican et tâche de gagner le vent que d'Iberville sait pourtant conserver de son côté...

Pointe à couler bas! commande d'Iberville, qui se porte au-devant de son adversaire... A mesure que le navire anglais prolonge le nôtre, il nous envoie la

volée de ses deux batteries qui nous blesse 14 hommes. D'Iberville profitant du moment où son navire se dresse, envoie, à bout portant, toute la bordée de ses deux batteries sous la ligne de flottaison du "Hampshire." Celui-ci, crevé dans ses oeuvres vives, fait tout juste sa longueur de chemin et sombre avec ses 230 hommes d'équipage. Le Pélican vire de bord et court sur le Hudson-Bay. Mais le commandant anglais amène son pavillon et met bas les armes. Le Daring fuit vers le nord et d'Iberville lui donne la chasse; mais aussi fin voilier que le "Pélican," l'anglais a pris de l'avance et il faut renoncer à le rejoindre.

(D'après JOS. MARMETTE.)

Résumer oralement ou par écrit.

LXXXVIII.—LA FETE NATIONALE (à réciter.)

1. Lève ton front, ô ma patrie!
 Contemple le ciel radieux!
 Le soleil, d'un jour glorieux
 Luit sur ta bannière chérie.
 Peuple, déroule tes drapeaux,
 Débris d'une héroïque histoire;
 Va rêver aux vieux jours de gloire,
 Sur la tombe de tes héros!
2. Qu'ils sont beaux, sur ton oriflamme,
 Ces lys teints du sang de nos preux!
 Je crois les voir encor poudreux,
 Braver la mitraille et la flamme.
 Peuple, déroule tes drapeaux,
 Débris d'une héroïque histoire;

Va rêver aux vieux jours de gloire,
Sur la tombe de tes héros!



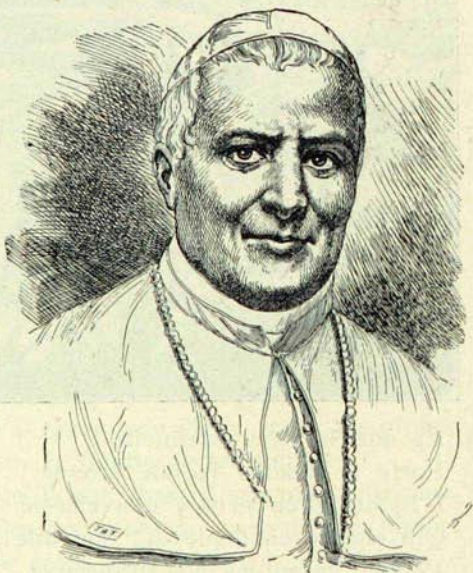
3. Et que la bise solennelle
Porte à l'ancien monde étonné,
L'hymne d'un peuple nouveau-né
Qui chante en déployant son aile!
Peuple, déroulons nos drapeaux!
Nous avons notre vieille histoire;
Il est encore des jours de gloire:
Nous pouvons être des héros!

LOUIS FRECHETTE.

LXXXIX.—SEPT MINUTES DE PIE IX.

Grommeler, se plaindre entre les dents.	Majordome, maître d'hôtel du pape.
Stentor (voix de), voix forte.	Shako, coiffure militaire.

1. Par une claire matinée d'octobre, en 1863, j'aperçus à quelques pas, en descendant l'escalier du Vatican qui donne sur la place Saint-Pierre, un groupe de soldats français qui discutaient avec des gestes animés.



Le plus âgé, dont la moustache était grisonnante, s'avance à ma rencontre :

“Monsignor,” dit-il d’une grosse voix...

2. — Je n'ai pas l'honneur d'être un monsignor, répondez-je, je suis un ancien soldat comme vous, et Français comme vous.

“Bon!” s'exclame joyeusement le vieux brave, en faisant vigoureusement signe aux camarades d'approcher.

3. Ils allongent le pas comme un seul homme, et les treize figures s'épanouissent quand il leur jette ces mots: C'est un Français...

“Pour lors, monsieur, me dit l'orateur de la compagnie, voici la chose: les camarades et moi, nous avons notre congé; mais avant de nous en retourner au pays, nous voudrions voir le pape. Vous comprenez, ça ferait de la peine, là-bas, à la vieille bonne femme de mère s'il fallait lui dire qu'on a quitté Rome sans voir le pape.

4. “Or donc, si c'était un effet de votre bonté d'aller dire au pape: “Il y a en bas, quatorze troupiers français qui voudraient saluer Votre Majesté, rapport “à la vieille mère!” Pour sûr, mon cher Monsieur, que le pape vous répondra: “Faites monter Chapizot “et ses camarades!” Voilà, monsignor.

—Pour arriver au Saint-Père, dis-je, il faut demander audience; d'ici à quelques jours vous aurez certainement une réponse favorable.

5. —Mais, répondent en chœur les quatorze troupiers, nous partons ce soir!

—Oh! alors, c'est impossible.

—Si c'est comme cela, **grémelle** Chapizot, en mordillant sa moustache, si le pape n'a pas tant seulement cinq minutes à donner à des soldats qui mon-

tent la garde à Rome depuis quatorze ans... , la vieille bonne femme de mère ne voudra pas le croire...

6. — Les instants du Saint-Père sont absorbés; cependant, dis-je aux troupiers, attendez-moi, je ferai de mon mieux.

— A la bonne heure! fit gaiement Chapizot, notre affaire est dans le sac. En place, repos!”

Je remonte chez Monseigneur Pacca.

“Monseigneur, lui dis-je, Votre Excellence a devant elle l’avocat de quatorze soldats français qui ne veulent pas quitter Rome sans voir un moment le Pape; et je conclus en rapportant les paroles mêmes de Chapizot.

7. L’aimable **majordome** sourit, puis m’objecte que le Saint-Père va se rendre dans un instant à Sainte-Agnès.

J’insiste ardemment, si bien que Mgr Pacca me dit: Attendez-moi.

Me croirez-vous? le cœur me battait comme s’il s’était agi de la perte ou du gain d’une bataille. Mais ce ne fut pas long.

8. “Vite, vite, me crie Monseigneur, courez chercher vos soldats; Sa Sainteté n’a que sept minutes à leur donner.”

Je redescends au galop, je cours à mes clients:

“Vite, le Saint-Père est attendu à Sainte-Agnès; mais pour les soldats français, Pie IX daigne retarder son départ de sept minutes.”

9. Un éclair de bonheur brille sur la figure de Chapizot et de ses camarades. Fous de joie, ils emboîtent mon pas, franchissent en courant le seuil du

palais, saluent les Suisses au passage, gravissent quatre à quatre le grand escalier de marbre, traversent comme une trombe la cour Saint-Damase et sont introduits dans une salle décorée de marbres précieux.

10. Chapizot, le **shako** sous le bras, commande d'une voix de **stentor** : "A droite! alignement! fixe!"

Au même instant, une porte s'ouvre, et Pie IX apparaît.

"Genou, terre!"

Les quatorze soldats fléchissent le genou, la main au front, immobiles, graves, émus. Pie IX s'approche des troupiers, parle à chacun d'eux avec la plus grande affection et leur donne chapelets et médailles pour leurs familles.

11. En arrivant au quatorzième, Pie IX dit avec un accent de bienveillance: Ah! voici un vieux soldat!

—Oui, mon Pape! Chapizot (Jean-Marie), trois congés, quinze campagnes, en Afrique et à Rome,—deux blessures,—trois punitions en vingt ans et sept mois,—proposé pour la médaille militaire.—Fini mon temps, je vas rejoindre ma vieille bonne femme de mère, qui vous aime bien, mon Pape.

—Trois punitions seulement? dit Pie IX avec une inflexion de voix finement malicieuse, pendant qu'il va chercher une belle croix au ruban rouge.

—Oui, mon Pape. Si Votre Majesté veut voir mon livret?...

13. —Voici, reprend Pie IX en souriant, un chapelet pour la vieille bonne femme de mère qui m'aime bien, et voici pour le vieux soldat qui n'a eu que trois punitions en vingt ans et sept mois."

Quand Chapizot voit scintiller devant ses yeux la croix de Saint-Grégoire, il devient fou de joie, il sanglote, de grosses larmes sillonnent sa figure bronzée.

14. Il veut dire sa félicité, son ivresse, son orgueil, sa reconnaissance, mais l'émotion lui coupe la parole, et l'on entend que ces mots entrecoupés :

“Ah! mon Pape!... Ah! mon Pape...”

En sept minutes, Pie IX avait fait quinze heureux.

(Vte O. de POLI.)

DEVOIR.—Résumer oralement ou par écrit. Trouver un synonyme de: *figure, camarade, retourner, troupier, sûr, demander, etc.*

XC.—LE PREMIER DE L'AN.

1. Au milieu des clameurs que jette la rafale,
Triste, près du foyer, j'entends le dernier râle
De l'an qui fuit,
Et l'horloge de bronze, au vieux mur suspendue,
Précipitant sans bruit son aiguille éperdue,
Sonne minuit.
2. Un an de plus sonné sur le cadran des âges,
Et l'aiguille fatale au milieu des orages
Marche toujours,
Emportant sans pitié dans sa folle vitesse
Tous ceux-là qu'on aimait, la joie et la tristesse
Avec nos jours.
3. Ce projet ébauché, cette espérance morte,
Ce regret que l'oubli rapidement emporte,
Tout ce passé

Peuplé de visions si charmantes, si belles,
Est tombé comme tombe, en battant des deux ailes,
L'oiseau blessé.



4. Et l'an nouveau qui vient pour un jour nous console
De l'an vécu si vite et qui sitôt s'envole,
En nous laissant
Un peu moins de fierté dans l'âme et plus de honte,
Plus de cheveux blanchis que sur sa tempe on
[compte
En frémissant!

ADOLPHE POISSON.

(Sous les Pins.)

PENSÉE.—Comme on a eu raison de dire que le temps a des ailes!

XCI.—LE CONTRETEMPS UTILE.

Contretemps, accident qui dérange les projets.

Pronostic, opinion probable sur ce qui doit arriver.

Baromètre, instrument qui indique les changements de temps.



I. Par une belle matinée du mois de juin, Alexis se disposait à partir avec son père pour une partie de plaisir qui, depuis quelques jours, était l'objet de toutes ses pensées. Il s'était levé de très bonne heure, contre son ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin, au moment où il croyait avoir atteint le

terme de ses espérances, le ciel s'obscurcit tout à coup ; les nuages s'entassèrent ; un vent orageux courbait les arbres et soulevait la poussière en tourbillons.

2. Alexis descendait à chaque instant dans le jardin pour observer l'état du ciel, puis il remontait les degrés trois à trois pour consulter le **baromètre**. Le ciel et le baromètre s'accordaient à parler contre lui. Cependant il ne craignit point de rassurer son père et de lui protester que toutes ces apparences fâcheuses allaient se dissiper en un clin-d'oeil, qu'il ferait même bientôt le plus beau temps du monde ; il conclut qu'il fallait partir tout de suite pour en profiter.

3. M. Duval, qui n'avait pas une confiance aveugle dans les **pronostics** de son fils, crut qu'il était plus sage d'attendre encore. Au même instant, les nues crevèrent, et une pluie impétueuse fondit sur la terre. Alexis, doublement confondu, se mit à pleurer, et refusa obstinément toute consolation.

4. La pluie continua par degrés jusqu'à trois heures de l'après-midi. Enfin les nuages se dispersèrent, le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité, et toute la nature respirait la fraîcheur du printemps. L'humeur d'Alexis s'était par degrés éclaircie comme l'horizon. Son père le mena dans les champs ; et le calme des airs, le ramage des oiseaux, la verdure des prairies, les doux parfums qui s'exhalèrent autour de lui, achevèrent de ramener la paix et la joie dans son cœur.

5. — Ne remarques-tu pas, lui dit son père, la révolution délicieuse qui vient de s'opérer dans toute la création ? Rappelle-toi les images qui affligeaient hier nos

regards : la terre crevassée par une longue sécheresse, les fleurs décolorées et penchant leurs têtes languissantes, toute la végétation qui semblait décroître. A quoi devons-nous attribuer le rajeunissement soudain de la nature ?

6. —A la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis.—L'injustice de ses plaintes et la folie de sa conduite le frappèrent vivement en prononçant ces mots. Il rougit ; et son père jugea qu'il suffisait de ses propres réflexions pour lui apprendre une autre fois à sacrifier, sans regret, un plaisir personnel au bien général de l'humanité.

BERQUIN.

QUESTIONNAIRE.—Dites l'attente d'Alexis?—Qu'est-ce qui contraria ses plans?—Que dit-il à son père?—Celui-ci le crut-il?—Qui eut raison?—Quand revint le beau temps?—Où alla-t-on?—Dites les effets de la sécheresse.—Que pensa Alexis de sa mauvaise humeur?—La morale de cette histoire?

Trouver des compléments au verbe : croire, atteindre, tromper, consulter, conclure, refuser, etc.

XCII.—LE DINER DE L'ABBE COSSON.

Confrère, membre d'une même société, etc.

Bafouer, traiter avec dérision.

Vétille, bagatelle.

Cordon bleu, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit.

Incongruité, action, parole peu convenante.

I. M. Delille, en avril 1786, étant à dîner chez Marmontel, son **confrère** de l'Académie française, raconta ce qu'on va lire, au sujet des usages qui s'observaient à table dans la bonne compagnie. On parlait de la multitude de petites choses qu'un honnête homme est

obligé de savoir dans le monde pour ne pas courir le risque d'y être **bafoué**. "Elles sont innombrables, dit M. Delille, et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffirait pas pour faire deviner ces importantes **vétilles**."

2. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, me parla d'un dîner où il s'était trouvé quelques jours auparavant, avec des gens de cour, des **cordons bleus**, des maréchaux de France, chez l'abbé de Radonvilliers, à Versailles." Je parie, lui dis-je, que vous y avez fait cent **incongruités**.—Comment donc? reprit l'abbé Cosson fort inquiet. Il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde.

3. Quelle présomption! Je gage que vous n'avez rien fait comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner; et d'abord que faites-vous de votre serviette en vous mettant à table?—De ma serviette? Je fis comme tout le monde; je la déployai, je l'étendis sur moi, et je l'attachai par un coin à ma boutonnière.—Eh bien, mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela; on n'étale point la serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment faites-vous pour manger votre soupe?—Comme tout le monde, je pense: je pris ma cuiller d'une main, et ma fourchette de l'autre...—Votre fourchette, bon Dieu! personne ne prend sa fourchette pour manger la soupe.

4. Mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous?—Un oeuf frais.—Et que faites-vous de la coquille?—Comme tout le monde; je la laissai au laquais qui me servait.—Sans la casser?—Sans la casser.—Eh bien, mon cher, on ne mange jamais un oeuf

sans briser la coquille. Et après votre oeuf?—Je demandai du bouilli.—Du bouilli! personne ne se sert de cette expression; on demande du boeuf, et point du bouilli. Et après cet aliment?—Je priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer d'une très belle volaille.—Malheureux! de la volaille: On demande du poulet, du chapon, de la poularde; on ne parle de la volaille qu'à la basse-cour. Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire.

5. —J'ai comme tout le monde, demandé du champagne, du bordeaux, aux personnes qui en avaient devant elles.—Sachez qu'on dit du vin de Champagne, du vin de Bordeaux. Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain.—Certainement à la manière de tout le monde: je le coupai proprement avec mon couteau.—Eh! on rompt son pain, on ne le coupe pas.

6. Avançons. Le café, comment le prites-vous?—Eh! pour le coup, comme tout le monde; il était brûlant, je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe.—Eh bien, vous fîtes comme ne fit sûrement personne: tout le monde boit son café dans sa tasse et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage..."—L'abbé Cosson était confondu. Pendant six semaines, il s'informait à toutes les personnes qu'il rencontrait de quelques-uns des usages sur lesquels je l'avais critiqué.

BERCHOUX.

QUESTIONNAIRE.—A table, où place-t-on sa serviette?—Que faire de la coquille d'oeuf?—Demande-t-on du bouilli?—de la volaille?—du bordeaux?—Coupe-t-on son pain?—Boit-on dans sa soucoupe?

Quel qualificatif ou épithète peut convenir à: table?—compagnie?—professeur?—dîner?—présomption?—soupe?—etc.

XCIII.—UN SONGE (à réciter.)

1. Le laboureur m'a dit en songe : "Fais ton pain,
Je ne te nourris plus ; gratte la terre et sème."
Le **tisserand** m'a dit : "Fais tes habits toi-même."
Et le maçon m'a dit : "Prends la truelle en main."
2. Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je trainais partout l'**implacable anathème**,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout dans mon chemin.
3. J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle,
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.
4. Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous
[sommes,
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;
Et depuis ce jour-là, je les ai tous aimés.

SULLY PRUD'HOMME.

REFLEXION.—Nous devons aimer tous les hommes ; Notre-Seigneur nous en a fait un précepte quand il nous a dit : Aimez ceux qui vous haïssent, faites du bien à ceux qui vous persécutent, aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ; c'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples.

XCIV.—UN VOYAGE D'ECOLIERS.



1. Vers l'année 1778, les communications entre Montréal et Québec, étaient accompagnées de difficultés, qui depuis longtemps ont disparu, mais dont on peut juger par les lettres de M. Montgolfier, grand-vicaire de l'évêque de Québec. Cha-

que année vers la fin des vacances, il annonçait à Monseigneur Briand que les élèves du district de Montréal ne pourraient être présents à l'ouverture des classes.

2. "Je dois aussi informer votre Grandeur," écrivait-il le vingt-cinq septembre 1775, "que les écoliers de cette partie du pays ne seront pas à même de se rendre à temps à Québec pour commencer les classes à l'ordinaire. Il n'y a que cinq barques devant la ville, toutes frêtées pour le roi... Les écoliers ne peuvent y trouver place; les berges et les bateaux sont aussi retenus pour le besoin du service. Il n'y aurait que des voitures de terre, dont la plupart ne sont pas en état de faire la dépense, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs meubles."

3. Le neuf octobre suivant, il revenait sur le même sujet dans ces termes. "Les ecclésiastiques et écoliers

destinés pour le séminaire de Québec sont toujours ici dans le même embarras pour s'y rendre."

4. Parfois, au commencement des vacances, il arrivait que lassés d'attendre le départ d'une goëlette, qui n'était jamais prête à lever l'ancre, et sentant leur bourse fort légère, les élèves les plus vigoureux partaient à pied et se rendaient ainsi de Québec à Montréal. C'étaient les voyages les plus amusants, et ceux qui laissaient les plus agréables souvenirs dans la mémoire des courageux piétons.

5. La navigation par les goëlettes était fort lente et fort ennuyeuse, lorsqu'il fallait remonter le fleuve. On rapporte que de malheureux écoliers, partis de Québec au milieu du mois d'août sur un de ces petits bâtiments, eurent à passer cinq semaines dans leur étroite prison, et arrivèrent à Montréal au moment où finissaient les vacances.

6. Bien différente était la voie de terre pour les vigoureux gaillards qui préféraient la suivre. Réunis dans la chapelle du séminaire, les voyageurs saluaient, par un cantique, la protectrice des pèlerins; puis la bande joyeuse défilait; elle poussait un cri d'adieu de la grande cour, et comme une volée d'outardes à l'automne, se dirigeait vers l'ouest, qui pour elle renfermait la terre promise.

7. Avec six semaines de vacances à l'horizon, un léger paquet sur les épaules, et un coeur bondissant de plaisir, le jeune étudiant marchait lestement, tantôt au refrain de quelque chanson populaire, tantôt au milieu des gais propos et des rires bruyants de ses compagnons. Vers le milieu du jour on s'arrêtait sur le bord d'un ruisseau, ou au pied de quelque orme sé-

culaire; les sacs se vidaient et les provisions étalées sur l'herbe disparaissaient rapidement devant l'appétit des voyageurs. Le soir on frappait à la porte d'une de ces blanches maisons qui bordent le grand chemin depuis Québec à Montréal; le costume de Séminariste procurait partout un accueil favorable et une bienveillante hospitalité. La grande chambre était mise à la disposition de messieurs les écoliers; pour eux, le feu pétillait plus ardent dans la cheminée, la nappe la plus blanche était étendue sur la table, et les omelettes les plus rebondies se succédaient dans la poêle.

8. C'était dans la grange sur le foin nouveau que les voyageurs allaient se reposer des fatigues de la journée; avec l'air frais en abondance, ils dormaient plus à l'aise, et n'avaient pas à redouter de visiteurs incommodes.

9. Au soleil levant tous étaient sur pied; lorsque, après un bon déjeuner, le trésorier de la bande offrait à la maîtresse du logis de payer les dépenses causées par lui-même et par ses compagnons, il était arrêté par un refus, que suivait une invitation de ne pas oublier la maison quand ils descendraient.

L'abbé FERLAND.

QUESTIONNAIRE.—Que dit-on des lettres de l'abbé Montgolfier?—De la navigation par goélettes?—Résumez le voyage à pied des séminaristes de Montréal.

Établir au moyen de termes complétifs les principaux sens du mot **puits**.

XCV.—L'ANGE ET LA FÉE.

Stationner, arrêter.

Ingénuité, franchise naturelle et gracieuse.

S'enquit (s'enquérir) s'informa.

Modique, petit, peu élevé.

Lucratif, profitable.

Fée, être imaginaire à qui on attribuait un pouvoir surnaturel.

1. Il y a quelques années seulement que ceci se passait au dernier étage d'une maison habitée par des ouvriers. Une femme jeune encore, mais pâle et amaigrie, se désolait, en proie à la plus horrible misère. Son mari avait été, quelques mois auparavant, broyé sous les roues d'une machine, et elle restait chargée de quatre enfants dont le plus jeune ne marchait pas encore. Elle était si pauvre, l'infortunée, qu'elle manquait de bois pour chauffer ses chers petits, de linge pour les envelopper, de pain pour les nourrir ; et pour surcroît de malheur, on la menaçait de la chasser de la misérable chambre dont elle ne pouvait payer le **modique** loyer.

2. —Et penser, s'écriait-elle dans un accès de désespoir, qu'il y a des gens si riches qui n'ont pas d'enfants et en désirent, tandis que moi je ne puis même apaiser la faim des miens ! Que n'ont-ils mes enfants, ou que n'ai-je leur fortune !

Elisa, petite fille de six ans et l'aînée de la famille, entendit cette exclamation déchirante et en comprit le sens. Elle descendit dans la rue et attendit... quoi ? qu'il vint à passer des gens riches. Une belle voiture **stationnait** à quelques pas de là. Dès qu'elle vit un monsieur et une dame élégamment mise se disposer à y remonter, elle courut à eux et leur dit avec une **ingénuité** impossible à rendre :

3. —Monsieur et madame, qui êtes riches, avez-vous des enfants?

—Hélas! non, ma petite, répondit la dame tout étonnée; pourquoi nous fais-tu cette question?

—Vous n'avez pas d'enfants? eh bien, en voulez-vous?

—Il n'y a que le bon Dieu, repartit la dame, qui peut nous en donner.

4. —Maman peut vous en donner aussi, madame, car elle en a quatre, et elle a beau travailler jour et nuit, elle ne peut gagner assez pour emplir tant de bouches, et elle dit que les personnes riches comme vous seraient bien bonnes, de prendre soin de mes petites soeurs et de mon petit frère.

—Et de toi aussi, n'est-ce pas?

5. —Oh! moi, j'aime mieux rester avec maman; elle est bien pauvre, mais je l'aime tant!

—Et où demeure-t-elle, ta maman, ma gentille enfant? demanda la dame visiblement attendrie.

—Là, tout en haut de cette maison.

—Montre-moi le chemin, je vais aller la voir.

6. Puis, ayant dit à son mari de l'attendre, elle monta précédée d'Elisa, chez la pauvre mère qu'elle trouva pleurant au milieu de ses trois autres enfants qui lui demandaient du pain. A ce spectacle, la dame ne put retenir ses larmes, et, comme elle était charitable et compatissante, elle **s'enquit** avec sollicitude des besoins de l'indigente famille et promit d'y pourvoir. La mère, surprise, interdite, ne pouvait s'expliquer la présence de cette belle dame dont elle baisait les mains,

car l'émotion l'empêchait d'exprimer autrement sa reconnaissance.

7. — J'améliorerai votre position à tous, dit la dame, mais je veux particulièrement me charger de l'éducation et de l'avenir de l'une de ces petites créatures. Laissez-moi cette naïve enfant, je l'adopterai.

8. — Non, madame, je vous en prie, dit Elisa, ne m'ôtez pas à ma mère, je suis la plus grande, je ne tarderai pas à travailler. Prenez plutôt ma soeur Louise qui n'a encore que quatre ans; n'est-ce pas, mère?

9. La dame eut beau insister, Elisa préféra la pauvreté avec sa maman à la richesse avec une étrangère. Du reste, la petite Louise était aussi fort gentille et tout à fait intéressante.

10. Elle fut choisie au refus de l'autre. En partant la dame laissa une bourse pleine à la jeune veuve et promit de lui procurer une place **lucrative** et de s'occuper de ses enfants. Elle voulut emmener tout de suite sa fille adoptive, qu'elle présenta dans la rue à son mari, bien étonné.

11. — Nous n'avons pas d'enfant, mon ami, dit-elle, bénissons Dieu qui nous en envoie un.

La mère ne se sépara pas de sa Louissette sans douleur et sans larmes, mais elle se résigna en pensant qu'elle assurait le bonheur de cette enfant.

12. Aujourd'hui elle est installée en qualité de lingère chez sa bienfaitrice, et ses enfants sont bien vêtus, bien chaussés, bien nourris. Elle doit cette prospérité inespérée à la naïve audace de la petite Elisa, et elle ne cesse de lui dire en parlant de leur protectrice:

—Une bienfaisante *fée* comme cette bonne dame ne pouvait m'être amenée que par un ange du ciel comme toi!

QUESTIONNAIRE.—Dites la situation de la pauvre veuve. Répétez ses plaintes.—Où alla Elisa?—Quel dialogue s'ensuivit?—Que fit la dame?—Que proposa-t-elle à la veuve?—Objection d'Elisa?—Comment cette dame améliora-t-elle la situation de la pauvre famille?

Trouver des inversions dans cette lecture.

XCVI.—LES PETITS PAUVRES.

1. Fils de riches, pensez-vous quelquefois,
Aux pauvres enfants, dont la triste voix,
En tremblant vous implore ;



Qui s'en vont seuls, dans la neige, l'hiver,
Le corps chétif de haillons couverts,
Mendier dès l'aurore?

2. Songez qu'ils sont mordus par l'âpre faim
 Quand ils viennent à vous tendant la main
 Les pieds nus dans les boues ;
 Ils n'ont, hélas ! pas de pain, pas d'abri !
 La bise fouette leurs cous amaigris
 Et fait bleuir leurs joues.
3. Vous, bons amis, vous serez généreux
 Votre or, vos coeurs iront aux malheureux
 Sans cesse et sans mesure ;
 Plus de pieds nus, plus d'être grelottants.
 A qui secourt ses frères indigents
 Dieu rend avec usure.
4. Donnez, aimez, car c'est digne de vous,
 Donnez beaucoup, toujours, à tous,
 Mais aimez davantage ;
 Avoir de l'or suffirait pour donner,
 Il faut avoir un bon coeur pour aimer,
 Le bon coeur de votre âge.

X...

XCVII.—UN DRAME DE L'ALCOOLISME.

Enrayer, arrêter, retenir.

Débilitier, affaiblir, user.

Irrémédiable, que l'on ne peut
guérir.Tituber, chanceler en mar-
chant.

Tuméfié, enflé.

Sordide, sale, vilain.

1. Il y a quelque vingt ans, vivait à Montréal un riche manufacturier qui avait une famille de six enfants. Cet homme était bon, généreux, aimable ; on ne pouvait trouver maison plus unie ni plus heureuse.

Mais les affaires allèrent mal et l'homme se mit à

boire. On essaya de tous les moyens pour l'arrêter, et pendant quelque temps, grâce à la prière et aux sacrements, la passion **enrayée** cessa de faire des progrès.

2. Le jour de Noël 18... il fit venir un prêtre chez lui. Là, dans le salon de la famille, en présence de sa femme et de ses enfants, le père demanda humblement pardon des scandales qu'il avait donnés par sa boisson et des chagrins qu'il avait causés à sa famille. Puis, avec une éloquence touchante, il supplia ses enfants de ne jamais toucher aux boissons fortes de leur vie, et se jetant à genoux, il implora pour lui et sa famille la bénédiction du prêtre.

3. Pendant un temps, il se maintint parfaitement sobre; malheureusement, il négligea la pratique des sacrements, et la terrible passion s'empara de nouveau de lui pour ne plus le lâcher.

Deux ans plus tard vint la banqueroute. Il fallut tout vendre et aller se réfugier dans un des faubourgs de la ville. Débilité par la boisson, le père ne put trouver de l'emploi, et la gêne se fit sentir à la maison; mais, lui, continuait de boire.

4. Il réussit à trouver de modestes situations pour ses deux aînés, l'un âgé de quatorze ans, l'autre de douze. Ils gagnaient chacun quelque huit piastres par mois; c'était tout ce qu'il y avait pour soutenir la famille. Le malheureux père, emporté par sa passion, guettait ses enfants le jour de la paie, et leur arrachait la plus grande partie de leur maigre salaire, qu'il allait boire à l'auberge, tandis que la misère la plus profonde régnait dans la maison.

5. Un jour de janvier, il n'y avait plus ni pain, ni bois, ni argent. A quatre heures de l'après-midi, la

femme et les enfants n'avaient pas encore mangé de la journée. Il fallut aller mendier des secours au presbytère de la paroisse...

Et le père buvait toujours.

Cet homme si bon autrefois, si affectionné à sa femme et à ses enfants, était devenu violent et brutal. Il en vint aux menaces, puis aux coups, et, plus d'une fois la police dut protéger la famille contre les assauts de l'ivrogne.

6. Quatre années s'écoulèrent de la sorte. La dégradation du père devenait de plus en plus profonde et irrémédiable.

L'aîné des garçons avait atteint ses dix-huit ans, mais épuisé par un travail trop fatigant, miné surtout par le chagrin que lui causait la conduite de son père, il tomba malade et mourut au bout de quelques jours.

7. Le père était en fête. Il n'eut connaissance du malheur qui était arrivé qu'au moment même où l'on allait porter le corps à l'église. Alors, se jetant sur la bière de son fils, il éclata en sanglots. "Mon pauvre enfant, c'est moi, ton père, qui t'ai donné la mort! Misérable que je suis! Pourquoi donc Dieu ne m'a-t-il pas frappé à ta place? Mon fils, pardonne à ton malheureux père!"

8. L'infortuné suivit le cadavre de son enfant à l'église et au cimetière, mais le soir, quand il revint à la maison, il était ivre...

Un jour, sur la rue Craig, je vis venir de loin un homme **titubant** sur le trottoir. Son aspect était **sordide**, il avait l'air d'un vagabond de la plus triste espèce: les vêtements en haillons et souillés de boue, la barbe

et les cheveux dans le plus grand désordre, le visage tuméfié et abruti par la boisson, les yeux regardant vaguement dans le vide... Les passants se détournaient avec dégoût du chemin de l'ivrogne.

9. Arrivé plus près, je reconnus le malheureux; c'était M. X... La ruine était complète. Et je me souvins des jours d'autrefois, et je revis la maison où l'on vécut si heureux, et je me rappelai la touchante scène de Noël... Tout cela n'était plus qu'un rêve; la triste réalité, je l'avais sous les yeux.

Quelques mois plus tard, l'ivrogne tombait pour ne plus se relever.

Rév. Père HAMON, S. J.

Résumer par écrit cette triste histoire.

XCVIII.—LE CLOCHER DU VILLAGE (à réciter.)

1. Le clocher de mon village,
Se dressant vers le ciel bleu,
Montre à l'homme qui voyage
Le chemin qui mène à Dieu.
2. Se mirant dans la rivière
Qui coule au pied du côteau,
Il domine la chaumière,
Il domine le château.
Le dernier il se colore
Aux feux du couchant vermeil;
Le premier il voit l'aurore
Et dit bonjour au soleil.

3. Au pays qui m'a vu naître,
Quand je retourne en chantant,
Qu'il m'est doux de reconnaître
Mon vieux clocher qui m'attend !
De loin il semble me dire,
M'accueillant au rendez-vous ;
"La paix que ton coeur désire
"Ne se trouve que chez nous."
4. Voix du ciel mystique et sombre,
Qui nous parle tous les jours.
On entend sonner dans l'ombre
La cloche aux sons lents et sourds.
Du haut de la maison sainte
Son chant me répond au coeur :
Et toujours la cloche tinte
Pour la joie ou la douleur.
5. Savez-vous pourquoi je l'aime,
Ce témoin des anciens jours ?
Il a sonné mon baptême,
Il a béni mes amours.
Il a de ma pauvre mère
Bercé le dernier sommeil.
Il a dit à mon vieux père :
"Dors en paix jusqu'au réveil."
6. Le clocher de mon village,
Se dressant vers le ciel bleu,
Montre à l'homme qui voyage
Le chemin qui mène à Dieu.

JOSEPH BOULNIER.

XCIX.—LE PÈRE DE BREBEUF.

Trempe d'acier, forte constitution.

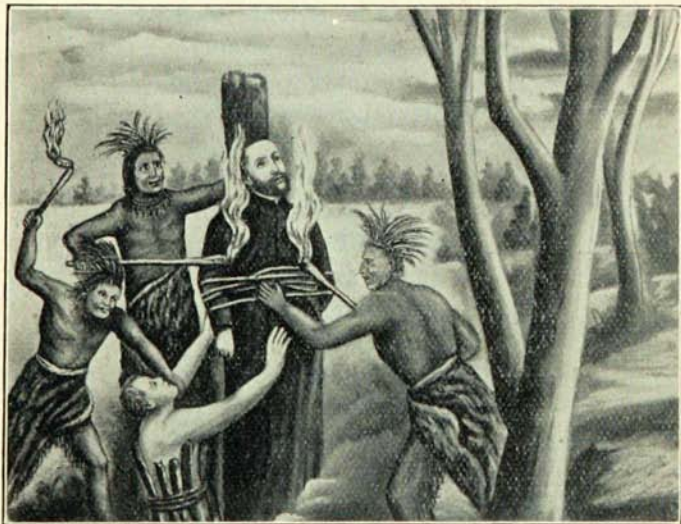
Acception du terme, signification du mot.

Belliqueux, qui aime la guerre.

Suppôt, celui qui sert aux mauvais desseins d'un autre.

Tomahawk, assommoir, hache de guerre.

1. Jean de Brébeuf naquit en France le 25 mars 1593, de parents nobles et chrétiens. A vingt-quatre ans, il entra au noviciat des Jésuites à Rouen et fut ordonné à l'âge de trente ans.



2. Se sentant attiré vers le Canada, il obtint de ses supérieurs la permission de partir avec le premier détachement de Jésuites pour la Nouvelle-France. "Il avait une **trempe d'acier**, son caractère était résolu et énergique, mais assoupli et réglé par la religion."

3. Son suprême désir était d'opérer la conversion des Hurons. "Ces peuplades s'attachèrent bientôt à lui, mais que de travaux à multiplier au début! Quelle constance pour arriver au coeur de ces barbares que le démon tenait dans ses griffes avec plus de ténacité que jamais! Que de croyances superstitieuses à vaincre!

4. "Mais rien n'arrête le brave missionnaire dans son apostolat sacré. Il soigne les malades et les console; il baptise les adultes mourants et les enfants des parents chrétiens. Il court d'une bourgade à l'autre pour distribuer les secours temporels et spirituels à ceux qui les demandent et même à ceux qui les refusent.

5. "C'est l'apôtre dans toute l'acception du terme, l'apôtre courant au martyre avec une détermination persistante.

"Le démon, qui savait bien que ce religieux détruirait sa puissance au milieu des Hurons, se déchaîna contre lui et mit en campagne ses **suppôts** les plus redoutables: les jongleurs et les sorciers.

6. "Sa vie ne fut qu'une longue suite de croix et de souffrances. Jamais il ne se plaignit; bien au contraire, il bénissait la main de celui qui le frappait. Plus il avait à endurer, plus il était content de son sort. Il était humble et avide de mortification. Il se donnait la discipline jusqu'à deux fois par jour, il jeûnait fréquemment, portait le cilice, la ceinture à pointes aiguës.

7. "Le premier levé pour allumer son feu et faire sa cuisine, le dernier au lit pour prendre un peu de repos. Et quel lit! quelques branches de sapin et un

morceau de bois pour oreiller. Dans ses courses d'une nation à l'autre, il maniait la rame pendant des journées entières sans jamais laisser apercevoir la moindre fatigue."

8. En 1640, le Père de Brébeuf courut évangéliser la Nation Neutre et, l'année suivante, revint à Québec. Quatre ans plus tard, il retourna chez les Hurons et y demeura jusqu'à sa mort. Les conversions se multiplièrent et firent prévoir le jour où la nation entière embrasserait le catholicisme.

9. Pendant l'hiver de 1649, les **belliqueux** et féroces Iroquois fondirent sur la mission de Saint-Ignace. Les Hurons étaient plongés dans un profond sommeil. Le fort fut investi sans résistance, le village livré aux flammes, et tous les habitants, hommes, femmes, enfants, périrent par le fer et le feu.

10. Les Iroquois, ivres de sang, coururent au village Saint-Louis à une lieue de distance et montèrent à l'assaut. Deux fois les Hurons repoussèrent l'ennemi avec pertes; mais enfin, écrasés par le nombre, ils tombèrent sous les débris des palissades. Les féroces vainqueurs pénétrèrent par toutes les brèches et firent un horrible carnage.

11. Le Père de Brébeuf aurait pu s'enfuir, mais il préféra rester à son poste sur le champ de bataille pour secourir son troupeau à l'heure suprême. Il tomba aux mains des vainqueurs, fut chargé de liens avec d'autres prisonniers et entraîné au camp pour y subir un horrible supplice de trois heures.

12. En voyant l'instrument de son supplice, le Père se jette à genoux et l'embrasse avec respect, il exhorte

les prisonniers chrétiens à mourir courageusement pour leur foi et leur montre les palmes de la victoire au ciel.

13. Les Iroquois saisissent leur victime, l'attachent au poteau. Les uns le frappent avec des bâtons, lui enfoncent dans la chair des alènes aiguës et des pointes de fer; d'autres suspendent autour de son cou un collier de haches rougies au feu, l'enduisent de racines et de gomme enflammée.

14. On lui verse de l'eau bouillante sur la tête, on taille sur ses membres des lambeaux de chair, qui sont grillés et dévorés sous ses yeux; on lui perce les mains avec des fers rouges, on lui arrache la peau de la tête et on lui jette de la cendre rouge et des charbons ardents sur le crâne.

15. Et le Père ne pousse pas un cri, pas un soupir. Sa figure conserve l'expression d'une sérénité parfaite. Son regard paraît absorbé dans la contemplation d'une vision céleste.

16. En vain les Iroquois redoublent de fureur et de cruauté pour lui arracher un cri de faiblesse et l'empêcher de parler; en vain ils lui fendent la mâchoire d'un coup de hache, lui coupent les lèvres, le nez, la langue et lui enfoncent un fer rouge dans la gorge, il parle encore par signes pour fortifier ses frères.

17. Enfin, vers neuf heures du matin, 16 mars 1649, l'un des bourreaux, fatigué de le voir languir si longtemps, mit un terme à ses maux en lui fendant la tête d'un coup de **tomahawk**. Les barbares, pour mettre le comble à leurs cruautés, se jetèrent sur le cadavre de leur victime, lui ouvrent la poitrine pour en arracher le

coeur et le dévorer entre eux dans l'espoir de s'attribuer une part de son courage.

De Brébeuf avait cinquante-six ans.

DIVERS.

Trouver un titre pour le No. 1, 2, 3, etc.

C.—L'ECHEVEAU DE FIL.

De profil, de côté.
Linotte, espèce d'oiseau.

Bobine, fuseau.
Défaillir, manquer, tomber.

1. Qui veut, dit la bonne grand'mère,
Regardant Pierre de profil,
Me tenir l'écheveau de fil?
—“C'est moi, c'est moi,” dit petit Pierre.
2. Il jette un rire frais et clair,
Qui ressemble au cri des linottes,
Et vient présenter ses menottes,
Quatre doigts et le pouce en l'air.
3. Et puis il se tient lèvres closes
Comme un bon soldat à son rang,
Pendant que le beau fil tout blanc
Se dévide sur ses poings roses.
4. Il s'amuse: c'est si nouveau!
Et sa figure s'illumine
En regardant sur la bobine
S'enrouler le gros écheveau.
5. Mais la grand'mère est un peu lente.
Lui va plus vite quand il court.
Le fil est long, l'écheveau lourd, . . .
Petit Pierre s'impatiente.

6. Et, pour le faire encor faiblir,
Les amis entr'ouvrent la porte,
L'appellent, et le vent lui porte
Ce cri: "Pierre, viens-tu courir?"
7. "Tiens donc tes mains!" dit la grand'mère.
Mais bientôt l'une et l'autre main
Défaillent à moitié chemin;
Le fil s'embrouille: peine amère!
8. Alors petit Pierre abattu
Pleure et laisse tomber l'ouvrage.
Eh quoi! voilà donc ton courage!
Plus tard, hélas! que feras-tu,
9. Enfant, dont l'écheveau commence,
Quand se dévideront les jours,
Quelquefois doux, mais surtout lourds,
Si tu n'as pas de patience?

LOUIS RATISBONNE.

QUESTIONNAIRE.—Demande de la grand'mère?—Réponse de Pierre?—son rire?—sa tenue?—Qu'est-ce qui l'amuse?—Pourquoi s'impatiente-t-il?—Que font les amis?—Qu'est-ce qui retarde le travail?—Que fait Pierre?—Remontrance de la grand'mère?

CI.—SAINT JEAN BERCHMANS.

Confins, bords, limites.
Prémontrés, ordre religieux.

Dissuader, détourner par conseil.
Retentissement, bruit.

1. A la fin du quinzième siècle vivait, dans la petite ville de Diest, sur les confins de la Belgique, un modeste cordonnier du nom de Jean-Charles Berchmans.

Il habitait, avec son épouse Elisabeth et sa famille, une des plus simples maisons du village.

2. Le 13 mars 1599, Jean-Charles eut un fils qui reçut à son baptême le nom de Jean-Baptiste. D'un naturel vif et impétueux, le petit Jean, sous l'habile direction de sa pieuse mère, devint doux comme un agneau.

3. Au prix de grands sacrifices, Jean-Charles plaça son enfant encore jeune au collège que les Prémontrés dirigeaient surtout pour les jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise.

4. Le petit Jean-Baptiste se fit remarquer, pendant les trois années qu'il fréquenta cette institution, par son jugement solide et son amour pour l'étude et la prière. Sa charité le faisait aimer de ses condisciples.

5. De bonne heure il manifesta une dévotion extraordinaire pour la divine Eucharistie. Son plus grand bonheur était de servir à l'autel. Il voulait devenir prêtre. Malheureusement son père se trouva incapable de lui faire poursuivre ses études.

6. Que faire? La nouvelle arriva de Munich qu'un chanoine avait besoin d'un domestique. Il s'offrait à faire instruire le jeune homme qui se présenterait à lui. C'était providentiel; Jean partit sur-le-champ et fut installé dans ses fonctions.

7. Le chanoine le plaça chez les Jésuites. Le collégien se distingua aussitôt par sa piété et ses succès dans les études.

En contact avec les religieux, Jean conçut une haute idée de la vie des Pères de la Compagnie de Jésus. La lecture de la vie de saint Louis de Gonzague acheva de mûrir sa vocation.

8. Il demanda à ses parents la permission d'entrer au noviciat des Jésuites. Son père essaya de le dissuader, mais en vain. Le 24 septembre 1616, le jeune homme demanda son admission à Malines.

9. Durant son noviciat, Jean fut un modèle pour ses condisciples et ses maîtres. Deux ans plus tard, il prononçait ses vœux et partait pour Rome. On lui donna la chambre qu'avait occupée, un quart de siècle auparavant, l'angélique de Gonzague.

10. Jean s'appliqua à imiter saint Louis, qu'il prit pour patron. Comme son modèle, il pratiqua constamment une tendre dévotion envers la sainte Vierge.

11. Tant de piété et de vertus l'avaient mûri pour le ciel. Dieu ne tarda pas à l'appeler à lui. Au mois d'août 1621, une fièvre violente l'attaqua. Il sentit que son départ était proche. Il demanda les sacrements qu'il reçut à genoux, supporté par ses frères.

12. Le 13 août, à huit heures, il rendit le dernier soupir, les yeux fixés sur son crucifix et en murmurant les noms de Jésus et de Marie.

Sa mort eut un immense retentissement dans Rome. La foule se précipita dans ses appartements pour contempler les restes du jeune saint.

13. Pie IX le déclara bienheureux le 3 mai 1865, et le donna pour patron aux enfants du sanctuaire. Le 15 janvier 1888, Léon XIII le canonisa solennellement.

(J.-R. M.)

QUESTIONNAIRE.—Quel était le caractère de Jean Berchmans?—A qui fut-il redevable de sa conversion?—Quel était son désir?—Quel saint Jean prit-il pour son modèle?—Envers qui avait-il une dévotion spéciale?—Comment expira-t-il?

CII.—LE MARCHAND POLI.

Clientèle, les pratiques, chahands.

Refrogné, plissé en signe de mauvaise humeur.

Tranchant, trop absolu, hautain.

Saura gré, sera satisfait.

Concurrent, rival.

1. Il n'en coûte rien d'être poli et, à l'occasion, la politesse contribue beaucoup à rendre la vie agréable et elle est une source de profits en ce qu'elle aide à attirer et à retenir la **clientèle**.

2. Une réponse civile vous fait des amis, tandis qu'un ton déplaisant détourne les personnes de vous : un sourire réussit quand un visage **refrogné** échoue.

3. Vous n'avez pas le droit de faire endurer à autrui vos inégalités de caractère et vos ennuis, cela éloigne de vous la clientèle.

4. Ne commettez pas l'erreur de penser que vous pouvez réserver votre politesse pour les personnes qui vous plaisent ou pour celles envers lesquelles vous n'osez pas être impoli. Si vous voulez réussir dans votre commerce, soyez poli envers tout le monde.

5. Quand quelqu'un vous questionne poliment, ne répondez pas sur un ton **tranchant**.

Vous pouvez au moins parler civilement, même si vous n'êtes pas assuré qu'on vous en **saura gré** immédiatement. Une réponse courtoise à une demande de renseignements a souvent gagné au marchand un client précieux.

6. Certaines personnes heureusement douées montrent de l'affabilité à toutes celles avec qui elles entrent en contact. C'est une qualité excellente qui donne

à son possesseur une grande popularité. Ceux qui ne la possèdent pas devraient s'efforcer de la cultiver.

7. La rudesse est un défaut auquel il est difficile de remédier. Il est facile de blesser les sentiments de quelqu'un en lui parlant avec rudesse et, bien qu'on le fasse sans intention, cela peut chasser la clientèle et la pousser à s'adresser à un concurrent.

8. Si une personne vous ennuie, vous n'êtes pas justifié de ce fait à en faire souffrir la première qui entre dans votre magasin.

9. La politesse n'est pas une vertu, c'est une nécessité absolue; plus vous la mettez en pratique, mieux vous vous en trouverez et plus vous serez certain d'obtenir un succès substantiel et permanent dans votre commerce.

(“PRIX COURANT.”)

QUESTIONNAIRE.—De quelle utilité est la politesse à un négociant?—Dites un double effet des inégalités de caractère.—Quelle erreur est signalée dans le No. 4?—Quelle conseil dans le No. 5?—Que dit-on de l'affabilité?—de la rudesse?—Et si une personne vous ennuie...?—Pourquoi la politesse est-elle nécessaire?

Trouver un contraire de: poli, tout, agréable, vie, profit, aider, attirer, ami, déplaisant, etc.

CIIL.—DESCRIPTION DE GRAND-PRE.

Val, vallée.
Chalumeau, tige.
Hallier, buissons épais.

Mansarde, chambre sous le comble.

Sous le ciel d'Acadie, au fond d'un joli val,
Et non loin des bosquets qui bordent le cristal
Que déroule, tantôt sous les froides brumes,
Tantôt sous le soleil, le grand Bassin des Mines,

5. On aperçoit encor, paisible, retiré
Et loin de ce qu'il fut, le hameau de Grand-Pré.
Du côté du levant de beaux champs de verdure
Offraient à cent troupeaux une grasse pâture
Et donnèrent jadis au village son nom,
10. Pour arrêter les flots le vigilant colon,
A force de travail et de rudes fatigues,
Éleva de ses mains de gigantesques digues
Qu'au retour du printemps on voyait s'entr'ouvrir,
Pour laisser l'océan s'élançer et courir
15. Sur le duvet des prés devenus son domaine,
Au couchant, au midi, jusqu'au loin dans la plaine.
S'étendaient des vergers et des bouquets d'ormeaux
Le lin vert balançait ses frêles **chalumeaux**
Et le blé jaunissant, ses tiges plus robustes ;
20. Vers le nord surgissaient mille sortes d'arbustes,
Des bois mystérieux et de sombre **halliers** ;
Et, sur les hauts sommets des monts irréguliers,
De magiques brouillards, des brumes éclatantes,
Se paraient au soleil de couleurs inconstantes
25. Et semblaient admirer le vallon dans la paix,
Sans oser cependant y descendre jamais.
C'est là qu'apparaissaient, charmantes et coquettes,
Les maisons du hameau qui toutes étaient faites
Avec du bois de chêne, ou d'orme ou de noyer,
30. Comme le paysan bâtissait son foyer,
Dans la terre normande, alors que sur le trône
S'asseyaient les Henri. Un chaume frais et jaune
Arrangé par faisceaux, recouvrait tous les toits ;
Des lucarnes laissaient, par les châssis étroits,
35. Pénétrer le soleil jusqu'au fond des **mansardes**.—
Lorsque tournant au vent, les girouettes criardes

- S'illuminaient des feux d'un beau soleil couchant,
Dans les beaux soirs d'été, lorsque l'herbe du champ
Exhalait son arôme et tremblait à la brise
40. Sur le seuil de la porte avec leur jupe grise,
Leur blanche capeline et leur mantelet noir,
Les femmes du hameau venaient gaiement s'asseoir,
Et filaient leur quenouille; et les brunes fillettes
Unissaient leurs chansons au bruit clair des navettes
45. Tournant sur les métiers leurs essieux de roseau,
Au joyeux ronflement du rapide fuseau.
Le pasteur du village, humble et vénéré prêtre,
Alors ne tardait pas d'ordinaire à paraître.
En le voyant venir d'un pas majestueux
50. Tous les petits enfants cessaient leurs bruyants
[jeux,
Leurs courses dans les prés, leurs cris de toutes
[sortes,
Et retournaient s'asseoir en rang devant les portes.
Et, par des mots polis, les femmes le saluaient.
55. Bientôt les laboureurs revenant de l'ouvrage
A l'étable menaient leur pesant attelage.
Le soleil émaillait la pente du coteau:
Et ses derniers rayons, comme des filets d'eau,
Jusque au fond du val, glissaient de roche en roche.
60. De sa voix argentine au même instant la cloche
Annonçait l'Angelus et le déclin du jour.
Et, par-dessus les toits et les monts d'alentour,
On voyait la fumée en colonnes bleuâtres,
Comme des flots d'encens, s'échapper de ces âtres
65. Où l'on goûtait la paix, le plus divin des biens.
Ainsi vivaient alors les simples Acadiens :

Leurs jours étaient nombreux et leur mort était
[sainte.

Libres de tout souci comme de toute crainte,
Leurs portes n'avaient point de clef ni de loquet ;
70. Car dans l'ombre des nuits nul n'était inquiet ;
Et, chez ces bonnes gens, on trouvait la demeure
Ouvrte comme l'âme, à chacun, à toute heure
Là le riche vivait avec frugalité,
Le pauvre n'avait point de nuits d'anxiété.

PAMPHILE LEMAY.

Traduit de Longfellow.

Apprendre par coeur les huit derniers vers.
Résumer en prose cette description.

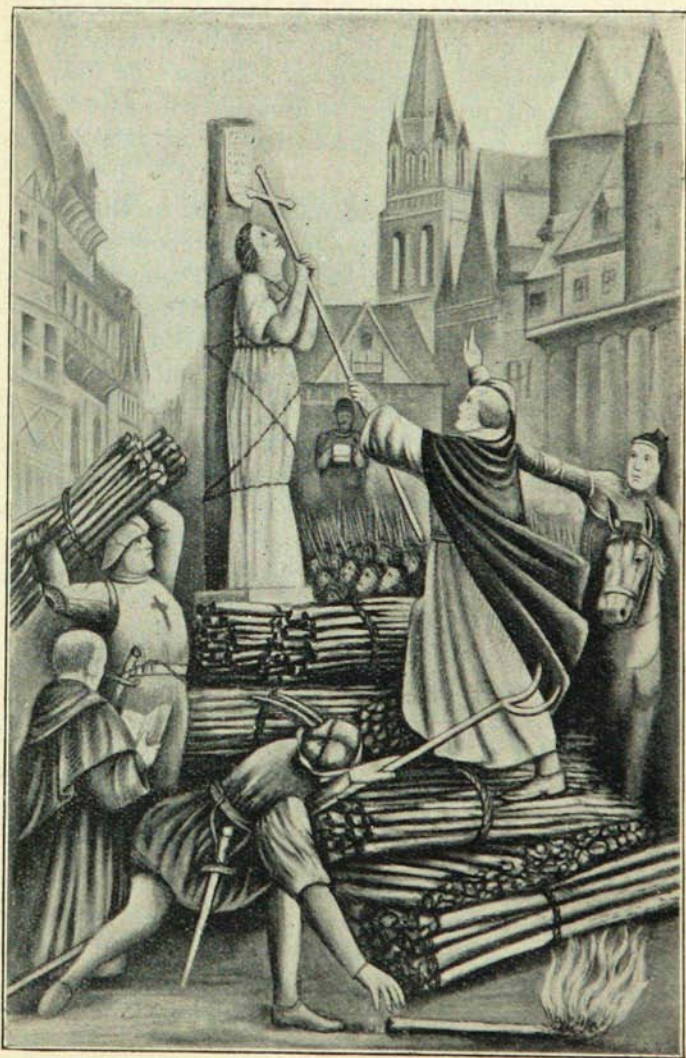
CIV.—JEANNE D'ARC.

Embûche, piège.

| Relaps, retombée dans l'hé-
résie.

1. Jeanne naquit en 1409 au village de Domremy, en Lorraine, sur la frontière de la Champagne.

C'était une fille pieuse, douce et vaillante à l'ouvrage. D'une foi vive, d'un caractère franc et naïf, d'une modestie intègre, elle faisait la joie de sa famille et l'admiration de ses compagnes. Chaque matin, elle allait à l'église adorer Dieu avant de commencer le travail des champs.



2. Le soir, à la maison, tandis que ses doigts agiles dévidaient la quenouille de lin, elle écoutait le récit de la grande misère qui régnait alors au pays de France, et elle pleurait, priant Dieu et les saintes du paradis de venir en aide au peuple que tout semblait avoir abandonné.

3. Un jour, à l'heure du midi, tandis qu'elle priait dans le jardin de son père, elle crut entendre une voix s'élever :—Jeanne, va trouver le roi de France ; demande-lui une armée, et tu délivreras Orléans.

Jeanne se mit à fondre en larmes ; mais d'autres voix continuèrent à lui ordonner de partir, lui promettant qu'elle chasserait les Anglais.

4. Persuadée enfin que Dieu l'avait choisie pour délivrer la patrie, elle se résolut à partir. Tout d'abord elle fut traitée de folle, mais la ferme douceur de ses réponses parvint à convaincre les plus incrédules. Le roi lui-même finit par croire à la mission de Jeanne, et lui confia une armée.

5. A ce moment les Anglais étaient encore devant Orléans, et toute la France avait les yeux fixés sur la malheureuse ville, qui résistait avec courage, mais qui allait bientôt manquer de vivres.

Jeanne, à la tête de sa petite armée, fit cinquante lieues pour atteindre la ville : "J'irai ; il faut que j'y aille, dussé-je y aller sur mes genoux."

6. Les courages se ranimèrent. Alors Jeanne, entraînant le peuple à sa suite, sortit de la ville pour attaquer les Anglais. Dès la première rencontre, elle fut blessée et tomba de cheval. Déjà le peuple, la croyant morte, prenait la fuite ; mais elle, arrachant courageusement

la flèche restée dans la plaie et remontant à cheval, courut vers les retranchements des Anglais. Elle marchait au premier rang et enflammait ses soldats par son intrépidité: toute l'armée la suivit, et les Anglais furent chassés. Peu de jours après, ils étaient forcés de lever le siège.

7. Après Orléans, Jeanne se dirigea vers Reims où elle voulait faire sacrer le roi. D'Orléans à Reims la route était longue, couverte d'ennemis. Jeanne les battit à chaque rencontre, et son armée entra victorieusement à Reims, où le roi fut sacré dans la grande cathédrale.

8. Jeanne déclara alors que sa mission était finie et qu'elle devait retourner à la maison de son père. Mais le roi n'y voulut pas consentir et la retint en lui confiant le commandement de l'armée.

Bientôt Jeanne fut blessée à Compiègne, prise par trahison et vendue aux Anglais qui l'achetèrent dix mille livres (environ \$2,000.) Puis les Anglais la conduisirent à Rouen, où ils l'emprisonnèrent.

9. Le procès dura longtemps. Les juges faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour embarrasser Jeanne, pour la faire se contredire et se condamner elle-même. Mais elle, répondant toujours avec droiture et sans détours, savait éviter leurs **embûches**.

Après ce long procès, après des tourments et des outrages de toute sorte, elle fut condamnée à être brûlée vive sur la place de Rouen, comme hérétique, **relapse**, apostate, idolâtre.

10. En écoutant cette sentence barbare, la pauvre fille se prit à pleurer: "Rouen! Rouen! disait-elle, mourrai-je ici?"

Mais bientôt ce grand cœur reprit courage. Elle marcha au supplice tranquillement ; pas un mot de reproche ne s'échappa de ses lèvres ni contre le roi qui l'avait lâchement abandonnée, ni contre les juges iniques qui l'avaient condamnée.

11. Quand elle fut attachée sur le bûcher on alluma le feu. Le Frère Isambart, qui avait accompagné Jeanne d'Arc, était resté à côté d'elle, et tous deux étaient environnés par des tourbillons de fumée. Jeanne, songeant comme toujours plus aux autres qu'à elle-même, eut peur pour lui, non pour elle, et lui dit de descendre.

12. Alors il descendit et elle resta seule au milieu des flammes qui commençaient à l'envelopper. Elle pressait entre ses bras une petite croix de bois. On l'entendit crier : Jésus ! Jésus, et elle expira.

Le peuple pleurait : quelques Anglais essayaient de rire, d'autres se frappaient la poitrine, disant : "Nous sommes perdus ; nous avons brûlé une sainte."

NOTE.—Jeanne d'Arc a été béatifiée par Pie X en 1909.

QUESTIONNAIRE.—La vie de Jeanne à la maison paternelle?—Qu'est-ce que Dieu voulait d'elle?—Racontez ses succès, son emprisonnement, son procès, sa mort.

Faire le plan de ce récit.

CV.—PRONOSTICS DU TEMPS.

Suinter, sortir, s'écouler.

Croasser, crier, en parlant des corbeaux.

Salpêtre, substance que l'on voit briller comme du sel sur les murs humides.

Proximité, voisinage.

Pronostics, signes.

Prévision, action de prévoir ce qui arrivera.

Crible, instrument percé de trous pour passer le grain.

Blafard, pâle, terne.

1. Au village, on a mille moyens de savoir quel temps il fera, et les vieux cultivateurs se trompent rarement dans leurs prévisions.

Il fait un soleil magnifique. Il semble qu'on puisse compter sur une suite de beaux jours. Pourquoi donc ce paysan rentre-t-il si vite son fourrage? Il a vu sa vache, qui est friande de **salpêtre**, lécher les murs de l'étable. Il faut qu'il y ait de l'humidité dans l'atmosphère pour que le salpêtre ait **suinté** de la muraille. C'est signe de pluie pour demain.

2. C'est encore un signe de pluie que de voir les abeilles rentrer à la ruche longtemps avant le coucher du soleil et avec un maigre butin.

Ce matin, les corbeaux se sont éveillés de bonne heure et ils **croassaient** plus fort qu'à l'ordinaire: signe de pluie. Hier, les moineaux babillaient dès le matin: on pouvait être certain qu'il ferait le beau temps qu'il a fait dans l'après-midi.

3. La Bergeronnette sautille-t-elle devant vous le long des fossés: signe de beau temps.

Suivez des yeux les hirondelles. Les voyez-vous voler en rasant la terre: l'orage n'est pas loin. Disparais-

sent-elles dans les nuages : il ne pleuvra pas aujourd'hui et vous pouvez vous mettre hardiment en route.

4. La nuit, on ne voit pas les oiseaux, mais on entend le rossignol, les chouettes, les crapauds. Cela suffit pour deviner le temps. Si le rossignol chante clair, il fera beau. Si les crapauds chantent, si les chouettes houloulent, gare à la pluie pour le lendemain.

La fermière a dans sa basse-cour d'excellents indicateurs du temps : pigeons, poules, canards.

5. Les pigeons se sont posés sur le toit de la grange et présentent leur jabot au levant en secouant les ailes : il pleuvra certainement demain, si ce n'est pas même cette nuit. C'est au contraire signe de beau temps si les pigeons rentrent tard au colombier après être allés picoter au loin.

Quand les poules se roulent dans la poussière, les plumes toutes hérissées, et que les canards se jettent joyeusement dans la mare, plongent, barbotent, se donnent la chasse, attendez-vous à l'orage.

Il n'y a pas que les animaux qui indiquent les changements du temps.

6. Le matin, le paysan n'a qu'à passer la main sur la lame de sa faux : si elle est sèche, c'est bon signe. Si elle est humide et se teinte de bleu et de rose, la pluie va tomber.

Quand le batteur en grange voit son **crible** détendu, il devine qu'il pleuvra. Même **prévision** si les gerbes de blé et d'avoine sont plus pesantes qu'à l'ordinaire.

7. En automne, la gelée blanche indique la pluie, et la rosée le beau temps.

Si la lune est entourée d'un cercle **blafard**, c'est de la pluie qui se prépare. Si le cercle est rouge, c'est du vent. Brille-t-elle d'une lumière pure : il fera beau.

8. Que d'indications précieuses dans les phénomènes naturels ! aussi, mes amis, observez autour de vous, comparez, réfléchissez. La nature est un livre merveilleux dans lequel on peut apprendre bien des choses.

(CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE.—Citez quelques-uns des signes fournis par les animaux auxquels les cultivateurs reconnaissent qu'il pleuvra,—qu'il fera beau.—Les outils des travailleurs indiquent-ils aussi les changements de temps?—Citez-en quelques exemples.—La lune fournit-elle des indications pour le temps?

Dire la forme des phrases dans le dernier alinéa.

CVI.—POURQUOI JE N'AIME PAS LA GRAMMAIRE.

Monologue-boutade pour jeune Ecolier.

Anoblir, élever au rang des nobles. | Tohu-bohu, désordre, chaos.

1. Savez-vous pourquoi je n'aime pas la grammaire ? Tout simplement parce que j'aime la paix, et dans la grammaire je n'y vois que la guerre.

2. Vous connaissez, n'est-ce pas ? les dix membres dont la famille grammaticale est composée ; vous avez, messieurs Substantif, Article, Adjectif, Pronom, Participe, Verbe, Adverbe ; puis, madame de la Préposition, madame Conjonction et mademoiselle Interjection.

3. Eh bien, tous ces gens-là font ensemble le plus curieux des ménages. Prenez monsieur Adverbe : c'est un personnage qui ne s'accorde jamais avec les autres. Prenez madame de la Préposition : je ne sais pas si elle est trop fière du privilège qu'elle a d'**anoblir**, mais vous ne la verrez jamais non plus s'accorder avec les siens.

4. Prenez madame Conjonction, c'est la même chose. On dit que son rôle est d'unir entre eux les membres de la famille : comment peut-elle unir, elle qui ne veut pas entendre parler d'accord pour ce qui la regarde ? C'est bien le cas de le dire : Médecin, guéris-toi toi-même.

5. Et mademoiselle Interjection !... Ça, c'est une petite personne tellement sensible, mais tellement sensible qu'elle n'ouvre jamais la bouche que pour pousser des soupirs et des exclamations. O ciel ! Grand Dieu ! Ouf ! Lala ! Hélas ! Holà !... Bref, elle crie tout le temps comme si on lui marchait sur les pieds. Vous comprenez bien qu'avec un tempérament pareil, elle ne saurait non plus s'accorder avec qui que ce soit.

6. Vous voulez qu'on ait beaucoup de goût à étudier les moeurs de ces gens-là ! Non, voyez-vous, moi, j'aime la paix ; car enfin, lorsque la plus parfaite harmonie règne dans une nombreuse famille, il n'y a rien de plus beau.

7. Or, nous venons de constater que sur les dix membres de la maisonnée grammaticale, quatre vivent absolument brouillés entre eux et avec les six autres.

8. Ne faisons pas remarquer que sur ces quatre, on rencontre les trois dames de la famille ; heureusement cela ne peut pas arriver ailleurs. Donc, glissons vite...

9. Je ne vous parlerai pas de messieurs Substantif,

Article, Adjectif, Pronom et Verbe. Ceux-là, mon Dieu, malgré quelques petits nuages par-ci par-là, ils s'accordent de gros en gros. Mais je veux consacrer deux mots à monsieur Participe qui est tantôt "passé" et tantôt "présent." Quand il est "passé," ce monsieur-là, c'est aussi le diable à confesser pour le faire accorder. Oh! ce qu'il est capricieux!

10. Ainsi vous le mettez en relation directe avec messieurs Substantif ou Pronom qui se font gloire de lui servir de compléments, eh bien, il s'accordera avec eux, ou il ne s'accordera pas, c'est selon... Que voulez-vous? il est comme ça. S'il marche derrière le complément, et qu'il ait ainsi la place d'honneur, comme dans le clergé, alors, cela va bien, il s'accorde; mais si, par malheur, on veut faire marcher le complément derrière, c'est fini, vous le fouetteriez qu'il n'avancerait pas d'une "s" ou d'un "e".

11. Croyez-vous que le spectacle que nous offrent ces messieurs et ces dames soit bien de nature à nous pacifier le caractère? "Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es." Or, à l'école, du matin au soir, nous assistons à cette vie de dispute: nous ne pouvons pas prendre la moindre dictée sans voir ce **tohu-bohu** de non-accords d'ici, de non-accords de là. Et même, la maîtresse se complait à nous expliquer les causes de ces querelles: on dirait que ça lui va.

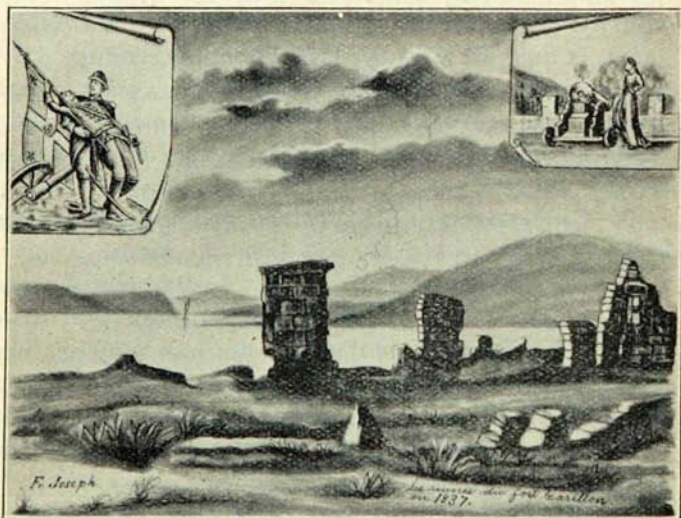
12. Mais que l'un de nous essaye de faire comme l'Adverbe ou la Préposition ou la Conjonction ou l'Interjection, c'est-à-dire que l'un de nous essaye de ne pas s'accorder avec son voisin, alors je vous promets que ça change!...

(*"Les Scènes de l'Enfance"* de Robert.)

Apprendre ce monologue par coeur et le déclamer.

CVII.—LE DRAPEAU DE CARILLON.

1. O Carillon, je te revois encore !
 Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis,
 Où dans tes murs la trompette sonore
 Pour te sauver nous avait réunis.
 Je viens à toi quand mon âme succombe
 Et sent déjà son courage faiblir.
 Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.



2. Mes compagnons, d'une vaine espérance,
 Berçant encor leurs cœurs toujours français,
 Les yeux tournés du côté de la France,
 Diront souvent : Reviendront-ils jamais ?
 Oh ! l'illusion consolera leur vie ;

Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
 Et sans attendre une parole amie,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

3. Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
 Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
 Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
 Naguère, hélas! je déployais en vain,
 Je le remets aux champs où de ta gloire
 Vivra toujours l'immortel souvenir,
 Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

4. Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée,
 Près de Lévis moururent en soldats!
 En expirant leur âme consolée,
 Voyait la gloire adoucir leur trépas.
 Vous qui dormez dans votre froide bière,
 Vous que j'implore à mon dernier soupir,
 Réveillez-vous. Apportant ma bannière,
 Sur vos tombeaux je viens ici mourir.

(Fragments.—OCTAVE CREMAZIE.)

Apprendre par coeur.

CVIII.—LE MAL DU PAYS.

Mobile, soldat qui n'est pas
 assigné à un poste.

Lande, terre stérile, inculte.

Armistice, suspension d'ar-
 mes, de combats.

Bissac, sac ouvert par le mi-
 lieu.

Dans les premiers jours de février de la terrible
 année 1871, un jeune **mobile** breton, débris de l'armée

de l'Est, s'éteignait lentement dans un hôpital de Genève.

Le froid, la misère, les privations de tout genre avaient commencé, chez cette vigoureuse nature, l'oeuvre de la destruction qu'allaient achever le chagrin et cette terrible maladie que l'on nomme "le mal du pays."

Le pauvre enfant avait laissé sur la **lande** bretonne son père, âgé de soixante-dix ans, sa vieille mère et sa soeur. Trois frères avaient comme lui quitté la maison paternelle pour défendre le sol envahi, et, depuis de longs mois, il ignorait le sort de tous ces êtres si chers à son coeur : voilà ce qui le tuait.

Un jour il avait dit à un camarade : "Je voudrais bien voir mon père," et le camarade avait écrit. Cette lettre trouva la famille bien inquiète sur le sort de l'enfant absent. Il vivait : donc on pouvait le sauver, et, malgré ses soixante-dix ans, le père était parti.

Il y a loin du fond de la Bretagne à Genève ; les routes étaient bien encombrées par les mouvements des troupes à qui l'**armistice** imposait la nécessité de marches incessantes. Aussi le voyage fut long et pénible ; mais il s'agissait de voir son fils, de le sauver peut-être : rien ne coûta au père infortuné.

"Ah ! mon père, vous voilà ! Je puis mourir maintenant.

—Non, tu ne mourras pas ; ta mère t'attend ; tes frères vont revenir. Courage, mon enfant, tu n'es pas malade ; j'ai apporté de l'argent, je t'achèterai de bons aliments ; tu mangeras et tu seras sauvé.

—Non, mon père, je n'ai plus jamais faim ! Hier en-

core on m'a apporté de bien bonnes choses, je n'ai jamais pu y toucher."

Et il retomba épuisé par cette courte conversation, et le pauvre père laissait tomber sur sa poitrine sa tête découragée: fallait-il donc avoir supporté tant de fatigues pour ne remporter qu'un cadavre!

Tout à coup une pensée illumine son esprit; d'une main fiévreuse, il fouille dans son **bissac** de voyage; il en tire un pain noir, un de ces gros pains de seigle que mangent les paysans bretons:

"Tiens, dit-il, c'est ta mère qui l'a pétri."

L'enfant se redresse à ces mots; son oeil terne se ranime; puis avançant la main: "Donnez, mon père, dit-il, donnez, j'ai faim!"

Et il porte à sa bouche ce morceau de pain noir; il le dévore; puis tout à coup une larme jaillit de ses yeux: "Oh! mon père, s'écria-t-il, encore! C'est si bon du pain de chez nous!"

L'enfant était sauvé!

Quinze jours après, son père le ramenait en Bretagne; et pendant la route il répétait souvent: "Ah! quand serons-nous arrivés pour pouvoir manger tous les jours du pain de chez nous?"

(AMBERT.)

QUESTIONNAIRE.—Que fait le père, en apprenant que son fils est malade?—Quelle fut la joie du soldat en voyant son père?—Pourquoi dévore-t-il le pain noir que lui présente son père?—Pourquoi le pain de "chez nous" est-il meilleur que tout autre pain?

Faire des propositions avec les mots: **armée, éteindre, hôpital, froid, etc.**

CIX.—LES URSULINES.

Abnégation , renoncement, ou- bli de soi-même. Enthousiasme , grande joie.	Dialecte , langage. Naturels , sauvages. Insécurité , manque de sûreté.
--	--

I. Au Canada les religieuses enseignantes ont précédé les défricheurs.

Champlain venait de mourir et le frêle berceau de la Nouvelle-France était encore tout environné de forêts, quand les Ursulines arrivèrent à Québec avec une jeune dame d'Alençon. Sur les bords affreusement sauvages du Saint-Laurent, ces femmes admirables venaient allumer un foyer de lumière chrétienne. Elles espéraient attirer les cruels indigènes à l'Évangile; par la force de la charité elles comptaient les donner à l'Église, à la civilisation, et ce n'est pas seulement l'héroïsme de la foi et de l'**abnégation** qui consacre leur mémoire, c'est aussi la gloire du courage. Les Français qui étaient comme perdus au milieu de la barbarie, accueillirent les religieuses avec une joie et un **enthousiasme** indescriptibles. Elles débarquèrent au son des canons, des tambours et des fifres, et tombant à genoux, baisèrent la terre de leur sauvage patrie d'adoption. Aucune habitation n'avait pu être préparée d'avance. On logea les Ursulines dans un chétif petit magasin, et avec les enfants qu'il y avait alors à Québec, on leur amena les néophytes huronnes. Les religieuses se mirent immédiatement à l'étude des **dialectes** du pays; et tant que les naturels n'eurent pas déserté les centres de civilisation, elles se dévouèrent aux petites sauvagesses comme aux petites françaises.

2. Le jour de l'arrivée des Ursulines, le gouverneur, M. de Montmagny, leur "avait départi et distribué six arpents de terre ou environ, en nature de bois, en la ville de Québec." Au printemps de 1641, les défrichements étaient assez avancés pour qu'on se mit à bâtir, et au mois de novembre 1642, les Ursulines entrèrent dans leur monastère. "Il y restait à faire plus qu'il n'y avait de fait," et elles pensèrent mourir de froid. Cependant ni les souffrances, ni l'**insécurité** où il fallait vivre, ne purent ébranler leur constance. Ce qu'elles avaient osé entreprendre, elles surent l'accomplir. Alors que la pauvreté était si grande dans la colonie, elles virent deux fois le feu consumer tout ce qu'elles possédaient. Mais les pires désastres semblaient accroître leur ardeur. Au lendemain des incendies, sans asile, sans pain, presque sans vêtements, elles reprenaient leur oeuvre d'éducatrices; et si l'éducation est la communication de l'intime, que n'ont-elles pas déposé au fond des coeurs de foi robuste, de saine vigueur, d'héroïque vaillance.

3. Ces religieuses qui nous apparaissent tout illuminées de surnaturel, avaient plus à coeur que personne l'affermissement de la colonie. Lorsque les continuel périls s'aggravaient, que tout semblait perdu: "Mon Dieu," s'écriait une de ces saintes femmes qui s'offraient sans cesse en victime pour le pays, "effacez mon nom du livre de vie, plutôt que de permettre la destruction de la Nouvelle-France." "Il n'y a que Dieu qui empêche les sauvages de voir comme nous sommes peu nombreux et comme il leur serait facile de nous anéantir," écrivait l'illustre et vénérable Marie de l'Incarnation.

En 1660, quand les cinq tribus iroquoises s'unirent pour en finir avec les Français, la même religieuse écrivait après cinq mortelles semaines d'alarmes et d'angoisses : "Je n'ai pas vu qu'aucune de nous eût été hors de sa tranquillité."

4. Ces sublimes femmes ne purent faire aux féroces indigènes tout le bien qu'elles avaient rêvé, mais elles firent un immense bien à la colonie et, plus que les gouverneurs et les intendants, contribuèrent à la façonner. "C'est à l'endroit des filles françaises que nous sommes le plus utiles," écrivait Marie de l'Incarnation ; "il n'y en a pas une qui ne passe par nos mains." Pour assurer à ces enfants le bienfait d'une bonne éducation, on ne reculait devant aucune difficulté, et de l'Acadie, du Détroit, de la Louisiane, ces hardis explorateurs qui ont couvert de gloire le nom français, envoyaient leurs filles aux Ursulines. Qu'il nous soit permis d'ajouter que tous les étrangers, qui visitèrent le pays à cette époque, font des Canadiennes le plus complet éloge. Énergiques dans les périls, dures à la peine et au travail, ne répugnant en général à aucun ouvrage, elles n'en étaient pas moins, disent-ils, de vraies dames françaises par l'éducation et les manières. Très hospitalières, elles excellaient à voiler leur pauvreté sous un air d'aisance. Si l'on ajoute que cette population si remarquable pour son urbanité, l'était encore plus par sa foi religieuse, son patriotisme, sa moralité, son courage, il faut bien convenir que jamais femmes n'ont mieux compris, mieux rempli leur rôle que les femmes de la Nouvelle-France.

LAURE CONAN.

QUESTIONNAIRE.—Les Ursulines venaient allumer...?—Elles espéraient attirer...?—Les Français accueillirent...?—On logea...?—Elles se dévouèrent...?—En 1641, les défrichements...?

Faire un résumé du morceau.

CX.—LE BON PAUVRE.

1. Ah! je sais que la vie est un banquet suave,
Une longue fête pour vous;
Vos chants toutes les nuits m'éveillent dans ma cave:
Frères, je ne suis pas jaloux.
2. Dieu n'a-t-il pas placé sur les cimes sereines
Le beau cèdre au riche manteau,
Et le long des torrents, courbé sur leurs haleines,
Le pâle et frissonnant roseau?
3. Malheur au pauvre aigri qui de sa lèvre torse
Où flotte une écume de fiel,
Insulte à la justice, à l'amour, à la force
De ce Dieu qui créa le ciel!
4. O Christ! devant ton front que les épines ceignent,
Je bénis mon sort et ta loi.
N'as-tu pas dit: "Heureux celui dont les pieds
Sur les ronces derrière moi?" [saignent
5. Il faut que l'homme souffre en son corps, en son
Mais une larme est un trésor. [âme;
Les pauvres brilleront au ciel comme une flamme
Et tiendront une palme d'or.
6. Mon pauvre coeur, semblable à l'épi qu'on flagelle,
Reste vide après tant de coups...
Mais que j'aie une larme à mon heure mortelle
O Christ, à verser sur tes clous!

ALFRED GARNEAU.

CXI.—LE SERMENT DE CAMBRONNE.

Hocher, branler.

| Aventure, accident.

1. A l'âge de vingt ans, Cambronne était caporal en garnison à Nantes. Il prit la mauvaise habitude de boire et, un jour, étant ivre, il frappa son colonel qui lui donnait un ordre.

2. D'après les lois militaires, Cambronne devait passer devant le conseil de guerre et ne pouvait éviter une condamnation à mort. Son colonel va le trouver dans sa prison :

“Caporal, lui dit-il, tu as commis une grande faute.

3. —Mon colonel, je le sais ; d'après la loi, je dois être fusillé ; je suis prêt.

—Eh bien ! j'ai pu obtenir ta grâce, parce que tu es un brave ; mais à une condition : c'est que tu ne t'enivreras plus une seule fois désormais.”

Cambronne, qui avait eu un moment de joie, **hocha** la tête.

4. “Mon colonel, vous êtes bien bon ; mais, voyez-vous, quand je commence à boire, je ne sais jamais où je m'arrêterai ; je ne peux pas promettre cela ; je ne tiendrais pas ma promesse. Mieux vaut me fusiller.

—Eh bien ! alors, promets de ne plus boire du tout, cela reviendra au même ; jure de ne plus approcher une goutte de vin de tes lèvres.”

Cambronne eut un soupir.

5. “Allons, décide-toi ; aimes-tu mieux être fusillé ce soir ?

—Mais, dit Cambronne, qui vous garantira que je tiendrai mon serment ?

—Et ton honneur, n'est-ce pas assez?

6. —Eh bien! reprit le caporal d'une voix ferme, je jure sur l'honneur de ne plus boire de ma vie une goutte de vin..."

7. Vingt ans se passèrent. Le caporal Cambronne était devenu général. Un jour, il se retrouva en présence de son ancien colonel, alors vieux et cassé.

8. Le colonel avait oublié depuis longtemps l'aventure d'autrefois. Il fit monter une bouteille de vin du Rhin, pour fêter la rencontre, et il s'étonna que Cambronne ne portât pas ses lèvres à son verre plein de ce vin couleur d'or. Mais Cambronne, se levant brusquement:

9. "Eh quoi! colonel, avez-vous pu croire que j'aie oublié mon serment? ne vous souvenez-vous plus de Nantes, de la prison, de la manière dont vous m'avez sauvé?"

Et Cambronne se jeta dans les bras de son vieux chef, à qui il avait tenu parole toute sa vie sans un instant de défaillance.

MARCEL.

QUESTIONNAIRE.—Qu'arriva-t-il à Cambronne à l'âge de vingt ans?—A quoi fut-il condamné?—A quelle condition obtint-il sa grâce?—Qu'arriva-t-il vingt ans après?

Faire le plan de cette anecdote.

CXII.—AUX ZOUAVES PONTIFICAUX.

Les Zouaves pontificaux sont devenus aussi célèbres dans l'histoire de notre pays, que les croisés de Saint Louis le sont dans l'histoire religieuse de notre mère-patrie. Ils occupent une place d'honneur dans

nos démonstrations publiques, et personne ne leur conteste le droit de préséance aux pieds des saints autels. Les hommes courageux qui ont offert et exposé leur vie à la défense du trône de saint Pierre méritent d'occuper un poste honorable dans le sanctuaire.

On sait qu'un groupe de Canadiens, un peu plus de cinq cents, volèrent à la défense des États pontificaux, en sept détachements différents, durant les années 1868 et 1869.



On se rappelle la sensation produite en Europe par cette troupe d'élite qui valut au Canada la réclame la plus retentissante et les compliments les plus flatteurs. Voici les vers qui leur étaient adressés à Lyon, le 6 mars 1868, par M. Victor de Laprade, membre de l'Académie française :

AUX CANADIENS FRANÇAIS,
SOLDATS DE PIE IX.

“Aime Dieu et va ton chemin”

(Devise du Canada inscrite sur le drapeau des volontaires.)

1. Allez votre chemin, Français du Nouveau-Monde!
Race de nos aïeux tout à coup ranimés.
Allez, laissant chez nous une trace féconde,
Offrir un noble sang au Dieu que vous aimez.
2. De nos jeunes croisés vous êtes deux fois frères,
Marchez aux mêmes cris et dans les mêmes rangs,
Faisant dire comme eux par nos oeuvres guerrières:
Quand Dieu frappe un grand coup, c'est de la main
[des Francs.]
3. De l'Océan dompté vous connaissez la route;
Vous ne portez le frein d'aucune injuste loi;
Venez donc et montrez à l'Europe qui doute,
La jeune liberté servant la vieille foi.
4. Lorsqu'hier étonnant et charmant notre ville,
Comme chez des amis joyeux et familiers,
Vous marchiez, jeunes gens, au port mâle et
[tranquille,
J'ai reconnu le sang de nos preux chevaliers.]
5. C'était leur franc visage, et leur allure franche,
Toute l'antique France en un vivant miroir.
Tout: leur sainte devise et leur bannière blanche,
Et ce noble parler sentant son vieux terroir.
6. Oui, c'est le même sang et le même génie
Gardés purs et sauvés de nos récents revers,
La France d'autrefois alerte et rajeunie,
Par la liberté sainte et la vie aux déserts.
7. Allez votre chemin, celui de nos ancêtres,
Ce chemin des martyrs, qu'ils ont fait tant de foi;
Gardez Rome éternelle au plus clément des maîtres,
Image de son Dieu trônant sur une croix.

8. Allez comme eux souffrir, mourir pour la justice,
Notre Europe est livrée aux plus sombres hasards ;
Au seuil de l'avenir, il faut que l'on choisisse
Entre le joug du Christ et celui des Césars.
9. Libres soldats, nourris près d'une république,
Fils d'une terre où l'homme a toute sa fierté,
Vous témoignez, au nom de la jeune Amérique,
A la fois pour le Christ et pour la liberté.
10. Portez au Roi Pasteur votre sang et nos larmes ;
Nos droits sont dans le sien confondus aujourd'hui,
Vous, qui baisez les pieds de ce vieillard sans armes,
Nul César ne vous voit inclinés devant lui.
11. Amis, de vos forêts, à travers notre France,
Je ne sais quel parfum se répand sur vos pas ;
Une clarté vous suit, une fraîche espérance,
Un souvenir sacré qui ne périra pas.
12. Vous nous laissez heureux d'avoir reçu des frères,
Fiers d'avoir pu serrer votre loyale main.
Dieu vous aime! . . . il fera tomber les vents
[contraires ;
Français du Nouveau-Monde, allez votre chemin !

CXIII.—LA VENERABLE MERE D'YOUVILLE.

Indifférence, manque d'attention, de souci.

Perclus, privé de l'usage de ses membres.

Démence, conduite extravagante, ruine.

Substituer, mettre à la place d'un autre.

Inénarrable, qui ne peut être narré, raconté.

I. Marie-Marguerite Dufrost de la Jemmeraye, plus tard madame d'Youville, est une gloire bien canadienne. Elle naquit à Varennes, de parents chrétiens, le 15 octobre 1701.

Après la mort de son père, elle passa deux ans à Québec, chez les Ursulines, et revint aider sa mère à tenir le ménage. Elle acquit à la maison une expérience qui lui servit plus tard auprès des malades.

2. Sa beauté, son maintien, les grâces de sa conversation et la candeur de sa vertu la firent bientôt rechercher en mariage par des jeunes gens de haute condition. Son choix tomba sur un gentilhomme d'une excellente famille, François-Madeleine Yon d'Youville.

3. Ce mariage toutefois ne fut pas heureux. Malgré les rares qualités de la jeune épouse et ses efforts pour plaire à son mari, d'Youville la traita avec **indifférence**, l'abreuva de chagrins et alla jusqu'à exercer envers elle des excès de brutalité. Ce fut pour Marie-Marguerite, si douce, si dévouée, une saignante épreuve, qu'elle supporta cependant avec une résignation héroïque.

4. Ce ne fut pas long; la mort lui enleva son indigne mari au bout de trois années de mariage et la laissa avec un fardeau de dettes et deux enfants, qui plus tard entrèrent dans le sacerdoce.

5. Dans cette situation, elle demanda conseil à son directeur spirituel, qui lui dit: "Consolez-vous, ma fille, Dieu vous destine à une grande oeuvre, et vous relèverez une maison sur son déclin." Cette oeuvre n'était autre que la fondation de l'Institut des Soeurs de la Charité, et la maison à relever était l'hôpital-général de Montréal, sur le bord de la ruine. Madame d'Youville se sentit subitement éclairée d'une lumière surnaturelle et comprit qu'il serait agréable à Dieu si elle se dévouait au soin des pauvres et des malheureux.

6. Les Sulpiciens jetèrent les yeux sur la charitable dame pour fonder un hôpital. "Le 30 octobre 1738,

madame d'Youville et trois autres personnes éminentes se mirent à la tête de la nouvelle institution, et se consacrèrent à Dieu pour servir les malades et les infirmes.

7. "Les personnes que Dieu choisit pour établir des institutions dans son Église, il les dispose par des voies qui n'ont rien d'humain ; il les fait passer par les croix, les humiliations, les persécutions, accompagnées de patience, de fidélité, de courage et de persévérance. Telle fut l'oeuvre de madame d'Youville à son début.

8. "L'opposition lui arriva de toutes parts, persistante et souvent acharnée. Calme et résignée, elle passa à travers toutes les difficultés sans nuire à son oeuvre. Pour comble d'infortune, elle tomba malade et la voilà **percluse** pendant sept années ; et quand elle se releva guérie, sans secours de la science, elle vit l'incendie détruire en peu d'heures sa petite maison de refuge."

9. Ce désastre n'abattit nullement son courage ; avec l'aide de ses six compagnes, elle ressuscita le petit hôpital et en ouvrit les portes aux misères humaines. Elle se chargea en outre de la direction de l'hôpital-général qui n'était plus qu'une institution en **démence**.

10. En 1753, le roi de France **substitua** par lettres patentes madame d'Youville et ses coopératrices aux Frères hospitaliers. Les nouvelles directrices furent érigées deux ans plus tard en communauté. Elles adoptèrent l'habit de couleur grise avec ceinturon noir et prirent le nom de Soeurs de la charité ou Soeurs grises.—(25 août 1755.)

11. A force d'économie et par de pieuses industries madame d'Youville put agrandir son hôpital. Dix ans

plus tard, une conflagration, qui ravagea Montréal, réduisit de nouveau l'oeuvre de la vaillante femme en un monceau de ruines. Les religieuses se trouvèrent sans asile et sans ressources d'aucune sorte. Au lieu de se laisser abattre par cette nouvelle épreuve, les courageuses femmes remercièrent Dieu des croix qu'il leur envoyait, et, avec l'aide des Sulpiciens, elles rebâtirent l'hôpital.

12. "Parvenue à l'âge de soixante-dix ans, la vénérable supérieure sentit fléchir son corps sous le poids du travail plutôt que des ans. Frappée de paralysie le 9 décembre 1771, elle comprit que sa fin n'était pas éloignée. Elle fit son testament en faveur de son couvent, et dit adieu aux Soeurs dans un langage des plus touchants..."

13. "La désolation fut **inénarrable** quand, dans la journée du 23, elles apprirent que la supérieure avait donné son corps à la terre, pour aller prendre sa place dans le choeur des troupes célestes."

(D'après M. N.-E. DIONNE.)

QUESTIONNAIRE.—Premières années de la Mère d'Youville?—Son mariage?—Prédiction de son directeur spirituel?—Dieu l'appelle à quoi?—Epreuves de la fondatrice?—Direction de l'hôpital...?—Erection en communauté?—Nouvelle épreuve?—Reconstruction?—Mort de la Vénérable?

CXIV.—L'ANGE DE L'ESPERANCE.

1. L'homme ici-bas peut marcher sans richesse:
Le mendiant chante au bord du chemin.
Le coeur encor peut jeûner de tendresse,
Et le lévite a le front bien serein!

Mais sous nos cieux voilés par la souffrance,
 Il est un vin qu'il faut mêler à l'eau :
 Sans ton breuvage, ô céleste espérance,
 L'homme ici-bas tombe sous le fardeau !

2. La folle joie à l'étourdi vous quitte !
 Laissez partir : cet ange est passager,
 Si l'amitié désertait votre gîte,—
 Riez : cet ange est encor plus léger !
 Il en est un pourtant plein de constance,
 Gai, radieux, sous son plumage vert :
 Oh ! retenez l'ange de l'espérance :
 Retenez-le sous votre toit désert !
3. Aux noirs soucis ne fermez pas la porte :
 Il faut subir ces hôtes familiers.
 La vie, hélas ! est un rosier qui porte
 Contre une rose épines par milliers !
 Mais si votre âme un jour de défaillance,
 Dans sa prison se sent agoniser—
 Appelez vite, appelez l'espérance :
 Son élixir peut tout cicatriser !
4. Sainte espérance ! ô ma suave amie !
 Reste avec nous dans ce séjour obscur.
 C'est ta chanson qui fait aimer la vie,
 C'est ton regard qui teint les cieux d'azur !
 Au trône,—au cloître,—au crime,—à l'innocence,—
 Au laboureur comme au prêtre à l'autel,—
 Montre sans cesse, ô divine espérance,
 Montre toujours, montre du doigt le ciel !

L'abbé GINGRAS.

CXV.—LE PLUS BRAVE DU REGIMENT.

Promotion, grade supérieur.		Ebahi, très surpris.
Meurtrière, ouverture pour tirer.		Tambour, soldat qui bat le tambour.

1. A la bataille d'Iéna, La Tour d'Auvergne, alors simple tambour, se signala par son dévouement, sa

bravoure et son audace. Au plus fort de la mêlée, sous les balles et les obus, il portait de l'eau aux blessés et aux mourants. Il arracha même au péril de sa vie un camarade d'une mesure en feu.



2. L'empereur voulut le récompenser sur le champ de bataille même. De sa propre main, détachant la croix de sa poitrine, Napoléon l'accrocha à l'habit de l'enfant **ébahi**, en lui disant : "J'espère que j'entendrai encore parler de toi, petit brave."

3. Le jeune héros reçut des soldats le titre de "plus brave du régiment" et devint dans la suite le général La Tour d'Auvergne. Il devait plus tard mériter un autre nom, celui de "Premier grenadier de France."

C'était dans une guerre avec l'Autriche : un régiment français tout entier était sur le point d'être cerné par l'ennemi et dans deux heures l'armée allait être surprise. La Tour d'Auvergne court avertir la garnison qui défendait une forteresse, du danger qui la menace. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant la tour déserte ! la garnison effrayée avait abandonné le poste.

4. D'Auvergne parcourt l'édifice, la rage dans l'âme. Que faire ? Il y a l'honneur de la France à sauver. Il mourra plutôt que de fuir. Il ramasse les armes que les fuyards avaient oubliées, trente fusils, les charge, barricade les portes et attend l'ennemi près d'une **meurtrière**. Deux soldats pouvaient à peine passer de front dans le défilé, de sorte qu'ils pouvaient être atteints fatalement de la tour.

5. Vers minuit, son oreille exercée entendit dans le lointain le piétinement des soldats. Ils s'approchent et entrent dans le défilé. D'Auvergne décharge un mousquet dans les ténèbres pour avertir l'ennemi que le poste est gardé. L'ennemi s'arrête et attend le jour pour commencer l'attaque.

6. A la sommation de se rendre, le Grenadier répond fièrement : "La garnison défendra ce poste jusqu'à la dernière extrémité." L'ennemi ouvre le feu ; d'Auvergne y répond et chaque coup étend un Autrichien dans la poussière. Trois assauts sont tentés et chaque fois les Autrichiens sont tenus en échec. Ils avaient perdu quarante-cinq hommes.

7. Le colonel autrichien envoie une seconde sommation. D'Auvergne, qui avait atteint son but et sauvé l'armée française, offre de se rendre à condition que la

garnison sorte avec ses armes et puisse regagner son régiment. Ces termes sont acceptés.

8. Les troupes s'alignent pour laisser défile la garnison avec les honneurs militaires. La lourde porte de la tour s'ouvre et l'ennemi voit sortir un grenadier, les épaules chargées de mousquets. Le colonel s'avance à cheval et demande au Français pourquoi la garnison ne sortait pas : "C'est moi qui suis la garnison, répond le militaire, la tête haute et le regard fier.

9. —Quoi ! répliqua le colonel ébahi, voulez-vous dire que vous avez défendu cette tour seul contre nous ? —J'ai l'honneur de le dire, colonel.

—Qui vous a poussé à cet héroïsme !—L'honneur de la France, colonel."

L'Autrichien le regarda un instant avec une stupeur mêlé d'admiration, puis, levant son casque, lui dit avec émotion : "Grenadier, je te salue. Tu es brave entre les braves."

10. L'empereur, informé par le colonel lui-même de la bravoure du grenadier français, offrit à d'Auvergne une **promotion**, mais celui-ci la refusa, préférant mourir simple grenadier. Il se contenta d'accepter un sabre d'honneur que Napoléon lui présenta.

Le nom de La Tour d'Auvergne continua longtemps après sa mort de figurer en tête du rôle de la compagnie. Le matin et le soir, en entendant prononcer le nom du grenadier, un des soldats, sortant des rangs, se découvrait et répondait d'une voix forte : "Mort au champ d'honneur !"

BAUNIOL.

(Ce récit n'est pas rigoureusement historique.)

QUESTIONNAIRE.—Comment se signala La Tour d'Auvergne?—Comment fut-il récompensé?—Racontez sa défense d'une forteresse?—Fut-il promu?

Faire le plan de l'anecdote.

CXVI.—LA PRIERE EN FAMILLE.

Guéret, terre labourée.
 Ampleur, force.
 Pénombre, demi-jour.

Damoiseau, jeune homme,
 garçon.

1. La dévotion de la prière en famille s'est épanouie dans notre chère patrie à côté des fleurs de lis ; elle se trouvait dans le bagage des bonnes traditions et des douces souvenirs de nos pères. Robuste autrefois comme leur foi mâle, franche comme leur vaillante épée, elle semble, de nos jours, devenir timide et craintive. Elle ne franchit plus que le seuil des chaumines ; l'air des grands salons la met mal à l'aise et l'effraie.

2. Introduisons-nous dans un vieux foyer canadien pour y être témoins d'une prière faite en famille.— C'est un soir d'hiver. La salle est une vaste pièce au ciel bruni par la fumée de l'âtre. Des cadres aux sujets tirés de l'Évangile ou de l'Album des Saints, se détachent brillants sur les trumeaux, et forment file vers un grand crucifix appendu là-bas au fond, le pied tout près d'un bénitier où trempe une branche de cèdre.

3. Les travaux de la journée sont finis, et le frugal repas du soir a réuni la famille. Une demi-heure après la réfection, la mère donne le signal de la prière.— Voyez-vous, c'est le temps opportun : les petits ont vite sommeil, et les jeunes aiment à prolonger la veillée, bercés par les récits des vieux, sans compter la visite probable du **damoiseau** de la ferme voisine. Et après les tributs d'hommage offerts au bon Jésus, les petits ont des rêves plus beaux, le cœur des jeunes est plus léger pour rire et badiner.

4. L'appel est entendu, tous se mettent à genoux. La mère récite le Chapelet de la Vierge, puis les admirables Litanies dont chaque invocation redisant une gloire de Marie, tombe avec le bruit caressant de la perle ; enfin la bonne prière : "Mon Dieu, je vous donne mon coeur, mon corps, mon âme..."

5. Le murmure grave du père, la voix fraîche des fillettes, les sons argentins à peine articulés des tout petits, se mêlent, se marient, remplissent le vieux toit d'une harmonie céleste.

La lampe n'est pas encore allumée.—Les temps sont durs, et l'on ménage.—D'ailleurs, la souche monstre qui brûle dans la vieille cheminée, donne assez de lumière. Les lueurs fauves qui jaillissent du foyer, répandent une douce pénombre dans la salle, et des reflets célestes sur toutes ces figures recueillies.

6. La mère a agenouillé les plus jeunes autour d'elle ; elle joint leurs petites mains, et, après l'invocation, elle redit avec eux, un à un, les mots de l'oraison. Ils ne comprennent pas encore ces paroles sacrées, mais le sourire affectueux qu'ils voient s'épanouir sur la belle figure de leur maman, leur dit qu'elle est heureuse de leurs efforts, et que la sainte Vierge là-haut, aussi bonne que leur mère, doit être contente aussi de leurs balbutiements.

7. Les anges gardiens de ce foyer se tiennent là, attentifs dans les angles obscurs de la salle. Ils recueillent une à une toutes ces paroles pieuses, et, portés sur leurs grandes ailes immaculées, ils vont les présenter au pied du trône de Dieu.

8. Pour cette mère de famille, c'est l'instant le meilleur du jour ; son coeur chante de bonheur, son cou-

rage se fortifie, son espérance s'affermit. Dieu ne peut rester sourd aux vœux qui s'échappent de bouches si pures. Et la Vierge mère de Jésus, source de toutes grâces, saura bien exaucer les demandes que lui fait cette autre mère par la voix fraîche de ses enfants.

9. La prière se continue. Au dehors, la rafale gémit en se brisant aux angles de la chaumine. La neige, soulevée par le vent, vient battre en poudrierie les vitres des croisées, comme une nuée de grands papillons blancs attirés par la lumière.

10. Peu à peu, les yeux des petits se remplissent de sommeil; leurs fronts doucement se penchent sur le sein maternel. bercés par le concert pieux, ils s'endorment; leurs lèvres à demi closes, frémissent légèrement, et semblent répéter encore les mots de la prière.

11. Des pas retentissent sur le seuil. Le gros chien, étendu dans l'atmosphère tiède du foyer, jette le cri de la sentinelle vigilante. Voici le gars du voisinage.

Va-t-on baisser le rideau sur cette scène céleste? Du tout. Peut-on avoir mauvaise grâce, et serait-il par hasard de mauvais goût, de déployer le drapeau de sa foi au vent de la prière devant les créatures du bon Dieu? Et ce damoiseau n'en est-il pas une?...

12. Le père lui pousse une chaise. Le jeune homme ébauche un signe de croix et met un seul genou en terre.—Dieu! il est presque mécréant!—Cependant devant le spectacle de cette famille pieusement recueillie et agenouillée, son autre genou inflexible d'abord, s'amollit, descend peu à peu, tout doucement, et va enfin tenir compagnie à son voisin. L'harmonie de la bonne prière répétée par ses amis, le grise petit à petit. Sa voix timide et mal affermie au commencement, prend

graduellement de l'ampleur ; elle finit par faire entendre ces mâles accents qu'elle a quand sur la pièce de guéret, elle jette ses joyeuses chansons aux échos de la grande campagne.

13. Dans cette réunion pieuse, le voyageur a sa prière particulière, le défunt, son memento, la patrie, des vœux de prospérité et de bonheur.

Après la prière du soir, la gaieté se rallume dans tous les coeurs, elle éclate en longues fusées de rires joyeux. La veillée commence...

14. Le souvenir de cette touchante scène prend dans l'imagination de ceux qui en ont été une fois les heureux témoins, les formes éthérées d'une vision céleste qui passe et repasse en chantant des promesses de paix et de joie sereine.

(“LE MESSAGER CANADIEN.”)

QUESTIONNAIRE.—La touchante habitude de la prière en famille est-elle ancienne dans notre pays?—Décrivez un intérieur de nos campagnes.—A quel temps fait-on la prière?—Pour quelles raisons?—Qui la dit?—Que font les tout petits? et les anges gardiens du foyer?—Le temps au dehors?—Voici le gars du village... que fait-il?

REFLEXION.—Gardons fidèlement cette sainte pratique.

CXVII.—SIEGE DE QUEBEC EN 1690.

Radouber, faire des réparations au corps d'un vaisseau.

Manoeuvre, cordages.
A perpétuité, pour toujours.



1. Déjà la flotte anglaise, composée de trente-quatre bâtiments de guerre, avait jeté l'ancre du côté de Beauport, dans le grand bassin que forme le Saint-Laurent au-dessous de Québec. L'amiral Phipps fit sommer insolument, par un trom-

pette, au nom de Guillaume III, se disant roi d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, de France et Défenseur de la foi, le comte de Frontenac, d'avoir à rendre, dans une heure, Québec et toutes ses dépendances. "Il est dix heures, dit l'envoyé de Guillaume Phipps; j'attends jusqu'à onze heures votre réponse." Et en même temps il lui présentait une montre.

2. "Je ne vous ferai point tant attendre, répondit le comte. Dites à votre général que je ne connais point de roi Guillaume, que le prince d'Orange est un usurpateur qui a violé les droits les plus sacrés du sang en entreprenant de détrôner son beau-père; et que je ne connais d'autre souverain en Angleterre que le roi

Jacques Second." Puis, se tournant et montrant les officiers qui remplissaient son salon, il ajouta en souriant: "Votre général croit-il que lors même qu'il m'offrirait des conditions plus douces, et que je fusse d'humeur à les écouter, ceux que vous voyez voulussent y consentir, et me conseillassent de me fier à un homme qui n'a point gardé la capitulation qu'il avait faite avec le gouverneur de Port-Royal, à un rebelle qui a manqué à la fidélité qu'il doit à son roi, pour suivre le parti du prince d'Orange."

3. L'envoyé, paraissant alarmé d'un tel discours, et n'osant le rapporter à son général, demanda au comte de Frontenac s'il ne voulait pas lui donner par écrit sa réponse. "Non, répartit Frontenac, je n'en ai point d'autre à faire que par la bouche de mes canons, et que votre général apprenne que ce n'est pas de la sorte que l'on envoie sommer un homme tel que moi. Qu'il fasse du mieux qu'il pourra de son côté, comme je suis résolu de faire du mien. Allez."

4. L'envoyé fut congédié les yeux bandés, comme il était venu. Frontenac soutint par sa belle conduite la fermeté de sa réponse. Phipps ayant aussitôt commandé l'attaque, vit son pavillon renversé par le premier coup de canon qui partit de Québec, et des Français, se jetant à la nage, aller le prendre, sous son feu et sous celui de toute la flotte anglaise. C'était Le Moyne de Sainte-Hélène qui pointait lui-même si bien contre l'amiral ennemi; en un moment, celui-ci eut toutes ses manoeuvres coupées, son grand mâts brisé, et fit eau par vingt gouffres à la fois qu'avaient ouverts les boulets incessants de l'habile et intrépide pointeur. Les ponts des Anglais étaient encombrés de morts et de

blessés ; tous cessèrent leur feu, et allèrent se cacher et se **radouber**.

5. Le lendemain, Le Moyne de Longueuil et Le Moyne de Sainte-Hélène, avec plusieurs officiers et soldats français, suivirent le bord de la rivière Saint-Charles, et firent plier les troupes anglaises qui avaient débarqué auprès et se proposaient de la traverser. Sainte-Hélène qui, l'année précédente, avait eu une jambe cassée dans les combats livrés autour de Montréal reçut une blessure que l'on soupçonna d'être empoisonnée, et qui lui coûta presque aussitôt la vie. Il était adoré des Canadiens dont sa mort redoubla la rage.

6. Les jours suivants, les ennemis furent chassés de leur campement, après avoir fait une perte considérable, et se rembarquèrent à la hâte, abandonnant leurs canons. Bientôt après, l'amiral Phipps ne songea plus qu'à lever le siège de Québec et à s'enfuir du fleuve Saint-Laurent, avec ses bâtiments désemparés et près de couler bas. Pour ne pas les perdre tous, il fut obligé d'en abandonner neuf ; chemin faisant, trois autres sombrèrent et plusieurs furent dispersés par la tempête sans qu'on en ait eu depuis aucune nouvelle.

7. Le lendemain de la levée du siège de Québec, 25 octobre 1690, le canot dépêché naguère par d'Iberville, apporta au comte de Frontenac l'assurance que l'expédition de la Baie d'Hudson s'était armée avec succès. Au bruit de tant de victoires, de solennelles actions de grâces et de grandes réjouissances eurent lieu dans la capitale du Canada ; on y promena en triomphe le grand pavillon de l'Amiral d'Angleterre. Une fête fut insti-

tuée à perpétuité sous le titre de Notre-Dame des Victoires. Québec et la Nouvelle-France purent avoir des jours plus riches, jamais elles n'en eurent de plus beaux, et c'est pour cela qu'on se plaît à y revenir.

L. GUERIN.

QUESTIONNAIRE.—Donnez la réponse de Frontenac au trompette de Phipps.—Qu'arriva-t-il dès le début de la canonade?—A quoi furent forcés les vaisseaux anglais?—Que se passa-t-il sur les bords de la rivière Saint-Charles?—A quoi se résigna Phipps?

CXVIII.—LA FRANCE D'AMÉRIQUE.

1. Un jour, en contemplant la plaine déboisée,
L'étranger refoulé frissonna de stupeur.
2. Il compta les clochers dominant la vallée,
Il parcourut ces champs pleins de grasses moissons,
Il vit sous mille toits la famille triplée,
Des filles au teint frais, de robustes garçons,
3. Et dit: "Ce petit peuple à jamais nous défie,
"Il a pour lui la force et le nombre à la fois.
"Il a pour nous braver tout ce qui fortifie,
"Il adore sa langue et respecte ses lois."
4. Et depuis ce temps-là l'arbre aux fortes racines,
S'enfonçant plus avant, ne cessa de grandir;
Il grimpa sur les monts, courut dans les ravines,
Et jusque vers le Nord il osa reverdir.
5. Oui, ce roseau fragile, épargné par le glaive,
Qui, vaincu par le temps, devait bientôt mourir,
Voilà qu'il va déjà, plein de force et de sève,
De milliers de rameaux, au printemps, se couvrir.

6. Et toi qui méprisais cette tige si frêle,
 Fier étranger, tu vis, du rameau mutilé,
 Eclorre en plein soleil une France nouvelle,
 Et tu fus, vers les lacs malgré toi refoulé!
7. O champs qu'on a peuplés d'une autre race altière,
 Cantons de l'Est dotés, hélas! d'étranges noms,
 Vous qui deviez servir contre nous de barrière,
 Vous nous apparteniez et nous vous reprenons.
8. A nous, fleuve géant, tes deux rives splendides!
 Le coq gaulois perché sur nos temples a lui
 Des champs américains aux vertes Laurentides,
 Et les vaincus d'hier sont vainqueurs aujourd'hui.

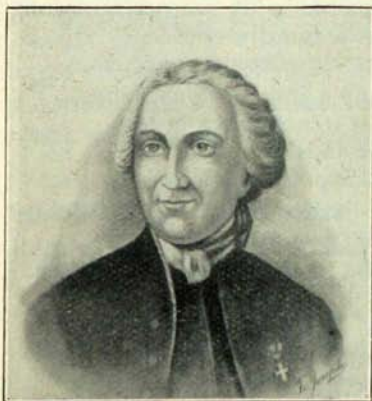
ADOLPHE POISSON.

(“Sous les Pins.”—Extrait.)

CXIX.--BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM.

A l'improviste, d'une façon
 inattendue et subite.

Falaise, terres ou rochers es-
 carpés.



I. Le général anglais (Wolfe) prit le parti de remonter le fleuve, pour chercher, au-dessus de la ville, un lieu propre au débarquement. M. de Bougainville observait les mouvements de l'ennemi, mais Wolfe sut lui donner le change. Il se rendit jusqu'au Cap Rou-

ge ; et dans la nuit du 12 septembre, (1759) après avoir fatigué les Français par de continuelles allées et venues, il redescendit le fleuve, trompa la vigilance des sentinelles, débarqua ses troupes à l'improviste dans l'anse du Foulon, gravit les falaises, et, le 13 au matin, rangea ses troupes sur les plaines d'Abraham. Montcalm, qui se croyait couvert par M. de Bougainville, accourut aussitôt de Beauport avec 4,500 hommes, résolu d'attaquer les Anglais avant qu'ils eussent le temps de se retrancher.

2. L'armée de Wolfe était rangée en face des buttes à Neveu, dont la hauteur suffisait pour la protéger contre le canon de la ville. Son aile droite, commandée par Monkton, était appuyée au bois de Samos, et sa gauche, sous les ordres de Townshend, se courbait un peu le long du chemin Sainte-Foy. Montcalm rangea ses troupes sur une seule ligne de trois hommes de profondeur, la droite sur le chemin Sainte-Foy, et la gauche sur le chemin Saint-Louis ; les réguliers occupaient le centre avec l'artillerie, et les milices étaient sur les ailes.

3. Les Anglais essayèrent la première décharge sans s'ébranler, malgré des pertes nombreuses. Wolfe, convaincu que toute retraite était maintenant impossible, parcourait les rangs pour exciter le courage de ses soldats. Il avait fait mettre deux balles dans les fusils, et donné ordre de ne tirer que quand les Français seraient à vingt pas. Au moment fixé, les Anglais firent sur toute la ligne une décharge si terrible qu'elle jeta le désastre dans toute l'armée française. Le général anglais, quoique blessé au poignet, saisit ce moment pour faire, avec ses grenadiers, une charge à la baïon-

nette sur la gauche des Français. Il avait à peine fait quelques pas, qu'il fut atteint d'une seconde balle, qui lui traversa la poitrine.

4. Monkton, blessé presque en même temps que lui, dut laisser le commandement à Townshend, et quitter le champ de bataille ainsi que le colonel Carleton. Les troupes anglaises, ignorant en grande partie la chute de leur général, continuèrent à se battre avec intrépidité, jusqu'à ce qu'elles eussent enfoncé et mis en déroute les troupes de Montcalm. En ce moment, Wolfe entendit dire: Ils fuient! Qui? demanda-t-il. Les Français, lui répondit-on. "Je meurs content," dit le héros, et il expira.

5. Montcalm en essayant de rallier ses soldats en désordre, reçut aussi une blessure mortelle. Malgré la violence du mal il resta à cheval, et, soutenu par deux grenadiers, il rentra dans la ville consternée, où il mourut le lendemain matin, avec tous les sentiments d'un véritable héros chrétien.

Les Français perdirent dans cette journée, près de mille hommes, y compris 250 prisonniers, au nombre desquels furent MM. de Senezergues et de Saint-Ours, qui moururent de leurs blessures. La perte des Anglais fut d'environ 700 hommes.

Abbé C. H. LAVERDIÈRE.

Résumer cette bataille, oralement ou par écrit.

CXX.--CHOIX PROVIDENTIEL DES PREMIERS COLONS DU CANADA.

Légitime, raisonnable.

| Elite, premier choix.

1. Quand le temps fut venu de fonder une colonie dans ce pays, Dieu suscita à cet effet Champlain, comme il avait suscité Jacques Cartier pour en faire la découverte. Ce grand homme réunissait à un haut degré toutes les qualités nécessaires pour accomplir une oeuvre aussi importante. Sa foi et sa piété lui firent comprendre quels soins il devait apporter dans le choix du personnel destiné à former le noyau de la colonie.

2. Et, certes, ce doit être pour nous, Canadiens français, le sujet d'un bien **légitime** orgueil que de savoir que les premières familles de cette colonie, desquelles nous descendons pour la plupart, ont été choisies parmi ce qu'il y avait de mieux dans la mère-patrie, sous le rapport moral et religieux.

3. Ce sont ces familles d'**élite** qui nous ont légué cette foi vive et ces moeurs douces qui ont toujours caractérisé le Canadien français, ce profond respect pour l'autorité, soit religieuse, soit civile; cet attachement inébranlable à l'enseignement de l'Eglise, qui a fait notre force, qui a toujours été notre salut au temps du danger, en nous tenant unis comme un seul homme. Les précieuses qualités du coeur qui distinguent nos compatriotes, leur généreuse et bienveillante hospitalité, leur politesse proverbiale, qui charment les étrangers; cet esprit franchement et sincèrement libéral, qui leur assure l'estime et la confiance de leurs concitoyens

d'origine étrangère, sont encore une portion de l'héritage précieux que nous ont légué ces nobles et religieux ancêtres.

Mgr LAFLECHE.

QUESTIONNAIRE.—Quel éloge fait-on de Champlain?—des premières familles de la colonie?—Qu'est-ce qui caractérise le Canadien français?

Par quelle périphrase peut-on désigner: Jacques Cartier?—Champlain?—Louis Hébert?—le Canada?—la France?—l'Église?—nos compatriotes? etc.

CXXI.—JOLLIET ET MARQUETTE.

Hydrographe, celui qui est versé dans la description des mers, etc.

Auréole, couronne de gloire.

Armateur, celui qui équipe un navire à ses frais.

Effusion, épanchement d'un cœur affectueux.



1. Jolliet et Marquette! deux nobles et populaires figures dans l'histoire du continent américain. Leur renommée s'étend depuis Québec jusqu'aux grands lacs qu'ils ont sillonnés de leurs canots d'écorce, et depuis les grands lacs jusqu'à Washington et à la Nouvelle-Orléans.

2. Louis Jolliet, fils d'un humble ouvrier de la basse-ville de Québec, naquit au mois de septembre 1645. Orphelin dès l'âge de cinq ans, il devint un des meilleurs élèves des Jésuites, et sut capter par ses talents variés l'estime et la confiance des hauts fonctionnaires de la colonie.

3. Latiniste, musicien, dessinateur, logicien et un peu théologien, au sortir du collège, Jolliet se révéla plus tard explorateur, négociant, **armateur**, **hydrographe**, artiste et seigneur féodal. "Ses hautes qualités de l'intelligence et son savoir, la noblesse de son caractère, et particulièrement sa modestie et sa piété mettent au front de cette sympathique figure une belle et douce **auréole**. Mais son principal titre, qu'il partage avec le Père Marquette, est sa découverte du Mississipi.

4. Jacques Marquette, le grand missionnaire que la France a donné aux sauvages de l'Amérique, naquit à Laon, en 1637, d'une famille de nobles. Il était parent, par sa mère, de saint Jean-Baptiste de La Salle, le fondateur des Frères des Écoles Chrétiennes. A dix-sept ans, il entra dans la Compagnie de Jésus, et, douze ans plus tard, il s'embarquait pour la Nouvelle-France. Après avoir travaillé deux ans à Québec, il passa chez les Outaouais, qu'il évangélisa pendant une année.

5. En 1669, ses supérieurs l'envoyèrent au Sault-Sainte-Marie où il trouva les Hurons décimés par leurs rivaux. Les débris de la tribu huronne se réfugièrent sous la conduite du Père dans l'île de Michillimakinac, à l'entrée du lac Michigan.

6. C'est vers cette époque que Jolliet rencontra le P. Marquette. Tous deux, jeunes, zélés, intelligents et

braves, conçurent le projet d'aller explorer les fertiles contrées au midi des grands lacs et d'atteindre la grande "rivière" encore inconnue aux Français.

7. Avec l'assentiment de Talon et du gouverneur, Jolliet partit pour Montréal afin d'y compléter les préparatifs de l'expédition, et le 8 décembre 1672, il touchait Michillimakinac, où le P. Marquette l'accueillit avec **effusion**. Tous deux s'embarquèrent le 13 mai suivant "avec cinq Français, sur deux canots d'écorce, avec un peu de blé d'Inde et quelques chairs fumées pour toutes provisions." L'entreprise fut placée sous la protection de la Vierge Immaculée.

8. Ils abordèrent d'abord à l'endroit appelé aujourd'hui Menominee, dans le Wisconsin, et arrivèrent sains et saufs à la mission de Saint-François à la baie Verte—Green Bay—où se trouvaient déjà deux mille chrétiens.

9. A quelque distance du lac Winnebago, les explorateurs trouvèrent les Miamis, tribu brave, intelligente et polie; Marquette leur parla de Dieu et de l'objet de son voyage. Les Miamis lui fournirent deux guides, et l'expédition poursuivit sa course sur la rivière Wisconsin.

10. "Enfin, le 17 juin 1673—un samedi—un peu plus d'un mois après le départ de Michillimakinac, les frères canots d'écorce entrèrent dans le grand fleuve! Les voyageurs, les larmes aux yeux, le coeur ravi d'une joie indescriptible, tombent à genoux et remercient Dieu et la Vierge Immaculée, qui les avaient évidemment protégés contre mille dangers. Une date nouvelle était inscrite aux fastes de l'histoire. Ils descendirent

le cours majestueux du mystérieux Meschacébé, dominés par le spectacle de la riche et vigoureuse nature qui s'offrait à leurs regards, et aussi par le silence solennel qu'ils craignaient eux-mêmes de troubler."

11. A l'embouchure de la rivière Des Moines, ils trouvèrent l'hospitalière tribu des Illinois. Le chef vint à leur rencontre et les conduisit sous sa tente. Ils passèrent quelques jours au sein de cette tribu et reprirent leur voyage, après avoir promis au chef de revenir plus tard.

12. Ils explorèrent le grand fleuve jusqu'au confluent du Missouri, passèrent le Kaskaskia et l'Ohio et vinrent s'arrêter à la rivière des Arkansas. Après s'être assurés que le Mississippi débouche dans le golfe du Mexique, Jolliet et Marquette résolurent de remonter le fleuve. C'était en juillet. L'expédition arriva à la baie Verte en septembre 1763, après avoir parcouru en canot une distance de 2,737 milles.

13. Le voyage officiel de Jolliet pouvait être considéré comme terminé. Il dit donc adieu à son illustre compagnon vers la fin du mois de septembre et prit la route du Canada pour aller faire au gouverneur rapport de son expédition.

L'humble missionnaire, lui, demeura au milieu de ses chers sauvages.

(D'après MM. GAGNON et DIONNE.)

QUESTIONNAIRE.—Jusqu'où s'étend la renommée de Jolliet et Marquette?—Que sait-on de la jeunesse de Jolliet?—et de Marquette?—Quel projet formèrent-ils?—Quelle route suivirent-ils?

Trouvez sur une carte leur itinéraire.

Faire le plan de ce récit.

CXXII. —HOMMAGE A CHAMPLAIN.

Praxitèle, célèbre sculpteur | Dithyrambe, poème de lou-
grec. | anges.

-
1. O Champlain, tu n'es plus, mais ton oeuvre
[immortelle
N'a pas besoin, pour vivre et résister au temps,
Du magique ciseau d'un nouveau Praxitèle,
Ni du fier dithyrambe aux rythmes éclatants.



2. L'empreinte de tes pas n'est plus sur cette rive ;
La poussière des ans la dérobe à nos yeux,
Mais la reconnaissance, en nos coeurs toujours vive,
Évoque avec émoi tes exploits périlleux.
3. Tant qu'un souffle de vie enflera nos poitrines,
Que nos lèvres diront le franc parler normand,
Un peuple survivant à toutes les ruines
Sera ton plus durable et plus beau monument.

4. Orgueilleux de ton nom, fidèle à ta mémoire
 Qu'il fera rayonner aux siècles à venir,
 Le Canada français prendra soin de ta gloire
 Et dans tous ses grands jours saura se souvenir.
5. Car, grâce à toi, la France ici se renouvelle ;
 Elle retrouve ici son vieux sang rajeuni ;
 Sa vigueur d'autrefois sur nos bords se révèle,
 Et pour cette oeuvre sainte, ô Champlain, sois béni.

ADOLPHE POISSON.

("Sous les Pins."—Extrait.)

CXXIII.—LA REGLE DES LECTURES.

Floraison, éclosion, appari- | Sophisme, faux raisonnement.
 tion.

1. Nous vivons à une époque où, par suite des développements de la presse, la lecture est devenue un besoin si perpétuel et une habitude si répandue qu'elle exerce sur la plupart des hommes une influence prédominante. Il est donc important pour nous de connaître la règle à suivre dans le choix de nos lectures.

2. Au risque d'étonner beaucoup ceux qui pensent que la règle suprême en cette matière est de n'en avoir aucune, et sans oublier que c'est au directeur de conscience d'examiner et de résoudre les cas particuliers, nous voudrions montrer, d'une manière générale, que notre devoir est, en premier lieu, de ne point nous permettre de mauvaises lectures ; et, en second lieu, de nous appliquer à faire de bonnes lectures.

3. L'Eglise, par la voix de ses Pontifes, a souvent averti "les fidèles à se tenir sur leurs gardes, et à

observer très religieusement dans la lecture un choix prudent." Trop de chrétiens, en effet, oublient qu'ils sont obligés de fuir les mauvais écrits comme les mauvaises compagnies, et il n'est pas rare de rencontrer, même dans les bibliothèques de familles honorables, un certain nombre de livres ou de publications qui mettent en danger la foi et les moeurs.

4. Mais ces livres-là ne me font aucun effet; je ne me souviens même plus de ce que j'ai lu.—Telle est l'excuse ordinaire par laquelle ces chrétiens inconséquents prétendent justifier leur témérité.—Vraiment! répondit-on un jour à l'un d'eux; mais pourriez-vous bien me dire ce que vous avez mangé il y a huit jours? Oh! je ne m'en souviens plus.—Et cependant cela vous a nourri.

Ainsi les mauvaises lectures, lorsqu'elles ne provoquent pas de crises immédiates, agissent à la façon de ces poisons qui détruisent peu à peu la santé, et qui agissent sourdement, mais sûrement, jusqu'à ce qu'ils aient produit la mort.

5. Vous dites que votre foi ne court aucun risque, malgré les **sophismes** élégants ou les attaques passionnées que vous parcourez dans les mauvais journaux. Ne serait-ce point parce que votre foi n'a plus cette vigueur et cette intégrité qui rendent le vrai croyant profondément sensible à tous les outrages adressés à la religion?

6. Vous assurez que les peintures les plus risquées de vos romans n'excitent en votre âme aucune impression fâcheuse. Serait-ce parce que vous avez déjà émoussé en vous ce sentiment de pudeur qui est la gloire et la sauvegarde des coeurs purs?

C'est donc un devoir rigoureux de ne jamais lire ni garder aucun écrit capable de nuire soit à nous-mêmes, soit à ceux qui nous entourent.

7. Pour accomplir ce devoir, il est indispensable de prendre le goût des bonnes lectures, et de s'habituer à donner aux écrivains honnêtes l'attention et l'argent qu'on prodigue si follement aux apôtres de l'erreur et du vice. Notre temps, comme les autres âges de l'Église, a vu toute une **floraison** de livres bien capables de faire honneur à notre foi, et de continuer les traditions du génie chrétien ; la bonne presse, stimulée par les encouragements de nos premiers pasteurs, ne cesse de lutter contre le torrent dévastateur de la presse impie, et de mettre à notre disposition ce que notre curiosité serait tentée de chercher ailleurs.

8. N'achetons donc et ne lisons que de bons livres, que des journaux franchement catholiques ; et, non contents de nourrir notre âme de bons principes, faisons-nous les propagateurs dévoués de la presse honnête et religieuse.

"SEMAINE RELIGIEUSE" d'Arras.

QUESTIONNAIRE.—Pourquoi est-il important de savoir quoi lire?—Pourquoi sommes-nous obligés de fuir les mauvaises lectures?—De quelle manière agissent-elles?—Pourquoi faire de bonnes lectures?—Quels livres, quels journaux acheter?

Faire un résumé de cette lecture.

CXXIV.—MONSIEUR DE LAVAL.

Nimbe, couronne.

Lévite, prêtre.

Quartier, écusson, armoiries.

-
1. Lévite que la soif du martyr dévore,
Il disait au Seigneur : Où me faut-il aller ?
Dans quel pays lointain peut-on trouver encore
Des âmes à guérir, des cœurs à consoler ?



2. S'il eût de ses aïeux poursuivi la carrière,
Sur les champs de bataille il eût pu conquérir
La fortune et la gloire ; il choisit la prière !
Il pouvait être heureux ; il aima mieux souffrir !
3. Qu'importe au saint pionnier ses quartiers de . . .
[noblesse,
Les hommes d'un grand siècle et l'éclat d'un grand
[nom !
Aux limites du monde il irait sans faiblesse.
En face du devoir il n'a jamais dit non !

4. Or par delà les flots du brumeux Atlantique,
Comme un écho du ciel, une voix lui parla.
De nos destins futurs un souffle prophétique
Le lançait sur nos bords : Rome lui dit : C'est là !
5. Quittant sans un regret les rivages de France,
Émportant pour tout bien son génie et son cœur,
Il fut, brisant l'obstacle et domptant la souffrance,
Sans arme, un conquérant ; sans soldats, un
[vainqueur !
-
6. . . . Il est vainqueur du temps, car notre histoire,
Forçant l'oubli fatal qui pèse sur les morts,
Ne l'a-t-elle pas mis dans un nimbe de gloire,
A côté des plus saints, des plus grands, des plus
[forts ?
7. Préparant la patrie à ses luttes futures,
Il souffle à qui l'entoure espoir et volonté ;
Il offre à l'Éternel ses deuils et ses blessures,
Il lègue ses travaux à la postérité.

ADOLPHE POISSON.

("Sous les Pins."—Extrait.)

Mettre en prose la stance 2.

CXXV.—LE PIONNIER CANADIEN.

Insatiable, qui ne peut être rassasié.		Apre, avide, avare. Mobile, motif, raison.
---	--	---

Une des plus grandes figures qu'offre l'histoire du Nouveau Monde, après la sublime figure du missionnaire, c'est, à mon avis, celle du pionnier canadien.

Il est le père de la plus forte race qui se soit implantée sur le continent américain : la race canadienne.

Le sang le plus noble qui ait jamais coulé dans les veines de l'humanité circule dans ses veines : le sang français.

Partout on retrouve le pionnier canadien sur ce continent, et partout on peut le suivre à la trace de son sang.

Parcourez toute l'Amérique du Nord, depuis la Baie d'Hudson jusqu'au Golfe du Mexique, depuis Halifax jusqu'à San-Francisco, partout vous retrouverez l'empreinte de ses pas, et sur les neiges du pôle, et sur les sables d'or de la Californie ; sur les grèves de l'Atlantique et sur la mousse des Montagnes Rocheuses.

Un **insatiable** besoin d'activité le dévore.

Il lui faut toujours avancer vers de nouvelles découvertes jusqu'à ce que la terre manque sous ses pas.

Mais ce n'est pas le seul amour des aventures, ni l'**âpre** soif de l'or qui le pousse ; une plus noble ambition le travaille ; un **mobile** plus légitime le dirige et l'anime.

On sent qu'il a la conscience de remplir une véritable mission, un mystérieux apostolat.

Feuilletez un moment les pages de notre histoire, et surtout les Relations des Jésuites, et partout vous verrez le pionnier canadien, animé d'un zèle admirable pour la conversion des Sauvages, frayant, avec d'héroïques efforts, le chemin aux missionnaires, et opérant souvent lui-même de merveilleuses conversions.

Je retrouve, réunis en lui, les trois plus grands types de l'histoire humaine.

Il est à la fois prêtre, laboureur et soldat.

Prêtre! Sa piété ardente, sa foi vive, son zèle pour le salut des âmes, amollissent les coeurs les plus durs et entraînent vers la foi des peuplades entières.

Fut-il jamais un plus beau sacerdoce?

Laboureur! Devant sa hache puissante, la forêt tombe avec fracas autour de lui, et sa charrue trace, à travers les troncs renversés, le sillon où frémit bientôt le vert duvet de la future moisson.

Soldat! C'est par des siècles de combats qu'il a conquis le sol que sa main cultive.

L'abbé CASGRAIN

QUESTIONNAIRE.—Pourquoi le pionnier canadien est-il remarquable?—Où trouve-t-on ses traces?—Quel est son mobile?—Comment est-il prêtre?—laboureur?—soldat?

Répéter les plus beaux passages de ce morceau.

CXXVI.—LE FONDATEUR DE MONTREAL.

Contemporains, ceux qui vivent dans le même temps.

Révoquer en doute, mettre en doute.

Elaborée, entreprise.

Stratégique, propre aux opérations de la guerre.

Dissension, discorde, chicanes.

Etre aux abois, être réduit à la dernière extrémité.

1. Paul Chomedey de Maisonneuve ne fut pas sans doute, aux yeux de ses contemporains, le héros que nous nous complaisons maintenant à reconnaître en sa personne. Cependant le premier gouverneur de Montréal, tout humble qu'il fut, plus encore par les sentiments et par le coeur que par la position, a vu grandir avec le temps ses titres de gloire. Sa vertu, son tact,

sa prudence, toutes les précieuses qualités qui ornèrent sa belle âme ont conquis l'admiration du peuple canadien. Sa mission providentielle est un fait tellement acquis à l'histoire que vouloir la révoquer en doute serait de la témérité.



2. Chomedey avait lu par hasard une de ces "Relations" que les Jésuites faisaient imprimer tous les ans et distribuer par toute la France. Cette lecture l'avait tellement ému, qu'il n'avait cru mieux faire que d'aller exposer son état d'âme au Père Charles Lalemant, récemment arrivé du Canada. "Mon Père, lui dit-il, vous voyez devant vous un homme bien décidé à mépriser tous les avantages que le monde pourrait offrir,

et entièrement résolu d'aller au delà des mers dans les contrées que vous évangélisez, consacrer son repos, ses services et sa vie au bien et à la sanctification de ces peuplades."

Pareille confiance ne pouvait mieux tomber, car le Père Lalemant se trouvait dans un sérieux embarras au sujet du gouverneur qu'il s'agissait de nommer pour la colonie projetée de Ville-Marie. M. de Maisonneuve fut aussitôt agréé que proposé: ce brave militaire ne pouvait être que le choix d'En Haut.

3. Le nouveau gouverneur était vraiment l'homme qui convenait à une entreprise **élaborée** au nom de la religion, sous la protection spéciale de la sainte Vierge dont il était un fervent dévot; et Ville-Marie fut, dès son berceau la ville bénie de Dieu, la protégée de son auguste Patronne. Aussi va-t-elle bien vite devenir un centre de population des plus intéressants à étudier, des plus importants au point de vue **stratégique** dans la colonie...

4. Inutile d'insister sur les débuts de Montréal. Tout le monde connaît à quelles épreuves furent soumis ces valeureux colons que les attaques incessantes des Iroquois avaient rendus unis comme des frères, purs comme des anges, et braves comme des lions. M. de Maisonneuve ne ménageait rien pour l'avancement temporel et spirituel de ses administrés. Il voyait à tout, prévoyait tout. Comme gouverneur, il devait veiller au maintien du bon ordre, à la conservation de la morale publique, à l'intégrité de la justice... Il a laissé une série d'ordonnances qui font foi de sa fermeté et de sa sagesse...

5. "Ce brave et incomparable gouverneur, dit Dollier, a fait paraître en sa personne un détachement universel, un coeur exempt de toute autre crainte que de celle de son Dieu et une prudence admirable. Mais, entre autres rares qualités, on a vu en lui une générosité sans exemple à récompenser les bonnes oeuvres de ses soldats. Plusieurs fois, pour leur donner des vivres, il s'en est passé lui-même."

6. En apparence homme du monde, il était en réalité un vrai religieux pur comme un ange, et par son humilité sincère et profonde, qui lui faisait cacher en tout le bien qu'il faisait. Quand il ne pouvait en dérober la connaissance aux hommes, il avait alors de saintes adresses pour leur donner à penser qu'en faisant le bien, il cédait à l'exigence des circonstances, quoiqu'il lui fût toujours inspiré par son amour pour Dieu et par le désir de ne plaire qu'à lui seul. C'était un homme de grande oraison, intimement convaincu des maximes de l'Évangile...

7. Les dernières années du gouvernement de M. de Maisonneuve sont autant de pages où l'héroïsme religieux coudoie la gloire militaire. C'était une vie insoutenable pour ces pauvres colons, qui ne pouvaient s'habituer à vivre dans les affres d'une mort cruelle. Les Iroquois les harcelaient sans cesse et les poursuivaient jusque sur le seuil de leurs demeures. M. de Maisonneuve s'employait de son mieux à protéger son monde, et dans ce but il fit un appel au dévouement et à la piété en établissant une confrérie sous le nom de "Milice de la Sainte Famille." Les membres s'engageaient à défendre l'île au prix de leur sang...

8. A l'arrivée de M. de Tracy en Canada, les affaires se trouvaient assez mêlées. Le gouverneur, M. de Mé-
sy, venait de mourir; il y avait **dissension** ou Conseil
souverain. La colonie semblait **aux abois**: chicanes à
l'intérieur, guerre avec les sauvages. Le nouveau vice-
roi voulut tout régler à sa manière, et il crut bien faire
en renvoyant d'office M. de Maisonneuve "comme
étant incapable de la place et du rang de gouverneur
qu'il tenait." Cet acte n'est guère justifiable, à moins
que l'on invoque le grand âge de M. de Maisonneuve.
Mais on devait compter sur son expérience et sur l'as-
cendant dont il jouissait à Montréal. Depuis vingt-
quatre ans qu'il habitait la colonie, il ne s'était jamais
démenti, soit comme administrateur habile, soit comme
militaire courageux.

9. Cet acte d'ingratitude ne servit qu'à développer
chez le premier gouverneur de Montréal les vertus
dont il avait donné des preuves si palpables jusque-là.
Il se retira à Paris où il vécut encore onze ans, conti-
nuant à s'occuper de Ville-Marie, comme si de rien
n'avait été.

(D'après N.-E. DIONNE.)

QUESTIONNAIRE.—Pourquoi M. de Maisonneuve est-il plus
admiré aujourd'hui que de son temps?—Par quelle coïncidence
devint-il premier gouverneur de Ville-Marie?—Qu'en dit le sul-
picien Dollier?—Parlez de son esprit religieux.—Comment pro-
tégea-t-il son monde?—Comment fut-il traité par M. de Tracy?
—Où se retira-t-il?

Chercher des expressions équivalentes à: **débuts**, **tout le monde**, **savoir**, **attaques incessantes**, **ne ménager rien**, **l'avance-
ment temporel et spirituel**, etc.

TROISIÈME PARTIE

CXXVII.—LES MORTS.

1. Quand l'âpre vent d'hiver souffle sur la colline,
 Que les feux attiédís du soleil qui décline
 N'échauffent plus les nids perdus dans les sillons ;
 Quand les prés sans gazons n'ont plus de doux
 [murmures
 Et que des bois déserts les puissantes ramures
 Voient tomber leur feuillage en légers tourbillons ;
2. Quand, les flancs épuisés, la féconde Nature
 Aux insectes frileux refuse la pâture,
 Et que le givre endort l'eau vive des fossés ;
 Quand, grelottant de froid, l'orme aux formes
 [étranges
 N'a plus d'ombre à donner aux doux nids des
 [mésanges,
 Alors sonne au beffroi le glas des trépassés !
3. Alors, la cloche sainte, en lugubres envolées
 Au saint lieu nous appelle. Et des monts, des vallées,
 Du toit couvert de chaume et des riches lambris,
 La foule accourt, et, sous les feux de cent lumières,
 Elle dit à genoux ses ardentes prières
 Et fait pleuvoir la paix sur tous ses morts chéris.
4. Puis l'orguë frémissant fait retentir le temple
 D'accords pleins de tristesse, et le Dieu qui
 [contemple
 Des parvis éternels cette foule à genoux,
 Jetant un doux regard à travers les espaces,

- Ouvre ses bras puissants ; et d'abondantes grâces
Tombent du ciel serein sur les morts et sur nous.
5. C'est qu'en ce jour, l'Eglise, en véritable mère,
Cessant ses chants joyeux, verse une larme amère
Et drape ses autels des plus sombres couleurs ;
Et nous invitant à soulever la pierre
Où reposent les morts, y jette une prière
Et mêlent à ses sanglots nos regrets et nos pleurs.
6. Elle a choisi le temps des froides giboulées,
Le temps où dans les bois, les plaines désolées,
Il n'est plus de parfums, ni d'oiseaux, ni de fleurs,
Afin que dans ces jours de tristesse suprême
Elle puisse mêler—le pieux stratagème!—
Le deuil de la nature et le deuil de nos coeurs!
7. Elle veut qu'en ce jour chacun se ressouvienne
Des parents disparus, et que la foule vienne
Dans le temple drapé des emblèmes du deuil,
Pour que le Dieu de paix, d'amour et de clémence,
Réchauffe d'un rayon de sa splendeur immense
La glace de nos coeurs et le froid du cercueil!
8. O morts! dormez en paix; là, sous l'humide pierre
Qui scelle votre tombe et protège vos os,
Nul bruit ne vient à vous que l'ardente prière
Qui vous berce et vous donne un éternel repos.
.....
9. O vous que l'au-delà plus jamais ne torture,
Dormez dans vos linceuls, calmes, silencieux;
Et quand l'ennui de vivre envahit la nature
Qu'une éternelle paix sur vous tombe des cieus!

"Heures Perdues"—ADOLPHE POISSON.

CXXVIII.—RAPIDITE DE LA VIE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche. Un poids invincible, une force irrésistible, nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console, pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains, du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, leurs fleurs moins brillantes, les couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble le sens, la tête tourne, les yeux s'égarer, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière ;

plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie ; que ce gouffre, c'est la mort.

BOSSUET.

Chercher des locutions équivalentes à : **supplier, promettre.**

CXXIX.—LE CHANT DU VIEUX PATRIOTE.

1. Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;



Je viens encor dans ma triste vieillesse,
Attendre ici vos guerriers triomphants.
Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore ?
De ce grand jour quand verrai-je l'aurore
Sur ces remparts où je porte mes pas ?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

2. Qui nous rendra cette époque héroïque
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux
Renouelaient dans la jeune Amérique
Les vieux exploits chantés par nos aïeux?
Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
Venaient combattre et mourir en soldats,
Qui redira leurs charges meurtrières?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?
3. Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
Rougi, depuis, dans le sang de mon roi,
Ne porte plus aux rives étrangères
Du nom français la terreur et la loi.
Des trois couleurs l'invincible puissance
T'appellera pour de nouveaux combats;
Car c'est toujours l'étendard de la France.
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?
4. Pauvre vieillard, dont la force succombe,
Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
Le saint espoir qui réveille ma voix.
Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
Le fier drapeau qui couronne leurs mâts?
Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue!
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?
5. Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort hélas! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras:
De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
Ils reviendront! et je n'y serai pas!

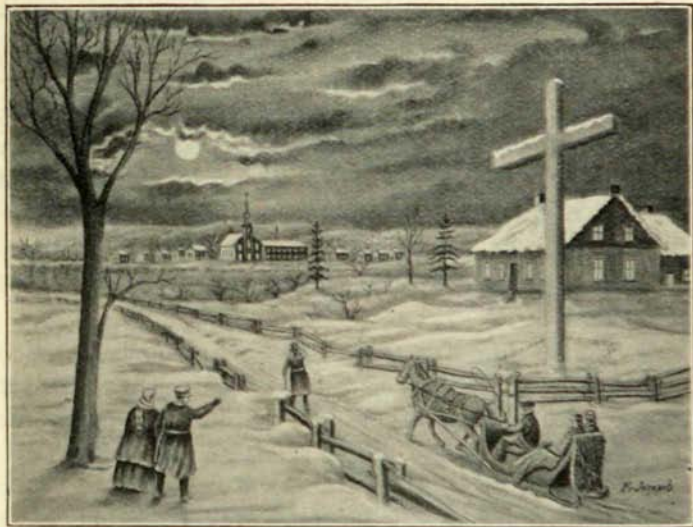
(Extraits.—OCTAVE CREMAZIE.)

Exprimer en prose les mêmes idées.

CXXX.—LE REVEILLON DE NOËL.

I. Nous sommes à la veille de Noël.

Noël! à la campagne; il semble que l'on s'est épuisé depuis longtemps sur ce sujet. Sur Noël, toutes les notes ont été données; note gaie, note triste, sentimentale et enfantine... Resterait-il encore quelque chose à dire sur cette fête par excellence; fête des petits



enfants aux boucles blondes, fête des vieillards aux mèches argentées; fête du pauvre comme du riche; fête touchante de tout le monde?... Vraiment, ces redites, ces répétitions nous rappellent toujours une foule de petits poèmes gracieux, de gais et tendres souvenirs, que nous aimons tant à remémorer.

2. Noël!... toutes les coutumes naïves, puérides, si l'on veut, se groupent autour de ce mot... Oh! ne les railions pas, ces coutumes ancestrales; elles sont touchantes parce qu'elles ont leur racine dans le plus intime et le plus **irréductible** de notre imagination...

Chez nous, Noël prend corps avec le Jour de l'An, avec, aussi, celui des Rois; et nous avons les Fêtes.

3. Les Fêtes!... A la campagne, tout s'anime à leur accent magique. La neige, le froid, la poudrerie, les bois dépouillés, chargés de neige et de verglas, craquant sous les coups de la brise, la tempête même, tout nous redit: voici les fêtes!... Et l'on aime à braver le froid, et la neige nous fascinent par ses reflets; la forêt gémissante a même, à cette époque, un langage pour nous; un langage plein de mystère, quand ces échos engourdis **répercutent** les bruits tintinnabulants des grelots sur la route, le soir, après la veillée... quand la neige crie sous la lisse des carrioles et des traîneaux...

4. En ces jours de transition entre l'année qui s'en va et celle qui commence, il semble que les fêtes et leurs coutumes traditionnelles se multiplient comme autant d'anneaux qui relient le passé avec le présent. Noël, le Jour de l'An et celui des Rois nous font vivre dans une atmosphère de légendes, de conventions et de vieux **us** enveloppés tous dans une même auréole de poésie radieuse et caressante...

5. Nous sommes donc à la veille de Noël.

De tous côtés et dans toutes les demeures du Canada on se prépare à la grande fête. Depuis huit jours, ce qu'elles frottent, **astiquent**, époussettent et balayent,

les vaillantes femmes d'habitants! Aujourd'hui, les manches retroussées jusqu'au coude, elles enfoncent leurs bras dans la pâte jaunâtre et farineuse qui, tout à l'heure, plongée par boulettes, dans la graisse pétillante, va se transformer en de succulentes croquignoles, en appétissants beignets ou en **rutilants** pains de savoie glacés et dorés ou bien poudrés de beau sucre blanc... Les **mioches**, enfarinés eux-mêmes, sont dans la **jubilation** et n'ont plus d'yeux que pour la huche et le coffre de bois où s'engouffrent à chaque instant, toutes ces délicieuses choses, qui se conserveront là, jusqu'après les Fêtes!... à moins que les souris ne viennent, avant épuisement complet, faire une descente désastreuse dans ces appétissantes régions...

6. Ce n'est, à bien dire, que quelques heures avant la messe de minuit que ces importantes opérations sont suspendues et que tout travail cesse. Tout reluit dans la maison, tout est propre, tout sent bon et la gaieté règne partout dans l'**expectative** de la grande cérémonie nocturne...

7. Sur la route toute blanche, dans la nuit sans lune mais remplie de clartés **stellaires**, dans la campagne ajourée, piquée d'arbres dénudés et de taches confuses qui sont des maisons, on entend, depuis une heure, des tintements de grelots et des grincements de traîneaux sur la neige durcie et sèche. Ce sont les paroissiens qui se rendent à l'église, qui s'y rendent même d'avance afin d'avoir le temps d'aller à confesse et de se préparer à communier à la messe de minuit... Le village est silencieux, malgré l'animation extraordinaire qui y règne à cette heure de la nuit... Un bout de phrase

qui arrive par saccade, le trille joyeux d'un enfant, le jappement d'un chien, un Woh! Woh!... Harrié donc! à la porte de l'église... et c'est tout. Par-ci, par-là, une porte qui s'ouvre trace une raie lumineuse sur la neige... et les ombres se dirigent de plus en plus nombreuses vers l'église aux vitraux illuminés...

8. Enfin, des notes joyeuses et graves à la fois, légères, se font entendre au-dessus du village; c'est le dernier coup de la messe, le tinton de la cloche qui laisse chanter, mystérieusement en cette belle nuit, sa petite âme de bronze...

9. Alors commence et se poursuit la mystérieuse et poétique messe de minuit. Pendant que le vieux curé dit gravement les prières au pied du grand autel, à côté de la crèche rustique faite de jeunes sapins et de paille recouverts d'une légère couche de neige que la haute température **ambiante** n'affecte en rien puisqu'elle est infusible, étant faite de pure et blanche ouate, voici que des voix jeunes et fraîches égrènent, sous la voûte du temple, les notes mélodieuses de nos chants de Noël...

10. Il nous est doux de savoir que l'on conserve toujours, chez nous, à la campagne, les vieux noëls qui réjouissaient nos pères. Notre âme, comme modernisée, éprouve, à les entendre encore, comme une sensation de fraîcheur, comme un charme de renouveau... Nos bons ancêtres avaient une façon si charmante de traduire l'universelle allégresse des créatures à l'occasion de la Nativité!...

11. Encore une fois, mais très tard dans la nuit, les routes se tachent de points noirs et le grand silence

nocturne est coupé de sonneries... Puis, dans toutes les demeures, voici le réveillon...

12. La maison est remplie d'une odeur de **victuailles** quand on y entre, tapageurs, en secouant la neige de ses pieds, ce qui réveille la gardienne et la préparatrice du festin. Vite, à table! on entend rire partout... Assez longtemps, l'oie grasse a cuit sur le poêle rougeoyant et il est temps de faire honneur au boudin et à la saucisse qui grillent, noircissent, se **boursoufflent** et crèvent avec les **crépitements** de la braise... Le bon vin canadien, fait à l'automne avec les bluets de la saison, mousse dans les gros verres à facettes qui brillent gaiement sur la nappe blanche, devant les assiettes à fleurs bleues... Vite à table, encore une fois! Et dans chaque demeure, à cette heure, on se range autour de la table chargée, en criant Noël! Noël!... et les verres remplis d'un vin canadien de se choquer d'un côté à l'autre...

13. **Sybarites** des salons, enfants pâles des villes, qui vous croyez heureux de vivre douillettement dans vos logis chauffés par d'invisibles calorifères, par la vapeur et le gaz, par le feu sombre du **coke** et du charbon, ou bien encore par quelques boîtes à feu; qui grignotez du bout des lèvres quelques délicates friandises, ne riez pas des bons réveillons d'habitant, devant le gros poêle, où se consomment de bonnes grosses bûches de bois franc, au milieu d'un grabat de charbonnaillles ardentes, cependant que l'on entend le boudin, la saucisse et l'oie grasse grésiller dans les fourneaux...

14. Les Fêtes, à la campagne, sont le signal, semble-

t-il du commencement de la série des veillées de l'hiver. Le réveillon de Noël bat la marche.

"Restons chez Nous."—D. POTVIN.

CXXXI.—VITALITE DE LA RACE FRANÇAISE AU CANADA.

1. A tous les ans, lorsqu'il nous est donné de saluer l'aurore du joyeux anniversaire de notre fête nationale, et que la brise embaumée du mois de juin nous apporte les harmonieuses mélodies de nos airs patriotiques, il semble que nous sentons nos coeurs se dilater avec amour sous le souffle de la patrie, qui passe en frémissant sur nos âmes et les fait déborder du trop-plein des légitimes émotions dont tout notre être est pour ainsi dire enivré.

2. Comment, en effet, n'éprouverions-nous pas une noble fierté d'être Canadiens français en contemplant les gloires dont s'est couverte notre race et l'empreinte profonde qu'elle a laissée sur le sol d'Amérique, découvert et christianisé par elle et fécondé des sueurs et du sang de ses enfants?

3. Sortis du sein généreux de la France, répandus sur toutes les plages de la moitié d'un continent, nous avons tenu haut et ferme le drapeau de la foi et les vieilles traditions d'honneur de nos pères, et par un courage qui n'a pas connu les heures de la défaillance, nous avons forcé les autres peuples à nous traiter avec respect et à nous considérer avec tout l'honneur et la dignité dus à une grande nation.

4. Nous présentons aux autres peuples étonnés, le spectacle de quelques familles groupées sur les bords du Saint-Laurent, assaillies dès le berceau de leurs premiers établissements par des forces tellement supérieures, qu'on les croyait perdues et submergées pour toujours, au milieu des luttes sanglantes et des orages formidables soulevés de toutes parts pour les broyer dans une ruine inévitable.

5. Et voilà qu'après deux siècles et demi d'existence, ces quelques familles sont devenues une nation de gentilshommes, dispersés dans toute l'étendue de l'Amérique du Nord. Nous avons conquis toute la province de Québec, envahi la partie orientale d'Ontario, refoulant devant nous les autres nationalités et nous nous sommes frayé un chemin jusque dans les prairies de l'Ouest, où des essaims nombreux se sont enracinés dans le sol, avec la **ténacité** traditionnelle de notre race.

6. Les Canadiens français ont arboré la croix sur toutes les rives où ils ont porté leurs pas et c'est encore autour de cet étendard qui brille au sommet de nos églises que se groupe cette unité qui convient si bien à nos moeurs et qu'on appelle la paroisse.

7. Tout peuple a reçu de Dieu une mission spéciale et lorsque ce peuple lui demeure fidèle et suit avec droiture la voie qu'il lui indique, il le bénit avec amour et le couvre de son bras protecteur.

8. Hâtons-nous de le proclamer, c'est à l'Église catholique que nous devons notre conservation comme race distincte et le merveilleux épanouissement de nos forces, sur la moitié de ce continent .

9. Debout sur le berceau comme sur la tombe des nations, l'Église préside aux destinées des peuples. Du haut de son immortalité, elle les voit naître et mourir au pied de ce rocher sur lequel elle a été fondée par une main divine. Aussi, nous n'aurons rien à craindre pour notre avenir tant que la barque de l'Église portera le sort de notre nationalité. Les peuples comme les individus ont besoin d'enthousiasme et de foi pour se développer et grandir, et pour entretenir les sentiments généreux qui souvent dorment en eux.

10. S'ils ne sont pas entretenus par des espérances très hautes et une conception supérieure de la vie, lorsqu'arrivent les époques de **dissolution** sociale et de crise violente, les doctrines empoisonnées et les passions mauvaises brisent toute résistance et **déflorent** la société de ses plus belles vertus et de ses traditions les plus honorables. Une fois lancée dans ces tristes aventures, une nation finit bientôt par rompre avec le passé et par ne plus se ressembler.

11 Nous sommes appelés sur ce continent, comme notre illustre patron saint Jean-Baptiste, à rendre témoignage à la vérité. Or, c'est en conservant une foi robuste et des mœurs austères et en faisant régner dans nos foyers les lois de l'honneur, que nous demeurerons réellement une race forte, grande, noble et féconde en dévouement.

12. En effet, la croyance de nos pères a été le principe de leur existence sociale et le but suprême de leurs travaux. Nous sommes nés d'une pensée religieuse. Les rois de France, animés d'un grand zèle pour la propagation des lumières évangéliques, ont eu grand soin

d'affirmer dans les instructions données à Cartier et à ses successeurs, que la fin principale qu'ils devaient s'efforcer d'atteindre, était la conquête des âmes. En parcourant nos archives nationales, on touche du doigt deux grandes vérités qui répandent un jour lumineux sur toute notre histoire et s'imposent à l'intelligence de tout penseur. La première, c'est que nous avons été choisis pour être un peuple d'apôtres chargés de **disséminer** le catholicisme dans toute l'Amérique du Nord. La seconde, c'est que l'élément religieux a donné à notre race, une vitalité et une force d'**expansion** qui ont déconcerté tous les calculs humains.

L. A. PRUD'HOMME.

Résumer les raisons que nous avons d'être fiers de nos ancêtres.

CXXXII.—LES DEUX PIGEONS.

- Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre.
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
5. L'autre lui dit : "Qu'allez-vous faire?
 Voulez-vous quitter votre frère?
 L'absence est le plus grand des maux:
 Non pas pour vous, cruel! Au moins que les
 [travaux,
10. Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage.
 Encor si la saison s'avancait davantage!
 Attendez les **zéphyr**s. Qui vous presse? Un Corbeau
 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,

15. Que **Faucons**, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut ;
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon souper, bon gîte, et le reste?"
 Ce discours ébranla le coeur
 De notre imprudent voyageur ;
20. Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : "Ne pleurez point ;
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite.
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère :



25. Je le désennuirai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étais là, telle chose m'advint :
 Vous y croirez être vous-même."
30. A ces mots, en pleurant, ils se disent adieu.
 Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
 Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.

35. L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de
[pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un Pigeon auprès: cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris: ce blé couvrait d'un lacs
40. Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé; si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
45. Vit notre malheureux, qui, trainant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un Aigle aux ailes étendues.
50. Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure.
- Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
55. Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Trainant l'aile et tirant du pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
60. Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.
- Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

LA FONTAINE.

CXXXIII.—LA FIN D'UN DRAPEAU.

1. Dans la soirée du 27 octobre 1870, sous Metz, j'avais été chargé de porter quelques ordres à un régiment qui errait dans la plaine, près d'un village nommé Colombey. Les horribles tempêtes qui marquèrent ces jours sinistres s'étaient apaisées pour quelques heures ; une lune tranquille se reflétait dans les flaques d'eau qui couvraient la campagne.

2. Le régiment, en attendant de nouvelles instructions, gardait ses rangs, l'arme au pied. On avait allumé un grand feu de **bivouac**, autour duquel quelques officiers s'entretenaient à voix basse d'un air morne. Des bruits de **capitulation** couraient depuis la veille dans les camps.

3. Le colonel, qui était un homme déjà mûr, à moustaches grisonnantes, allait et venait solitairement, à quelque distance, en froissant dans sa main l'ordre que je lui avais apporté. Tout à coup il s'approche de moi et me saisit le bras : "Capitaine, me dit-il, avec l'accent d'un homme qui va en provoquer mortellement un autre, deux mots, je vous prie!... Vous venez du quartier général... vous devez en savoir plus long que moi... c'est la fin, n'est-ce pas?"

4. —Mon colonel, on le dit—et je le crois.

—Vous le croyez?... Comment pouvez-vous croire une chose pareille?" Il lâcha mon bras avec une sorte de violence, fit quelques pas, et revenant à moi brusquement, il me regarda dans les yeux :

"Prisonniers, alors!"

—Mon colonel, je le crains."

5. Il y eut un silence; il demeura quelque temps devant moi dans une attitude de réflexion profonde, puis relevant la tête, il reprit avec une émotion extraordinaire dans la voix: "Et les drapeaux?—Je ne sais pas, mon colonel.—Ah! vous ne savez pas?"

6. Il me quitta de nouveau et marcha pendant cinq ou six minutes; s'avançant alors vers le front de ses hommes, il dit d'un ton de commandement: "Le drapeau!"

Le sous-officier qui portait le drapeau sortit du rang. Le colonel saisit la hampe d'une main, et levant l'autre vers le groupe des tambours:—"Ouvrez un ban!"—dit-il. *

7. Les tambours battent... Le colonel s'approche du feu, portant haut le drapeau. Il pose la hampe sur le sol, promène un regard sur le cercle des officiers, et se découvre: tous l'imitent; la troupe attentive gardait un silence de mort.

8. Il y eut alors un moment d'hésitation; je voyais ses lèvres trembler; ses yeux étaient attachés avec une expression d'angoisse sur le glorieux lambeau de soie déchirée, triste image de la patrie. Enfin, il se décida: il fléchit un genou, et coucha lentement l'aigle dans l'ardent foyer. Une flamme plus vive jaillit soudain, et éclaira plus nettement les visages pâles des officiers. Quelques-uns pleuraient:

9. "Fermez le ban!" dit le colonel, et pour la seconde fois résonna la batterie lugubre des tambours détrem-pés par la pluie. Il remit son képi et revint vers moi:

"Capitaine," me dit-il de sa voix la plus dure, "quand vous serez là-bas, ne vous faites aucun scrupule—aucun

—de raconter ce que vous avez vu!... Je vous salue.

10. —Mon colonel, lui dis-je, voulez-vous me permettre de vous embrasser?" Il m'attira violemment sur sa poitrine, et me serrant à m'étouffer: "Ah! mon pauvre enfant! murmura-t-il, mon pauvre enfant!"

(D'après O. FEUILLET.)

QUESTIONNAIRE.—Pourquoi les soldats ont-ils l'air morne?—Que fait le colonel?—Pourquoi fait-il brûler l'aigle impériale?—Ce colonel mérite-t-il d'être loué?—Pourquoi?

Citer les passages les plus touchants de cette anecdote militaire.

CXXXIV.—NOTRE LANGUE

1. Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois.
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères,
Et, faite pour chanter les plus nobles exploits,
Elle a puisé son souffle aux refrains des **trouvères**.
2. Elle a les sons du luth **éolien**,
Le doux babil du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'azur, l'éclair **olympien**,
Les soupirs du ramier, l'envergure des aigles.
3. Elle chante partout pour louer Jéhova,
Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
Elle est la messagère immortelle qui va
Porter la lumière aux limites du globe.
4. La première, elle dit le nom de l'Éternel
Sous les bois canadiens noyés dans le mystère;
La première, elle fit monter vers notre ciel
Les soupirs de l'amour, l'élan de la prière.
5. La première, elle fit tout à coup frissonner
Du grand Meschacébé la forêt infinie,
Et l'arbre du rivage a paru s'incliner,
En entendant vibrer cette langue bénie.

6. Verbe ailé, sous lequel le despote est muet,
Elle transforme en dieu le poète qui tonne,
Dans un vol surhumain emporte Bossuet,
Et fait Thiers ou Guizot l'égal de Suétone.
7. Langue de feu qui luit comme un divin flambeau,
Elle éclaire les arts et guide la science;
Elle jette, en servant le vrai, le bien, le beau,
A l'horizon du siècle une lueur immense .
8. Un jour, d'après marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes,
Et nos mères nous ont bercés sur leurs genoux,
Aux vieux refrains **dolents** des ballades normandes.
9. Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises,
Et, bien que par moments on le crût subjugué,
Il est encore vainqueur sous les couleurs anglaises.
10. Souvent nos ennemis ont voulu nous ravir,
Dans les jours du passé, ce superbe héritage,
Et chaque fois, vaincus qu'on ne peut asservir,
Nous avons opposé le dédain à l'outrage.
11. Mais nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace,
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer,
Parce qu'il doit durer autant que notre race.
12. Essayer d'arrêter son élan, c'est vouloir
Empêcher les bourgeons et les roses d'éclore;
Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'abolir les rayons de l'aurore.
13. Rayonne donc toujours sous le regard de Dieu.
O langue des ancêtres! Combats et civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise.

W. CHAPMAN,

Traduire en prose les stances 6, 9,...

CXXXV.—LE SPECTACLE D'UNE BELLE
NUIT DANS LES DESERTS DU
NOUVEAU-MONDE.

1. Une heure après le coucher du soleil, la lune se leva au-dessus des arbres; à l'horizon opposé une brise embaumée, qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel: tantôt elle suivait paisiblement sa course **azurée**, tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones **diaphanes** de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'oeil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur **élasticité**.

2. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaisait toute brillante des **constellations** de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par la brise, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de iu-

mière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la **hulotte**; mais, au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la chute du Niagara qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

3. La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à **planer** sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

CHATEAUBRIAND.



QUESTIONNAIRE.—Quelle figure dans: sa fraîche haleine? — la reine des nuits?—répétait dans son sein?—sur une mer?—les roulements expiraient? —

CXXXVI.—BATAILLE DE CHATEAUGUAY.

1. Le 21 octobre 1813, l'avant-garde de Hampton repoussa les postes avancés des Anglais, à dix lieues au-dessus de l'église de Châteauguay. Aussitôt le major Henry, qui commandait la milice de Beauharnois, en fit informer le général Watteville, et ordonna aux capitaines Lévesque et Debartzch de se porter en avant avec leurs compagnies et deux cents miliciens de Beauharnois. Ces deux officiers s'arrêtèrent à deux lieues de là, à l'entrée d'un bois difficile à pénétrer et qui offrait, par conséquent, une bonne protection. Ils y furent rejoints, le lendemain matin, par le colonel de Salaberry avec ses Voltigeurs et une compagnie de milice. Le colonel prit la direction de tous ces corps, et remonta la rive gauche de la rivière Châteauguay jusqu'à l'autre extrémité du bois, où il savait qu'il y avait une excellente position défensive, entrecoupée de **ravins** profonds. Il y établit quatre lignes d'abattis, les trois premières à deux cents verges l'une de l'autre, et la quatrième à un demi-mille en arrière pour défendre un **gué**. Toute la journée fut employée à fortifier ces lignes, dont la première avait la forme d'un angle allongé, sur la droite de la route, et suivait les **sinuosités** du ravin.

Cette position obligeait l'ennemi à traverser un pays inhabité et à s'éloigner de ses vivres, tandis que les soldats chargés de la défendre avaient tout ce qu'il fallait près d'eux, et se trouvaient fortement appuyés par derrière.

2. La rive droite de la rivière était couverte d'un bois épais. Il y fut mis un fort **piquet** pour défendre l'approche du gué. Le colonel de Salaberry fit ensuite détruire tous les ponts à une grande distance en avant de sa position, et abattre tous les arbres entre la rivière et un marais qui se trouvait au-delà de la plaine qui était devant lui ; il voulait empêcher par là le passage de l'**artillerie** dont il savait l'ennemi pourvu. Il fit perfectionner tous ces ouvrages jusqu'au moment où l'ennemi parut. Les travaux exécutés permettaient de lutter contre des forces bien supérieures, et furent approuvés par le général Watteville. On n'avait que 300 Canadiens et quelques Écos-sais et sauvages à opposer aux 7,000 Américains qui arrivaient avec Hampton. Mais le colonel de Salaberry était un officier expérimenté et doué d'un courage à toute épreuve. Entré très jeune dans l'armée, il avait servi onze ans dans les Indes Orientales, où il avait assisté au fameux siège du fort Mathilda par le général Prescott. Quoique à peine âgé de seize ans, il avait été chargé alors de couvrir l'**évacuation** de la place. Il avait commandé encore avec distinction une compagnie de grenadiers dans l'expédition de la Martinique en 1795.

3. Revenu en Canada peu de temps avant la guerre avec les États-Unis, il fut choisi par Sir Georges Prevost pour lever un corps de **Voltigeurs** canadiens, tâche qu'il accomplit avec succès. Ce beau corps, organisé et discipliné en très peu de temps, se signala par des succès constants sur l'ennemi, qui excitèrent l'**émulation** des autres milices.

4. Le général Hampton divisa son armée en deux corps. Le premier, composé de cavalerie et de **fantasins**, soutenus par 2,000 hommes placés un peu plus en arrière, se présenta dans la plaine pour attaquer de front la position des Canadiens sur la rive gauche de la rivière. Le second corps, formé de 1,500 hommes, sous les ordres du colonel Purdy, fut chargé d'opérer sur la rive droite et de prendre cette position à dos, après avoir franchi le gué dont nous avons parlé tout à l'heure. Trois compagnies, avec quelques miliciens et sauvages, défendaient le front de bataille de Salaberry, en avant des abattis, qui s'appuyaient à la rivière. Trois autres avec les Écossais, avaient été distribuées entre les lignes, derrière les abattis.

5. Hampton porta en avant une forte colonne d'infanterie, à la tête de laquelle marchait un officier de haute stature, qui s'avança et cria en français aux Voltigeurs: "Braves Canadiens, rendez-vous, nous ne voulons pas vous faire de mal!" Il reçut pour toute réponse un coup de fusil qui le jeta par terre et qui fut le signal du combat. Les trompettes sonnèrent et une vive fusillade s'engagea sur toute la ligne. Elle se prolongeait depuis fort longtemps sans aucun résultat, lorsque le général américain changea ses dispositions pour essayer de percer la ligne anglaise par des charges vigoureuses. Il concentra ses forces et se mit à attaquer tantôt le centre des Canadiens, tantôt une aile, tantôt l'autre, sans plus de succès. Partout repoussé vigoureusement, il échoua dans ses tentatives et fut enfin obligé de se retirer après d'assez grandes pertes.

6. Cependant, le bruit du combat avait attiré l'attention de la colonne du colonel Purdy, qui opérait de l'autre côté de la rivière et qui s'était égarée. Aussitôt que le colonel se fût reconnu et qu'il fût à portée, il commença l'attaque des troupes qui se trouvaient devant lui, et qui, acablées sous le nombre, reculèrent devant la trop grande supériorité de son feu. C'était au moment où celui de l'autre rive avait presque cessé par la retraite de Hampton. De Salaberry, voyant que l'action devenait sérieuse sur l'autre point, alla se mettre à la tête des forces placées **en potence** le long de la rivière, et dirigea de la voix les mouvements de celles qui étaient au-delà. Il fit ouvrir en même temps sur le flanc de l'ennemi, qui s'avavançait, un feu si meurtrier, qu'il le jeta bientôt dans le désordre et le contraignit de reculer avec précipitation.

7. Le combat durait depuis plusieurs heures. Hampton, qui croyait les Canadiens beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient, prit la résolution d'abandonner la lutte. Ainsi 300 à 400 hommes avaient vaincu 7,000 ennemis, après une lutte de quatre heures.



F.-X. GARNEAU.

Chercher un titre pour chaque alinéa, c'est-à-dire faire le plan de cette bataille.

CXXXVII.--LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY.

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain
[gronde ;

Salaberry paraît, la valeur le seconde.

Et trois cents Canadiens qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.

5. Huit mille Américains s'avancent d'un air sombre ;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur
[nombre.

C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.

Le héros Canadien, calme quand l'airain tonne,



10. Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival :
Il a saisi l'instant, et donné le signal.
Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élançe...

15. Le grand nombre l'arrête... il ne recule pas;
 Il offre sa prière à l'ange des combats;
 Implore du Très-Haut le secours invisible;
 Remplit tous ses devoirs et se croit invincible.
 Les ennemis confus poussent des hurlements;
20. Le chef et les soldats font de faux mouvements.
 Salaberry qui voit que son rival hésite,
 Dans la horde nombreuse a lancé son élite;
 Le nuage s'entr'ouvre; il en sort mille éclairs;
 La foudre et ses éclats se perdent dans les airs.
25. Du pâle Américain la honte se déploie:
 Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie;
 Leur intrépide chef enchaîne le succès,
 Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.
 Oui! généreux soldats, votre valeur enchante:
30. La patrie envers vous sera reconnaissante.
 Qu'une main libérale, unie au sentiment,
 En gravant ce qui suit, vous offre un monument:
 "Ici les Canadiens se couvrirent de gloire;
 "Oui! trois cents sur huit mille obtinrent la
 [victoire.
35. "Leur constante union fut un rempart d'airain
 "Qui repoussa les traits du fier Américain.
 "Passant, admire-les... Ces rivages tranquilles
 "Ont été défendus comme les Thermopyles;
 "Ici Léonidas et ses trois cents guerriers
40. "Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers."

J. D. MERMET.

CXXXVIII.—DIEU SOURCE DE LUMIERE
 ET DE FORCE.

1. Je me suis levé pendant la nuit avec David pour
 voir vos cieux. Qu'ai-je vu, ô Seigneur! et quelle ad-

mirable image des effets de votre lumière infinie ! Le soleil s'avancait et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés ; les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son **croissant** d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil en paraissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournait vers lui ; tout le reste était obscur et ténébreux, et un petit demi-cercle recevait, seulement dans cet endroit là, un ravissant éclat par les rayons du soleil, comme du père de la lumière.

2. Plus elle a de clarté, plus elle en fait honneur à celui d'où elle vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste **illuminateur**. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître ; le faible croissant diminuait peu à peu ; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée.

3. On voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairait ; mais un petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande, et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

4. Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme quand vous l'éclairez ! Elle n'est illuminée que du côté où vous la voyez ; partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres ; et quand ils se retirent tout à fait, l'obscurité et la **défaillance** sont entières... O lumière incompréhensi-

ble!... Outre l'hommage que nous vous devons de vous rapporter toute la lumière et toute la grâce qui est en nous, comme la tenant uniquement de vous, qui êtes le vrai père des lumières, nous vous en devons encore un autre, qui est que notre lumière, telle qu'elle est, doit se perdre dans la vôtre et s'évanouir devant vous.

BOSSUET.



Plan: 1. Introduction. Approche du lever du soleil. Description de la lune. 2. Celle-ci s'efface peu à peu. 3. Elle cède à une plus grande lumière. 4. Dieu illumine mon âme.

CXXXIX.—L'HIVER CANADIEN.

1. Voilà l'été qui finit et la feuille tombe
 Pâle et morte sur les gazons.
 Le vent du nord mugit, la fleur des champs
 [succombe,
 L'écho se tait dans les vallons.
 Déjà les bois ont perdu leur feuillage;
 Vers la chaumière accourent les troupeaux.
 Car ils ont vu l'hiver sur les nuages,
 Et le grésil bondir sur les coteaux.

2. Adieu! charmants oiseaux, habitants des bocages,
 Allez vers les plus beaux climats;
 Puissé-je comme vous fuir le temps des orages
 Et de l'été suivre les pas.
 Mais ils sont loin—leur suave murmure
 A déserté les hameaux de nos bords;
 Seul l'**antan** mêle au deuil de la nature
 Dans nos vallons de sauvages accords.



3. Là-bas, à l'horizon, comme un fantôme immense,
 L'hiver semble couvrir les cieux;
 Le vent devant son front roule avec violence
 Les flots épars de ses cheveux;
 De longs glaçons pendent à ses paupières:
 Dans les airs bat sa robe de frimas;
 Le jour pâlit sous ses regards sévères,
 Et la tempête enveloppe ses pas.

4. **Méneſtreſ** ſans échos, je rejetais la lyre.
Je n'avais que de tristes jours
Sur ces bords malheureux que la haine déchire,
Et d'où le plaisir fuit toujours ;
Mais les frimas, suspendant les discordes,
Ont à ma lyre arraché quelques sons ;
Je viens d'entendre au travers de ses cordes
En murmurant passer les aquilons.
5. Sonne, lyre fidèle, à mon âme isolée,
Chante le deuil de nos climats ;
Vois de l'arbre orgueilleux la tête mutilée
Qui se penche sous les verglas.
Dans l'air glacé d'un vol lent et sinistre
Le hibou blanc erre de toits en toits,
Et de l'hiver, officieux ministre,
Il remplit l'air de sa funèbre voix.
6. Les flots ont disparu, partout la terre blanche
Entoure les sombres forêts ;
Du sapin vers le sol bas s'incline la branche
Que chargent des frimas épais.
Là, la fumée en rapides nuages
S'élève et fuit au-dessus des hameaux,
Tandis qu'ici de pesants attelages
A petits pas font frémir les côteaues.
7. Dans le fourneau de fonte au sein de la chaumière,
Bourdonne l'éraſle des monts ;
Les airs ſont obscurcis par la neige légère
Qui glisse et monte en tourbillons :
Et le toit crie, et puis dans la fenêtre
Le grésil vient sans cesse pétiller ;
Mais le vent tombe, et sur le toit champêtre
L'astre des nuits se lève et va briller.
- 8 En quel autre climat la reine du silence
Montre-t-elle plus de splendeur ?
Que j'aime, ô Canada ! la nuit, la plaine immense
Réſplendiſſante de blancheur !
L'étoile aussi semble embraser les ondes,

- Comme un géant l'arbre est seul dans les champs ;
 Non, pas un bruit dans les forêts profondes !
 Le calme est vaste et les cieux rayonnants.
9. Et peut-être, pourtant, dans une nuit si belle
 Un voyageur las et glacé
 Écarté sur sa route, et s'arrête et chancelle :
 A ses yeux tout semble effacé.
 Le doux sommeil trahissant sa faiblesse
 Vient s'emparer lentement de ses sens,
 Sommeil fatal dont la perfide ivresse
 Dans les plaisirs rompt le fil de ses ans.
10. Mais, enfin, le printemps s'avance vers l'aurore
 Qu'il embellit de tous ses feux.
 L'hiver luttant en vain; veut retarder encore,
 Il sent fuir son char nuageux.
 Ses yeux aigris respirent la tempête ;
 Son bras levé montre encore l'Orient ;
 Mais les éclairs ont brillé sur sa tête,
 Devant la foudre il cède en frémissant.

F.-X. GARNEAU,
 "Répertoire National" (1858.)

CXL.—LE BEURRE DE SAINT JOSEPH

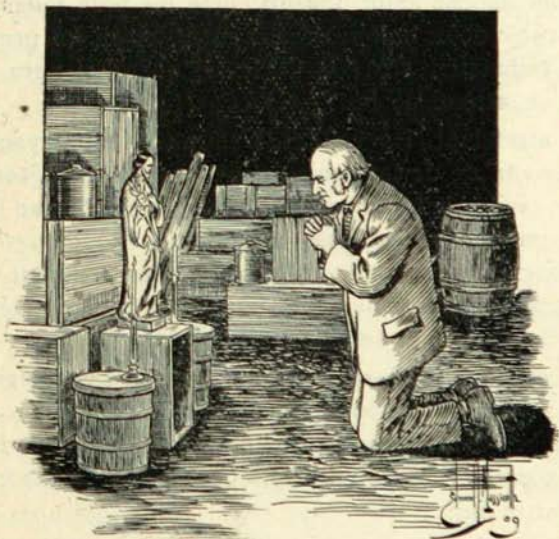
1. Dans un hospice tenu par les Petites-Sœurs des pauvres, dans une ville du nord de la France, les vieillards manquaient de beurre depuis plusieurs jours.

Pour comprendre toute la portée de cette privation, il faut connaître les usages de la Flandre: le beurre y est regardé comme une chose de première nécessité. Sauf le pain, on peut s'y passer de tout, hormis de ce **condiment**; grosses ou maigres, épaisses ou fines comme des dentelles, ce sont des tartines de pain beurré

que tous prennent avec le café au lait le matin, au goûter et même au souper. On se passera, s'il le faut, de toute autre chose, même au repas principal, si l'on est malheureux.

Prend-on un oeuf à la coque, une tasse de bouillon, mange-t-on une friture, un fruit, du fromage, c'est avec une tartine beurrée; sous la confiture on étend du beurre sur le pain; sur une tranche de gâteau, de pain d'épice, on étend également du beurre.

2. Or les pauvres vieillards, qui n'avaient d'ailleurs



ni gâteaux ni confitures, en étaient réduits à mâcher péniblement leur pain sec. Saint Joseph, le **pourvoyeur** ordinaire de ces sortes de maisons, semblait, cette fois, sourd à leurs prières; plusieurs, déjà, lui demandait compte de son indifférence.

La bonne Mère supérieure elle-même n'y comprenait rien. Mais avec le sens particulier que Dieu donne à ses humbles servantes, elle imagina une tentative extraordinaire.

Elle ordonna à deux vieillards de prendre à la chapelle la statue de saint Joseph, et la fit transporter solennellement, accompagnée de deux flambeaux, jusqu'à la cave où étaient les pots à beurre vides depuis plusieurs jours. "Il verra si nous lui mentons," dirent les vieux.

3. On dépose saint Joseph entre les pots vides, on fait brûler deux bougies à ses côtés, et on lui promet de le réinstaller sur son piédestal quand il aura fait ce qu'on attend de lui.

En attendant, les vieillards se succèdent devant le nouveau trône de leur saint patron et viennent tour à tour y réciter leur chapelet. Pas un ne doute que l'auguste patriarche ne fasse un miracle. Quelques-uns vont discrètement soulever les couvercles, espérant voir surgir par enchantement une source de beurre. Hélas ! rien. Saint Joseph semble les oublier.

4. Les supplications durèrent tout le jour, mais il fallut souper sans beurre encore ce jour-là, et on alla se coucher bien tristement. Le lendemain, avant l'aurore, la garde recommença. Le beurre n'était pas venu pendant la nuit.

Mais voilà qu'un respectable bourgeois de la ville, qui avait fait sa fortune dans une honnête industrie, et qui, dans sa vieillesse, se reposait en vaquant à la prière et aux bonnes oeuvres, se dit en s'éveillant : "Comment ne suis-je pas encore allé visiter l'hospice

des Petites-Soeurs dont on dit tant de bien?" Il en avait rêvé toute la nuit.

5. L'excellent homme se lève, et, après la messe matinale à laquelle il avait coutume d'assister, il va sonner à la porte de l'hospice. La bonne Mère, à laquelle il fait part de son désir de visiter la maison, le conduit d'abord à la modeste chapelle, puis dans les salles dont le visiteur admire l'ordre et la propreté, au réfectoire, à la cuisine. Tout doucement elle l'engage dans l'escalier de la cave et l'y introduit.

6. La première chose qui frappe ses regards, c'est la statue, les flambeaux allumés, et le vieillard, à genoux, récitant son chapelet. "Qu'est-ce que cela? s'écrie-t-il, tout surpris.—Voici, Monsieur: nos bons vieux n'ont plus de beurre depuis trois ou quatre jours. Ils ont mis là saint Joseph et viennent le prier de faire un miracle pour remplir ces pots que vous voyez."

7. Le visiteur poussa un grand éclat de rire: "Et les a-t-il remplis? demanda-t-il.—Non, Monsieur, pas encore; mais il le fera, car il ne nous a jamais manqué.—Vous m'étonnez, dit le visiteur; mais j'aime cela, et vous n'en aurez pas votre **débit**. Je comprends maintenant pourquoi j'ai rêvé de vous cette nuit, et pourquoi j'ai voulu vous visiter ce matin. C'est saint Joseph qui m'envoie. Vous ferez remplir de beurre tous ces pots; c'est moi qui paierai.

8. —Ah! Monsieur, s'écria la religieuse, nos bons vieux prieront bien pour vous!—Je vous demande de prier surtout saint Joseph, dit-il; je veux désormais l'honorer plus que je ne l'ai fait. Je suis heureux d'avoir été choisi pour son messager."

9 Il y eut grande joie dans la communauté. Et les vieillards qui étaient auparavant les plus incrédules s'écrièrent les premiers : "Nous savions bien qu'il ne nous oublierait pas!"

J. M. de GAULLE.

Faire le plan de cette anecdote.

CXLI.—SIR L.-H. LAFONTAINE.

1. Louis-Hippolyte Lafontaine, qui fut l'un des plus illustres hommes d'État et l'un des plus profonds **juristes** du Canada français, naquit à Boucherville, en 1807, d'une respectable famille de l'endroit.

2. Il fit ses études classiques au collège de Montréal. Deux traits saillants le distinguaient de ses condisciples : la solidité de son jugement et l'**opiniâtreté** de son caractère. Il embrassa la carrière du **barreau** et d'un bond atteignit le premier rang parmi les légistes de l'époque. De si rapides succès professionnels, joints à l'intégrité de son caractère, le désignèrent bientôt comme un des chefs naturels du Bas-Canada.

3. Lafontaine d'ailleurs était constitué physiquement et intellectuellement pour inspirer le respect, la confiance et l'admiration de ses compatriotes. "Tout chez lui, en effet, dit son **biographe**, dénotait la force et la puissance. Sa stature, au-dessus de la moyenne, était massive ; sa physionomie était calme, sereine, immobile ; ses traits fiers et réguliers, sa démarche lente et mesurée ; sa parole était grave et solennelle ; il avait un buste large et puissant, une tête immense."

4. Toujours maître de ses pensées, alors même que le feu de la colère lui montait au front, il se taisait, attendait et réfléchissait. Honnête, franc, loyal, uniquement préoccupé de la justesse de ses idées, devant le peuple comme devant la Chambre, il discutait froidement et s'en rapportait à la réflexion et à l'intelligence de ses auditeurs.



5. Les intrigues politiques répugnaient à son caractère fier et indépendant ; les yeux fixés sur un principe, il y marchait en droite ligne, écrasait les obstacles sur son passage, insouciant de ses intérêts personnels et regardant à peine si on le suivait. Ses adversaires les

plus acharnés avaient pour lui le plus grand respect et ne mirent jamais en doute son **désintéressement**, l'indépendance et la sincérité de ses convictions.

6. A des hommes d'État du tempérament de sir L.-H. Lafontaine, il faut des époques de désintéressement, des situations où le sentiment public l'emporte sur le sentiment particulier. De tels caractères ne s'accommodent pas longtemps des rouages compliqués d'un gouvernement constitutionnel, où se multiplient les questions, les explications, les discussions et les divisions intestines.

7. Au mois d'octobre 1851, il mit sa démission comme premier ministre entre les mains du gouverneur Elgin, qui l'accepta avec regret, et retourna tranquillement à Montréal pour exercer sa profession d'avocat.

"Il avait assuré à son pays les bienfaits du gouvernement constitutionnel et lui avait donné les lois nécessaires à son développement moral et matériel. Il crut qu'il avait fait sa part, que sa mission était remplie, son règne fini."

8. En 1853, il était nommé juge en chef de la Cour d'Appel, et, l'année suivante, la Reine lui conféra le titre de baronnet. La magistrature lui fournit un noble et vaste champ pour le déploiement de ses hautes facultés. Sa sagesse, son **impartialité** et son savoir rappelèrent les plus beaux temps des cours judiciaires de France.

9. Il fut, comme magistrat, ce qu'il avait été comme premier ministre de son pays, irréprochable, inattaquable, un modèle pour les générations futures, une gloire nationale.

10. La mort le somma dans la chambre des juges, où il était à remplir les devoirs de sa charge. Transporté à la hâte à sa demeure, il demanda à voir son fils, qu'il couvrit de baisers, fit le signe de la croix et mourut quelque temps après (1864).

(D'après L.-O. DAVID.)

Donner un équivalent de: illustre, profonds, naître, études, trait, saillant,...

CXLII.—NAPOLEON Ier ET LE CAPITAINE.

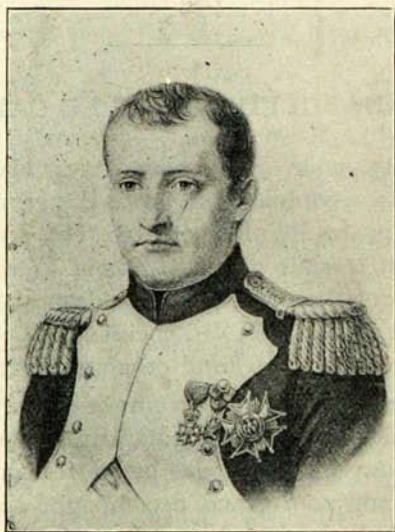
Bonaparte, pour encourager ses soldats les plus braves, leur accordait d'ordinaire la permission de se placer aux postes les plus périlleux, et à l'occasion d'un engagement terrible où un régiment s'était distingué, il faisait graver une devise sur le drapeau. C'est ainsi qu'on lisait le **Terrible**, l'Invincible, etc., et dès lors le régiment portait avec fierté ce nom glorieux.

Pour une action d'éclat accomplie par un particulier, il donnait des **armes d'honneur**. Un tambour qui avait battu la charge recevait des baguettes garnies en argent, avec son nom gravé, accompagné souvent d'une devise et de la date du fait, etc. Ce fut là l'origine de la **Légion d'honneur**.

Un soir, pendant la campagne de Russie, Napoléon se présenta devant une compagnie de son armée et eut avec le capitaine le dialogue suivant :

—Je suis content de votre compagnie. Elle s'est bien conduite dans la dernière affaire.

- Sire, elle n'a fait que son devoir.
- Le devoir, capitaine, est souvent difficile et demande de l'héroïsme pour être rempli jusqu'au bout.
- J'espère, Sire, que ma compagnie ne reculera jamais devant les obstacles.
- C'est bien, je me souviendrai d'elle.
- Sire, ma compagnie voudrait vous demander une récompense.



- Laquelle?
- Ce serait de marcher toujours à l'avant-garde.
- Nous verrons... Fais approcher cinq hommes de bonne volonté.
- Un pas en avant!... Arche!...
- Ne m'entends-tu pas? Fais avancer seulement cinq

hommes de bonne volonté, pour un coup de main hardi.

—Un pas en avant!... Arche!...

—Vilaine tête de bois! Je ne te demande point ta compagnie. Je ne veux que cinq hommes de bonne volonté.

—Sire, dans ma compagnie, il n'y a que des hommes de bonne volonté. Choisissez.

—D'abord, fais avancer le plus brave de ta compagnie.

—(Le capitaine s'avançant lui-même). Présent, Sire!

—Et tu te crois le plus brave.

—Ce ne serait pas à moi à être le capitaine de ces hommes, si je n'étais pas le plus brave.

—C'est bien! connais-tu les pays environnants?

—Nous avons pris nos quartiers d'hiver dans un petit village, près de ce bois que vous apercevez à l'horizon, et j'ai parcouru le pays dans tous les sens à plus de dix lieues à la ronde.

—As-tu peur d'être tué.

—Le ciel est avec ceux qui se sacrifient pour Dieu et pour la patrie.

—Je t'avertis que tu seras probablement tué.

—C'est bien, Sire.

—Non, mon ami, non, ce n'est pas bien, parce qu'avant de mourir, il faut que tu remplisses une mission d'où dépend le salut d'un corps d'armée.

—Alors, Sire, je ne serai tué qu'après avoir accompli la mission que vous voulez me confier. J'attends vos ordres.

—Ces ordres-là, je ne les écrirai jamais. Ils pourraient tomber aux mains de l'ennemi. Voici: tu vas partir pour Tanguerock, à trente kilomètres d'ici.

—Je connais le chemin et le village.

—Tu diras à Murat de se rapprocher à l'instant même, avec sa cavalerie, pour protéger le corps du maréchal Ney, qui sera attaqué demain.

—Sire, j'ai compris et je pars à l'instant.

—Écoute encore. Tu prendras avec toi cinq hommes de ta compagnie; ils te protégeront dans la forêt en cas de surprise. Arrivé au milieu du bois, le chemin se divise en deux. Tes hommes passeront à droite, et toi à gauche. Quand la nuit sera venue, tes soldats tireront sur les sentinelles ennemies et attireront l'attention des Russes sur la droite, tandis que tu fileras rapidement sur la gauche. Si l'on tire sur toi, ne t'en inquiète pas.

—Cela me suffit. Sire, je pars.

—Une récompense, si tu m'apportes une réponse avant le jour.

—Sire, j'espère que vous me reverrez bientôt.

Le capitaine exécuta les ordres de Napoléon avec cette fidélité, avec cette obéissance aveugle qui fait la force des armées... Et quand l'Empereur sortit de sa tente, le lendemain, et qu'il vit le capitaine, il fut surpris de la célérité avec laquelle ce digne soldat avait rempli cette importante mission.

—Ah! te voilà, mon brave, lui dit-il. A quelle heure as-tu trouvé Murat?

—Sire, à minuit.

—S'est-il mis en marche pour aller porter du secours au maréchal Ney?

—Sire, il a donné ses ordres et pris ses dispositions pour le combat.

- C'est bien, je me souviendrai de toi ; va te reposer.
 —Sire, je me reposerai à la tête de ma compagnie.

“Fleurs de l'Histoire.”—T. VALENTIN.

QUESTIONNAIRE.—Comment Napoléon encourageait-il ses soldats?—Quelle récompense demandait un capitaine pour sa compagnie?—Que fit le capitaine lorsque l'Empereur lui demanda le plus brave?—Quelle mission lui confia Napoléon?

Chercher des expressions équivalentes à : **hommes de bonne volonté, connaître le pays, à l'horizon, dans tous les sens, avoir peur, être tué, etc.**

CXLIII.—DEUX DATES.

1760

1. Le héros immortel d'une grande épopée,
 Montcalm, était tombé devant ses ennemis ;
 Et les regards fixés sur sa vaillante épée,
 Il avait dit : Je meurs, vaincu mais insoumis !
2. Dans les plis glorieux du drapeau de la France,
 Il avait endormi sa suprême douleur.
 Notre patrie, hélas ! n'avait plus d'espérance,
 Tout était bien perdu, tout, excepté l'honneur !
3. Les chevaliers français, qui, l'âme endolorie,
 Semblaient humiliés de survivre aux combats,
 Repartaient en pleurant pour la mère patrie,
 Plutôt que de subir un joug qu'ils n'aimaient pas.
4. Jour de deuil où l'on vit, sous les couleurs anglaises,
 S'éloigner le dernier des gouverneurs français ;
 Où, mornes spectateurs, au sommet des falaises,
 Nos pères soupiraient : reviendront-ils jamais ?

CXLIV.—LES RAVAGES DE L'ALCOOLISME.

1. On a donné le nom d'alcoolisme à la maladie causée par l'abus des boissons alcooliques. C'est le fléau de notre pays; il porte le désordre dans l'individu, dans la famille et dans la société.

L'alcool peut être prescrit quelquefois à titre de médicament, comme stimulant momentané, dans certaines maladies, pour soutenir ou relever l'organisme en détresse, mais il fait trop de mal pour en dire du bien. En effet, l'alcool ne procure qu'un semblant d'énergie, bien vite dépensé; il ne donne que l'illusion de la force, plutôt que la force elle-même. Aussi tous les amateurs de sports savent bien que la première condition pour y réussir et surtout pour y triompher, est de s'abstenir de boissons alcooliques.

2. Pris à petites doses, l'alcool est un excitant sans doute, plus ou moins agréable ou subtil, mais il ne produit qu'une excitation perfide et fugitive, qui ne tarde pas à tomber pour faire place à la dépression. Ou alors il faut renouveler la dose et qui ne voit où cela conduit?

3. Naturellement les partisans, on pourrait dire les amateurs de l'alcool en réprouvent l'abus. User n'est pas abuser, disent-ils. Mais l'un est parfois bien près de l'autre malheureusement. L'organisme s'habitue assez vite à l'alcool, et par suite il est nécessaire au bout d'un certain temps, parfois très court, pour ressentir les mêmes effets, d'augmenter progressivement les doses. C'est ainsi que l'on glisse, sans même s'en

apercevoir, sur la pente fatale de l'alcoolisme, dont on ne connaît que trop les ravages.

4. La perte de la santé physique et morale, le dégoût du travail puis l'incapacité de s'y livrer, d'où la misère, la maladie et la mort ; si ce n'est la folie ou le crime, voilà les suites les plus évidentes de l'abus de l'alcool. Cet abus non seulement aggrave et complique les maladies, mais il cause des dérangements du système nerveux, de l'estomac, du foie, des reins, et d'autres organes encore. La tuberculose, ou consommation, cet autre fléau moderne, n'est que trop souvent fille de l'alcoolisme.

5. Ce vice ne frappe pas seulement sa victime dans sa personne, il l'attend aussi dans sa descendance, où l'on trouve des idiots, des épileptiques, des dégénérés de toute espèce et de tout calibre.

C'est en somme un véritable fléau : pour l'individu qu'il abrutit et qu'il tue, pour la famille qu'il désorganise et qu'il réduit souvent à la plus affreuse misère physique et morale, pour la race qu'il appauvrit et la société qu'il ruine.

6. S'il était possible d'établir ce que l'alcoolisme coûte annuellement au pays en journées de travail perdues, entretien des malades et des aliénés alcooliques, répression des crimes commis sous l'influence de l'alcool, dépenses d'achat et impôts, on arriverait à un total général assez élevé pour paraître incroyable.

7. Devant le flot montant de l'alcoolisme, on est partout forcé d'agrandir les hôpitaux, les hospices, les asiles, les prisons. Qu'il disparaisse, et l'on pourra

démolir la plus grande partie de ces monuments de la misère et de la douleur humaines.

8. Comme conclusion, disons-nous bien que l'alcool, même à doses modérées, est rarement utile, le plus souvent nuisible. Ses bienfaits sont illusoires, mais ses méfaits ne sont que trop réels.

D'après Dr. ROUXEL.

QUESTIONNAIRE.—Que signifient. en détresse?—organisme? — fugitif? — réprover? — idiot? — calibre? — impôt? illusoire?—L'alcool cause-t-il plus de méfaits que de bienfaits? —Donne-t-il de l'énergie?— etc.?

Trouver un synonyme de: abus, aggraver, maladie, causer, déranger, fléau, moderne, vice, frapper, etc.

CXLV.—TU EXAGERES!

1. Tu sais, mon pauvre Charles, tes conférences sont bien belles, mais tu exagères! Tu fais le tableau trop sombre!

—Tu m'étonnes, Jacques.

—Oui, reprit celui-ci, d'après toi, toute boisson fermentée contient du poison! N'est-ce pas trop avancer? Les chimistes t'approuveraient-ils?

2. —Certainement! Les chimistes, comme les médecins sérieux, qui ont étudié à fond la question de l'alcoolisme, admettent que toutes les boissons fermentées

contiennent du poison, et que plus elles sont fortes plus elles sont dangereuses.

—Oh, oh! Voilà ce que personne n'admettra sans en voir une démonstration directe par l'expérience!

3. —L'expérience! Mais, mon cher ami, regarde donc autour de toi! Les ivrognes de profession ne sont-ils pas tous empoisonnés? Ceux qui peuvent encore travailler ont-ils la main ferme à l'ouvrage? Peuvent-ils fournir une bonne journée? Tu sais bien que non! La main tremble, l'oeil voit mal, le pied n'a plus la solidité d'autrefois. N'est-ce pas là effet d'un poison lent? Et ceux qui ne peuvent plus travailler ou qui sont malades? Remarque bien ceci: chez un ivrogne, par suite de l'empoisonnement du sang, le moindre mal s'aggrave! Le Dr Le Gendre, un des principaux médecins de Paris, "a fait afficher dans son service un placard où il est dit que la plupart des maladies soignées dans les hôpitaux sont causées ou aggravées par l'abus des boissons alcooliques." Et tous nos médecins, nos chirurgiens surtout, te diront la même chose.

4. —Ce que tu dis peut être vrai; mais pourquoi choisis-tu les ivrognes? L'abus d'une bonne chose peut toujours faire...

—L'abus! Ah! je te reconnais bien là! L'abus! Quand tu te sens pressé de trop près, tu te retranches derrière ce mot, l'abus! Mais l'usage même de la boisson appelle l'abus, tout comme l'usage de l'opium et de la morphine. Vous en abusez sans le vouloir et sans vous en apercevoir! C'est déjà un premier mal.

En est-il ainsi des boissons saines et parfaitement inoffensives? Jamais les journaux ne nous ont annoncé qu'un homme s'était donné la mort par un usage immodéré du café; qu'un autre s'était empoisonné en buvant régulièrement son thé; qu'un autre venait de mourir fou pour n'avoir bu, sa vie durant, que l'eau pure de la fontaine; qu'un autre avait été conduit à la prison, ou s'était suicidé dans un accès de folie causé par l'abus du lait! L'abus tue plus vite, voilà tout!...

5. D'ailleurs, j'ai dit dans ma conférence que toute boisson fermentée contient du poison en plus ou moins grande quantité, et je puis te le prouver immédiatement, si tu veux.

—Tu ne vas pas expérimenter sur moi, n'est-ce pas, dit Jacques en riant; j'aimerais mieux te croire sur parole et admettre ce que je nommais tantôt tes exagérations.

6. —Non. Entre chez moi, reprit Charles en ouvrant la porte de sa demeure. J'ai transformé en laboratoire un petit appartement inoccupé, où je fais quelques expériences, sans témoin d'abord, afin d'être sûr de réussir en public. Je veux que mes prochaines conférences soient rendues plus fructueuses, en confirmant mes paroles par des expériences. Je vais en faire une devant toi.



7. Voici mes patients, et du doigt il indiquait une large cuve remplie d'eau dans laquelle nageaient plusieurs poissons. Tu vois comme ils sont pleins de vie, n'est-ce pas? Nous allons les rendre malades, et très malades en très peu de temps.

Voici trois bouteilles. Dans celle-ci, il y a de l'acide prussique; dans celle-là, de l'alcool; dans cette autre, du bon vin blanc de première qualité.

8. Si je te prouve que ce vin blanc de première qualité contient du poison, et que cet alcool est, en certains cas, un poison plus violent que cet acide prussique, seras-tu content et satisfait?

—Très certainement; je n'exigerai pas davantage.

9. Charles prit alors un vase assez large, dans lequel il versa deux pintes d'eau, puis une pinte de vin blanc. Il retira ensuite de la cuve une carpe d'environ douze pouces de longueur et la plongea dans le mélange. Elle paraît d'abord surprise, mal à l'aise, puis frétille, s'agite, comme si elle étouffait. Après deux minutes, elle s'arrête et semble morte; elle reste immo-

bile pendant dix minutes. Au bout de dix-huit minutes, Charles la retira de ce bain alcoolisé pour la remettre dans un bain d'eau pure. Peu à peu elle revint à son état naturel.

10. —Que conclure de ceci? demanda Charles, moqueur.

—Est-ce tout? demanda Jacques.

—Non. Tu vas voir le même effet produit par l'acide prussique, qui n'est pas un poison léger. comme tu sais. Et dans un autre vase semblable au premier, il mit encore deux pintes d'eau; puis il mesura scrupuleusement vingt centigrammes d'acide prussique. Il choisit une autre carpe, à peu près de même grosseur, et la mit dans le vase contenant ce nouveau mélange. Pendant trois minutes, violentes convulsions, agitations très vives; puis engourdissement, insensibilité qui dura dix-huit minutes. Au bout de ce temps, remise dans l'eau pure, la carpe, peu à peu, reprit son état normal.

11. —Charles triomphait! Tout fier de son succès:

—Ouvre bien les yeux, Jacques, et regarde attentivement, je vais te convaincre: Voici deux pintes d'eau que je verse dans ce vase; je mets dans cette eau vingt centigrammes d'essence d'absinthe, le plus fort des alcools absorbés par l'homme. Dans ce dernier mélange, je mets une autre carpe de même grosseur, puis je compte: une minute (remarque, je te prie, les agitations et les spasmes convulsifs bien plus violents que tantôt), deux minutes, trois, quatre, cinq, six, sept minutes et trente secondes. Je t'affirme que la carpe est morte.

12. Et, en effet, il eut beau la remettre dans l'eau pure, elle resta... morte.

Et Charles, tout triomphant devant Jacques quelque peu ahuri.—Je répète ma phrase : messieurs, toute boisson fermentée contient du poison...

MESSAGER CANADIEN.

Chercher des expressions équivalentes à : **c'est chose impossible.**

Ex. : ...il n'y a pas moyen, c'est le merle blanc à trouver, etc., etc.

CXLVI.—PERORAISON DE L'ORAISON
FUNEBRE DE CONDE.

I. Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qu'il nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts: voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel

le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

2. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides; quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant: "Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel." Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

3. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans

un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ! et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple !

4. Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire : non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : "La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi."

5. Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue ; vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorez la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau

que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint!

BOSSUET.

QUESTIONNAIRE.—1. A quel genre appartient ce morceau? 2. A quelle espèce du genre? 3. De quoi traite-t-il? 4. Quel en est le but, ou à quoi tend-il? 5. Quelle sorte de style y domine? 6. Quelles figures y remarquez-vous? 7. Y a-t-il des transitions?

(1. Discours, ou genre oratoire. 2. Eloquence sacrée, ou plus spécialement, oraison funèbre. 3. Des mérites ou qualités de Condé, de la vanité des grandeurs humaines. 4. Le but de l'orateur était de montrer combien légitime était la douleur universelle et combien il importe de servir le Roi des rois...).

CXLVII.—LE DRAPEAU.

I. Voyez-vous, disait souvent le vieux capitaine Fongerel en frappant sur la table, vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que le drapeau. Il faut avoir été soldat : il faut avoir passé la frontière et marché sur des chemins qui ne sont plus ceux de France ; il faut avoir été éloigné du pays, sevré de toute parole de la langue qu'on a parlée depuis l'enfance ; il faut s'être dit, pendant les journées d'étapes et de fatigues, que tout ce qui reste de la patrie absente, c'est ce lambeau de soie aux trois couleurs françaises qui clapote, là-bas, au centre du bataillon ; il faut n'avoir eu, dans la fumée de la bataille, d'autre point de ralliement que ce morceau d'étoffe déchirée, pour comprendre, pour sentir tout ce que contient dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle le drapeau.

2. Le drapeau, mes pauvres amis, mais sachez-le bien, c'est, contenu dans un seul mot, rendu palpable dans un seul objet, tout ce qui fut, tout ce qui est la vie de chacun de nous : le foyer où l'on naquit, le coin de terre où l'on grandit, le premier sourire d'enfant ; la mère qui vous berce, le père qui gronde, les premiers ans, la première larme, les espoirs, les rêves, les chimères, les souvenirs ; c'est toutes ces joies à la fois ; toutes enfermées dans un mot, dans un nom, le plus beau de tous, la patrie. Oui, je vous le dis, le drapeau, c'est tout cela ; c'est l'honneur du régiment, ses gloires et ses titres flamboyant en lettres d'or sur ses couleurs fanées, qui portent des noms de victoires ; c'est comme la conscience des braves gens qui marchent à la mort sous ses plis ; c'est le devoir dans ce qu'il a de plus sévère et de plus fier, représenté par ce qu'il a de plus grand : une idée flottant dans un étendard. Aussi bien, étonnez-vous qu'on l'aime ce drapeau parfois en hillons, et qu'on se fasse, pour lui, trouer la poitrine ou broyer le crâne. Il semble que tous les coeurs du régiment tiennent à sa hampe par des fils invisibles. Le perdre, c'est la honte éternelle. Autant vaudrait souffleter un à un ces milliers d'hommes que de leur arracher d'un seul coup leur drapeau.

3. Non, non, cent fois non ! vous ne comprendrez jamais ce que peut souffrir un homme qui sait que son drapeau est demeuré comme une partie **intégrante** du pays, aux mains de l'ennemi. C'est une idée fixe qui dès lors le torture et le déchire : "Le drapeau est là-bas ! Ils l'ont pris ; ils le gardent !" Nuit et jour il y songe, il en rêve, il en meurt parfois.

4. Qu'est-ce qu'un drapeau? Vous me direz: Un symbole... et qu'importe qu'il figure, ici ou là, dans une revue ou une apothéose? Symbole, soit, mais tant que l'espèce humaine aura besoin de se rattacher à quelque croyance saine, mâle et vraie, il lui en faudra encore, de ces symboles dont la vue seule remue en nous, jusqu'au fond de l'être, tous les généreux sentiments, tout ce qui nous porte vers le dévouement, le sacrifice, l'abnégation et le devoir.

JULES CLARETIE.

QUESTIONNAIRE.—Quels sont ceux qui savent bien ce que c'est que le drapeau?—Qu'est-ce qui est contenu dans l'idée de drapeau?—Qu'est-ce qu'un citoyen de coeur fait pour son étendard?—Que ressent-il à la perte du drapeau?—Conçoit-on une nation sans drapeau?

Dans l'alinéa 3 citer un pléonasme, une antithèse et une comparaison.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface—Aux Maîtres	III-VII

PREMIÈRE PARTIE

I.—L'existence de Dieu	1
II.— <i>Hymne de l'enfant à son réveil. (Lamartine.)</i> ...	3
III.—Le culte rendu à Dieu	6
IV.—Pendant la tempête. (<i>Alph. Karr.</i>).....	8
V.—Le Dimanche	10
VI.—Un catéchisme du Curé d'Ars.....	12
VII.—C'est l'ordination.....	15
VIII.— <i>Chez nous. (Une religieuse de J. M.)</i>	16
IX.—L'Évangile	18
X.— <i>Le petit Jésus travaille, (à réciter) T. Botrel.</i> ...	21
XI.—Le Père Jogues	23
XII.—L'assassin et le prêtre. (<i>P. J. Berthier.</i>).....	25
XIII.—Le tremblement de terre de 1663. (<i>Abbé Casgrain</i>)	27
XIV.—Notre berceau, (à réciter) (<i>T. Chapais.</i>).....	31
XV.—La terre est ronde.....	32
XVI.—La terre dans l'espace	34
XVII.—Les zones, les cinq parties du monde.....	36
XVIII.— <i>A un enfant. (E. Manuel)</i>	39
XIX.—Lettre à un ami. (<i>Louis Veuillot</i>).....	40
XX.—La mer et les fleuves	43
XXI.—Départ pour le cloître. (<i>L. Veuillot</i>).....	46
XXII.—L'homme, roi de la création	49

	Pages
XXIII.— <i>L'homme. (A. Poisson)</i>	50
XXIV.— <i>L'âme de l'homme</i>	51
XXV.— <i>La vie humaine</i>	53
XXVI.— <i>L'enfant. (V. Hugo)</i>	56
XXVII.— <i>Un héros de douze ans. (Père Hugolin)</i>	57
XXVIII.— <i>L'horloge</i>	60
XXIX.— <i>La langue française. (à réciter) (O. Dunn)</i>	63
XXX.— <i>Un jeune patriote. (Amberl)</i>	63
XXXI.— <i>Le corps de l'homme</i>	66
XXXII.— <i>Les os du corps humain</i>	68
XXXIII.— <i>Le sang</i>	70
XXXIV.— <i>Le cœur</i>	72
XXXV.— <i>De la respiration</i>	75
XXXVI.— <i>L'hygiène</i>	77
XXXVII.— <i>L'œil</i>	80
XXXVIII.— <i>L'oreille</i>	82
XXXIX.— <i>Hommes et bêtes. (à réciter) (E. Maillet)</i>	86
XL.— <i>Le goût, l'odorat et le toucher</i>	86
XLI.— <i>Le dormeur. (L. Veuillot)</i>	89
XLII.— <i>Finesse des sauvages</i>	91
XLIII.— <i>Le nombre des animaux</i>	93
XLIV.— <i>L'arabe et son cheval. (Lamartine.)</i>	95
XLV.— <i>Le Bison. (Montpetit.)</i>	97
XLVI.— <i>Le lapin de LaFontaine. (Prince de Ligne.)</i>	99
XLVII.— <i>L'écureuil. (Buffon.)</i>	101
XLVIII.— <i>Le chien esquimaux. (Abbé Ferland.)</i>	104
XLIX.— <i>Le quiproquo. (De Ségur.)</i>	105
L.— <i>Le chat de salon et le chat de gouttière. (F. Bataille.)</i>	108
LI.— <i>Souvenir du foyer, (à réciter ou à chanter) (Abbé Gingras.)</i>	110
LII.— <i>Héroïsme de Dollard. (Divers.)</i>	111
LIII.— <i>Kléber et le petit arabe. (Bouniol.)</i>	114
LIV.— <i>Chemin de Fer</i>	116
LV.— <i>Le Cheval</i>	119
LVI.— <i>Lettre. (L. Veuillot.)</i>	122
LVII.— <i>L'agriculture</i>	123
LVIII.— <i>Le travail en agriculture</i>	126
LIX.— <i>Je leur z'ai dit (Carré et Moy.)</i>	127

	Pages
LX.— <i>Le maître et l'écolier.</i> (L. Tournier.).....	129
LXI.—Du sol.....	130
LXII.—Différentes sortes de terre.....	133
LXIII.—Le grand-père et l'enfant. (<i>Abbé S.</i>).....	135
LXIV.—La mère du missionnaire. (<i>Père V. Tricht.</i>)....	138
LXV.—Le traîneau du Comte de Maistre. (<i>Dupré de Ste-Maure.</i>).....	140
LXVI.— <i>Les laboureurs.</i> (à réciter.) (<i>J. Lenoir.</i>).....	142
LXVII.— <i>Les prairies.</i>	143
LXVIII.—La sucrerie. (<i>Gérin Lajoie.</i>).....	145
LXIX.—Le sucre.....	149
Le jardin potager.....	151

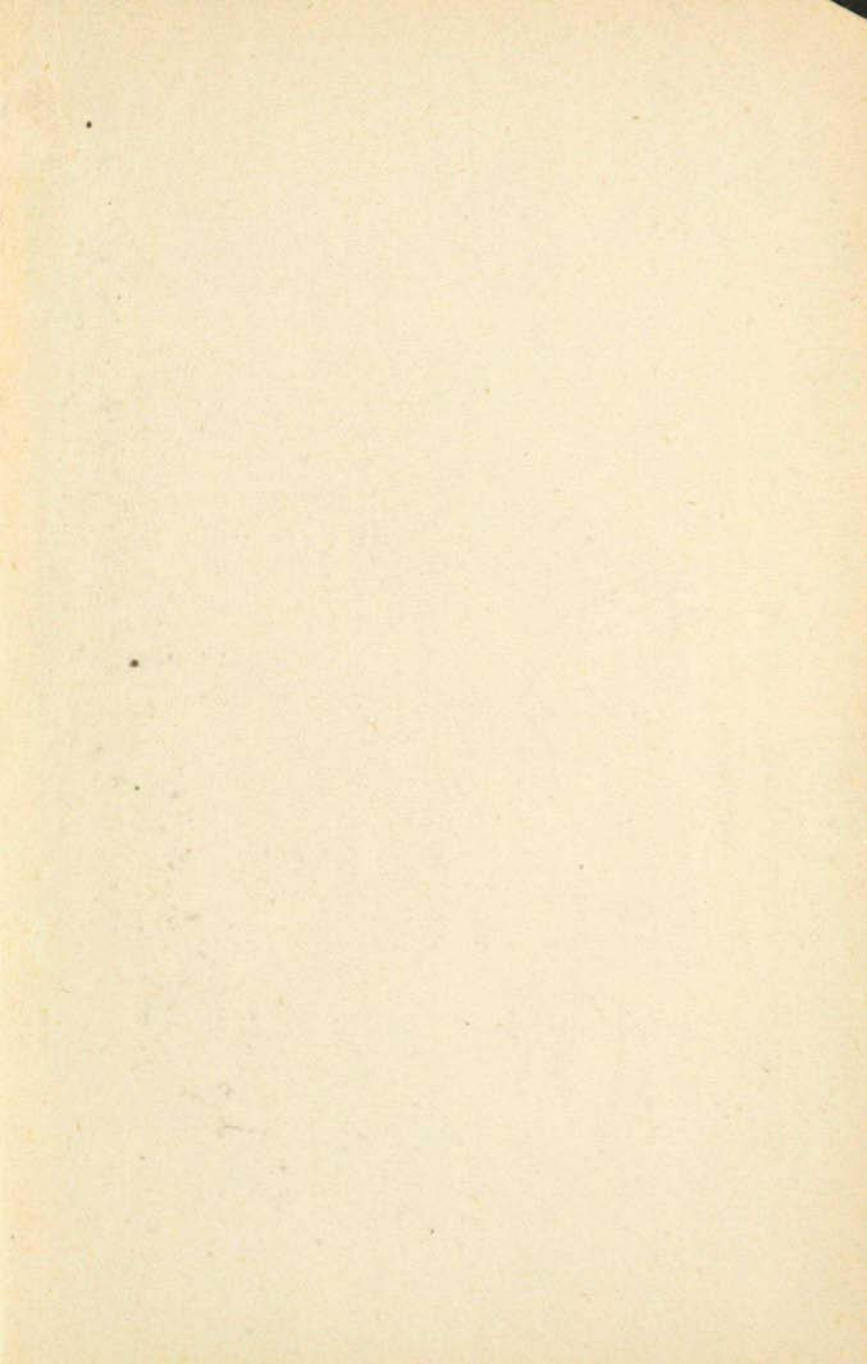
DEUXIÈME PARTIE

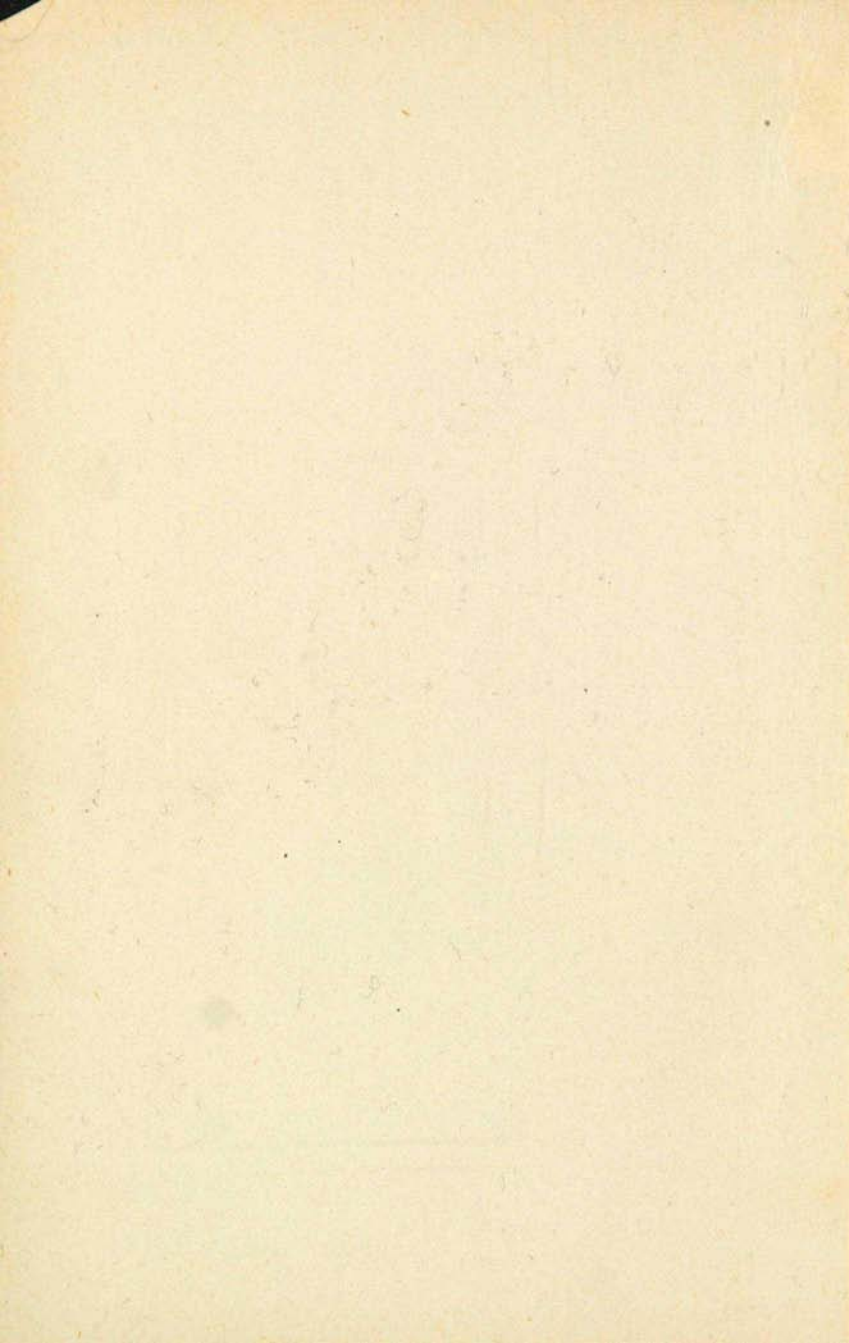
LXX.— <i>Le Canada et le Sacré-Cœur</i> (L. Davroul S. J.).....	153
LXXI.—Les arbres. La sève.....	156
LXXII.—Les fruits.....	158
LXXIII.— <i>L'oiseau captif.</i> (A. D.).....	160
LXXIV.—Amis du cultivateur.....	162
LXXV.—Les nids des oiseaux. (<i>Chateaubriand</i>).....	164
LXXVI.—Ennemis du cultivateur.....	166
LXXVII.—Conseils au cultivateur.....	168
LXXVIII.—Où mène le vol. (<i>E. Dupuis</i>).....	170
LXXIX.— <i>Les deux paysans et le nuage.</i>	173
LXXX.—Pierre la barbe grise. (<i>Ed. Laboulaye</i>).....	174
LXXXI.—Ce que coûte un vêtement. (<i>E. Dupuis</i>).....	179
LXXXII.—La puissance de la mère. (<i>Le P. Van Tricht</i>)....	182
LXXXIII.— <i>La mère.</i> (<i>Mme Desbordes-Valmore</i>).....	185
LXXXIV.—Une première et une dernière communion.....	186
LXXXV.—Une nuit chez Gamache. (<i>Abbé Ferland</i>).....	190
LXXXVI.—Lolotte. (<i>Jean des Tourelles</i>).....	194
LXXXVII.—D'Iberville à la baie d'Hudson. (<i>Jos. Marmette</i>)	197
LXXXVIII.— <i>La fête nationale.</i> (à réciter) (<i>L. Fréchette</i>)....	200
LXXXIX.—Sept minutes de PIE IX. (<i>Vte O. de Poli</i>).....	202
XC.— <i>Le premier de l'an.</i> (A. Poisson).....	206
XCI.—Le contretemps utile. (<i>Berquin</i>).....	208
XCII.—Le dîner de l'abbé Cosson. (<i>Berchoux</i>).....	210

	Pages
XCIII.— <i>Un songe</i> , (à réciter.) (<i>Sully Prud'homme.</i>).....	213
XCIV.—Un voyage d'écoliers. (<i>Abbé Ferland.</i>).....	214
XCV.—L'ange et la fée.....	217
XCVI.— <i>Les petits pauvres.</i>	220
XCVII.—Un drame de l'alcoolisme. (<i>P. Hamon, S. J.</i>)..	221
XCVIII.— <i>Le clocher du village</i> . (à réciter.) (<i>Jos. Boulmier.</i>)	224
XCIX.—Le Père de Brébeuf. (<i>Divers.</i>).....	226
C.— <i>L'écheveau de fil</i> . (<i>Ls. Ratisbonne.</i>).....	230
CI.—Saint Jean Berchmans. (<i>J. R. M.</i>).....	231
CII.—Le marchand poli.....	234
CIII.— <i>Description de Grand-Pré</i> . (<i>P. Lemay.</i>).....	235
CIV.—Jeanne d'Arc.....	238
CV.—Pronostics du temps.....	243
CVI.—Pourquoi je n'aime pas la grammaire.....	245
CVII.— <i>Le drapeau de Carillon</i> . (<i>O. Crémazie.</i>).....	248
CVIII.—Le mal du pays. (<i>Ambert.</i>).....	249
CIX.—Les Ursulines. (<i>L. Conan.</i>).....	252
CX.— <i>Le bon pauvre</i> . (<i>A. Garneau.</i>).....	255
CXI.—Le serment de Cambronne. (<i>Marcel</i>).....	256
CXII.—Aux Zouaves pontificaux.....	257
CXIII.—La Vénérable Mère d'Youville. (<i>M.N.E. Dionne.</i>)	260
CXIV.— <i>L'ange d'espérance</i> . (<i>Abbé Gingras.</i>).....	263
CXV.—Le plus brave du régiment. (<i>Bouuiol.</i>).....	264
CXVI.—La prière en famille.....	268
CXVII.—Siège de Québec. (<i>L. Guérin.</i>).....	272
CXVIII.— <i>La France d'Amérique</i> . (<i>A. Poisson.</i>).....	275
CXIX.—Bataille des Plaines d'Abraham. (<i>Abbé C. H. Laverdière</i>).....	276
CXX.—Choix providentiel des premiers colons du Canada. (<i>Mgr. Laflèche.</i>).....	279
CXXI.—Jolliet et Marquette. (<i>Gagnon et Dionne.</i>).....	280
CXXII.— <i>Hommage à Champlain</i> . (<i>A. Poisson.</i>).....	284
CXXIII.—La règle des lectures.....	285
CXXIV.— <i>Monseigneur de Laval</i> . (<i>A. Poisson.</i>).....	288
CXXV.—Le pionnier canadien. (<i>Abbé Casgrain.</i>).....	289
CXXVI.—La fondation de Montréal. (<i>N. E. Dionne.</i>).....	291

TROISIÈME PARTIE

	Pages
CXXVII.— <i>Les morts.</i> (A. Poisson).....	296
CXXVIII.— <i>Rapidité de la vie.</i> (Bossuet)	298
CXXIX.— <i>Le chant du vieux patriote.</i> (O. Crémazie).....	299
CXXX.— <i>Le réveillon de Noël.</i> (D. Potvin).....	301
CXXXI.— <i>Vitalité de la race française au Canada.</i> (L. A. Prud'homme).....	306
CXXXII.— <i>Les deux pigeons.</i> (LaFontaine).....	309
CXXXIII.— <i>La fin d'un drapeau.</i> (O. Feuillet)	312
CXXXIV.— <i>Notre langue.</i> (W. Chapman).....	314
CXXXV.— <i>Le spectacle d'une belle nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.</i> (Chateaubriand).....	316
CXXXVI.— <i>Bataille de Châteauguay.</i> (F. X. Garneau).....	318
CXXXVII.— <i>La victoire de Châteauguay.</i> (J. D. Mermel)....	322
CXXXVIII.— <i>Dieu source de lumière et de force.</i> (Bossuet)....	323
CXXXIX.— <i>L'hiver canadien.</i> (F. X. Garneau).....	325
CXL.— <i>Le beurre de Saint Joseph.</i> (J. M. de Gaulle) ..	328
CXLI.— <i>Sir L. H. Lafontaine.</i> (L. O. David).....	332
CXLII.— <i>Napoléon Ier. et le capitaine.</i> (T. Valentin)....	335
CXLIII.— <i>Deux dates.</i> (A. B. Routhier).....	339
CXLIV.— <i>Les ravages de l'alcoolisme.</i> (Dr. Rouxel).....	341
CXLV.— <i>Tu exagères.</i>	343
CXLVI.— <i>Péroration de l'oraison funèbre de Condé.</i> (Bossuet).....	348
CXLVII.— <i>Le drapeau.</i> (J. Claretie).....	351





Deacidified using the Bookkeeper process
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Nov. 2003

Preservation Technologies

A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

BNQ



C 000 088 239

OUVRAGES

PUBLIÉS

PAR LES FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR



TABLEAUX DE LECTURE.

SYLLABAIRE.

LECTURE COURANTE, cours élémentaire.

“ “ “ moyen.

“ “ “ supérieur.

GRAMMAIRE DU PREMIER ÂGE.

GRAMMAIRE, cours moyen.

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE.

EXERCICES D'ORTHOGRAPHE, 1ère partie.

“ “ 2ème “

LES MÊMES, partie du maître.

EXERCICES DE CALCUL.

ARITHMÉTIQUE.

BOOK-KEEPING MADE EASY.

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DU CANADA.

STÉNOGRAPHIE.

MONTREAL :

684, rue Fullum